



**HAL**  
open science

## La concordance des temps en espagnol moderne

Gabrielle Le Tallec Lloret

► **To cite this version:**

Gabrielle Le Tallec Lloret. La concordance des temps en espagnol moderne : Unité du signe, modes, subordination. Presses universitaires de Rennes, 2010, Collection Rivages Linguistiques, 978-2-7535-1245-0. halshs-01420746

**HAL Id: halshs-01420746**

**<https://shs.hal.science/halshs-01420746>**

Submitted on 28 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gabrielle Le Tallec-Lloret

La concordance des temps en espagnol moderne :  
unité du signe, modes, subordination

Presses Universitaires de Rennes, collection « Rivages linguistiques » 2010

## Préface

Lors d'une Conférence Internationale de linguistique<sup>1</sup> récente, Geoffrey K. Pullum s'est étonné publiquement devant Frederick J. Newmeyer de ce que, cinquante ans après la parution de *Syntactic Structures* de Noam Chomsky de 1957, aucune proposition théorique de la grammaire générative n'avait réellement affecté la grammaire usuelle, celle de l'école, celle des manuels. Une raison, disait-il, est que les vraies innovations sont inscrites dans le temps et la durée, et qu'elles sont toujours tributaires d'autres avancées, dans leur propre champ et dans les champs proches<sup>2</sup>. Un certain dogmatisme théorique, tout attaché à la découverte de principes universels biologiques en interaction dans le langage peut donc ne pas rencontrer le concret de la grammaire d'une langue. Pire, ce dogmatisme-là peut même avoir des conséquences indésirables : il encourage son propre auto-fonctionnement, le maintien de propositions mal assurées mais conformes au dogme, les mêmes références circulant de livre en livre ou d'article en article sans que personne ne s'avise jamais plus de vérifier les sources.

D'un autre côté - on serait tenté de dire « en face » -, il y a un autre dogmatisme, celui de la tradition fondamentaliste qui considère que la grammaire est un ensemble de règles claires et simples, édictées pour le bon sens commun depuis des siècles par une autorité éprouvée et indiscutable<sup>3</sup>. Ces règles et analyses, polies au fil du temps et de l'usage, n'ont pas changé depuis deux cents ans et on les trouve écrites et réécrites pratiquement à la lettre dans presque tous les dictionnaires, et presque toutes les grammaires. Pourtant, elles recèlent d'énormes lacunes et des erreurs, qui proviennent généralement d'une confusion systématique entre les catégories et les fonctions due à l'interaction entre logique et grammaire. Définir des catégories en termes de fonctions donne par exemple des propositions « puériles », nous dit

---

<sup>1</sup> La deuxième Conférence Internationale de Linguistique de l'anglais contemporain (ICLCE), qui s'est tenue à Toulouse-le-Mirail, 2-4 juillet 2007. Geoffrey K. Pullum est professeur de linguistique générale à l'université d'Edimbourg. Frederick J. Newmeyer est professeur de linguistique émérite de l'université de Washington. Il a écrit en particulier *El Primer Cuarto de Siglo de la Gramática Generativo-Transformatoria* (1955-1980).

<sup>2</sup> Pullum, Geoffrey K. (2010), « Creation myths of generative grammar and the mathematics underlying *Syntactic Structures* ». Christian Ebert, Gerhard Jäger and Jens Michaelis (eds.), *MOL 10/11: The Mathematics of Language*, 238-254. *Lecture Notes in Artificial Intelligence* (LNAI), 6149. Berlin : Springer Verlag. In press.

<sup>3</sup> « The Truth about English Grammar: Rarely Pure and Never Simple », 2009 LTTC International Conference on English Language Teaching and Testing, Taiwan National University.

Pullum, selon lesquelles les noms nomment des choses, les verbes des actions, les adjectifs des qualités, etc. Le tout sans compter que l'autorité des anciens maîtres fait volontiers prendre le mot « règle » au pied de la lettre : la règle de grammaire devrait expliquer scientifiquement la régularité de l'usage, or elle n'est le plus souvent qu'une prescription. On devrait observer le langage et on ne fait qu'observer des règles. Les exemples sont même nombreux de règles qui n'ont aucun fondement réel, qui ont été héritées de la logique, et qui finissent pas graver dans le marbre une langue que personne ne parle plus.

Ces deux dogmatismes font tous les deux fausse route. Certes le premier a pour lui l'esprit scientifique, qui nous fait entrevoir dans le langage des relations secrètes avec l'esprit, la pensée, mais aussi la cognition ou la matérialité neurologique, avec le temps et l'espace. Il suscite l'excitation des découvertes, Il est le lieu de la nouveauté et de l'imagination. Mais il recule sans cesse les échéances pratiques, et c'est ainsi que Gabrielle Le Tallec-Lloret cite, page 112 ici-même, à propos des théories en général, cette phrase de Gustave Guillaume, pleine d'humour mais aussi d'une très grande lucidité<sup>4</sup> :

Ce qui rend les théories caduques c'est qu'il faut les appliquer.

Le second dogmatisme, lui, paraît fixiste et contraire à cet esprit curieux, mais en y regardant bien, il a quelque raison de porter fièrement les rameaux d'une tradition millénaire de codification, car sa rigueur tire justement argument de la nature changeante et incertaine des choses. Subtilement, il affirme que nous avons besoin, face à la mouvance de la parole, de rédiger des lois, fussent-elles de pure convention. Ce qui pourrait faire dire que le meilleur observateur du langage n'est pas forcément le dogmatisme scientifique, trop universaliste pour saisir à quel point le monde est un mouvement. Ceci dit, c'est précisément la mouvance des choses qu'il faut expliquer, et ce parti-pris de rigidité n'est assurément pas le meilleur véhicule.

Une explication est donc que l'un et l'autre dogmatisme mettent dans la grammaire trop d'ordre et de logique. Ils ont tous les deux la tête dans l'universel, car ils ne peuvent pas revendiquer cet ordre à moindre compte. Mais doit-on payer cela de deux grammaires en guerre, celle de la recherche, universellement ouverte et celle de l'usage, universellement close ? Ne peut-on pas dépasser enfin ce clivage déraisonnable ? Il suffirait d'accepter que les faits commandent la souplesse et la négociation. Ce ne serait pas abdiquer que de reconnaître

---

<sup>4</sup> Guillaume, G. *Carnets d'un linguiste*, édition G. Cornillac, 2006, Éditions Compact, p. 48.

axiomatiquement que le langage est *acte* et *mouvement*, comme la vie. Une langue n'est pas davantage une structure abstraite qu'une suite de contraintes léonines. On rêverait même de définitions où le langage serait *ce qui change* avec le contexte et les gens, et non *ce qui demeure* malgré eux. C'est là que les choses deviendraient vraiment passionnantes.

Ce tournant a été discrètement pris quand on a vu que les langues pouvaient être différentes, et concurrentes en termes de standardisation. L'anglais, l'espagnol et le portugais, particulièrement, doivent compter avec des versions américaines qu'on ne peut plus traiter comme des variantes accessoires héritées de l'histoire. Ces versions montrent que les usages ne se distinguent pas par l'évolution : ils se déplacent, et ce déplacement dans des langues mutuellement intercompréhensibles trahit la possibilité pour un système d'intégrer la variation. Pour les locuteurs, on peut ainsi expliquer qu'ils comprennent des usages statistiquement déviants. De nos jours par exemple, on n'utilise plus un ordre des mots comme « vous le pouvez faire » ou « pour se mieux porter » en français standard métropolitain, archaïsme qualifié de prétentieux par Albert Dauzat en 1941. Mais cet usage, marqué au fer rouge par le grammairien, continue bel et bien à exister, puisqu'on le comprend et qu'on peut le réactiver pour peu qu'on veuille que son discours paraisse prétentieux et suranné.

L'argument d'archaïsme est rhétorique et circulaire. Les cas déviants sont légion et démontrent qu'une langue est un ensemble statistique non hiérarchisé dont le garant est l'intercompréhension mutuelle. C'est seulement lorsque celle-ci est gravement mise en cause qu'on a une autre langue. Cela veut dire qu'une forme ne peut être archaïque que comme marqueur social, et non au niveau du système qui continue de la prévoir dans son organisation, complexe certes, mais synchronique. Il en résulte pour le langage une architecture très différente des couples du type langue/parole, ou compétence/performance. En effet, il existe au moins deux niveaux de compétence, ou à tout le moins une médiation : celle du locuteur qui opère des choix sur ce que le système de sa langue lui offre. C'est l'argument heuristique principal de Gabrielle Le Tallec-Lloret, reprenant la thèse de Gilles Luquet à propos des modes verbaux<sup>5</sup> : le présent de l'indicatif, s'il représente le présent du locuteur et de son acte de langage, est la *source* du système verbo-temporel, et non l'aboutissement qui le définit dans la chronogénèse guillaumienne. De ce fait, le *subjuntivo presente* en *-e/-a* n'est pas une étape du système vers ce présent-là, mais il en constitue un

---

<sup>5</sup> *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco/Libros, 2004.

éloignement, et, a fortiori, les deux formes de *subjuntivo perfecto* en *-ra/-se* déterminent un éloignement encore plus grand. La règle de la concordance des temps masque en réalité les formes des choix, comme un dégradé d'inactualisation, qui sont opérables par le locuteur, depuis son présent d'où il observe et agit. On reconnaîtra ici le « potentiel second » de Jean-Claude Chevalier, les *compétences* du locuteur et du récepteur de Marie-France Delport, et de manière à peine lointaine les raisons de la signifiante du groupe Mo.La.Che<sup>6</sup>. Par ailleurs, Paulo de Carvalho a pu proposer de renverser la chronogénèse guillaumienne, et l'auteur de cette préface observait la même nécessité de donner à l'acte locutif sa place centrale. La démonstration est ici faite que c'est chose possible et rentable.

Il n'y a donc pas règle, mais choix. Parmi la foule d'exemples excellents dont ce livre traite, il y en a un qui peut illustrer le phénomène : à propos d'un attentat-suicide commis en 2002 par une jeune femme, un journaliste rapporte des doutes sur l'identité de cette personne et sur son statut d'étudiante, en écrivant :

Más preocupante aún, los servicios de seguridad de ambos lados dudan de que éste **sea** su verdadero nombre o de que **fuera** estudiante en activo de esta universidad, situada en Nablús y considerada como uno de los principales baluartes de Hamás en Cisjordania<sup>7</sup>.

Gabrielle Le Tallec-Lloret dit fort justement que les deux prédicats douteux sont « hiérarchisés dans le domaine de l'improbable » par les deux formes de subjonctif, celle de *pretérito perfecto* étant la plus inactualisante. Ces formes concurrentes entretiennent une distinction ici pertinente. Aussi bien, si le système offre à la compétence du locuteur une base, c'est une base minimale au sens où la définit de son côté Gilles Luquet : le système en tant que forme fournit des signifiés *différentiels*, non des valeurs positives et repérées. On comprend infiniment mieux, dès lors, les déplacements dialectaux et idiolectaux : les différences offertes par le système général peuvent être exploitées ou non au niveau locutif sans qu'elles cessent d'être potentiellement valables.

L'objet de ce livre intéressera donc tous les grammairiens et linguistes à propos de l'espagnol, mais aussi à propos du langage en général, tellement il est plein d'enseignements précieux. En anglais par exemple, des distinctions analogues subsistent, comme celle entre *was* et *were*

---

<sup>6</sup> De la première syllabe des noms de Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier.

<sup>7</sup> Voir p. 146.

« subjonctif »<sup>8</sup>, qui sont mal expliquées. En français, le subjonctif imparfait dans une langue écrite soignée, du type « il faudrait que tu parlasses à ton amie », a disparu de l'usage, mais il n'est pas inintéressant de constater que « parlasses » n'aurait pas le même sens que l'aurait le présent dans « il faudrait que tu parles » : si on maintient la distinction, l'imparfait donne un ton réservé, suggestif, en adressant directement le choix de l'interlocuteur, alors que le présent marque une demande franche d'origine locutive.

Bel exemple d'une inférence que la distinction entre ces deux subjonctifs déclenche, difficile à formuler en termes universels, mais immédiatement percevable et compréhensible par les usagers. Les locuteurs qui n'ont pas cette distinction en français – ils sont nombreux – comprendront en partie, mais la forme sera pour eux affectée, archaïque, et finalement anormale. En espagnol, en revanche, ces formes de subjonctif sont très présentes. Cette présence est due à l'équilibre général du système verbal et au rapport entre actualité et inactualité locutive. Elle ne doit strictement rien à une règle de concordance, du moins pas au sens où il y aurait automatisme. Le livre de Gabrielle Le Tallec-Lloret le démontre brillamment, de manière constructive, humaniste et positive, et jalonne une voie de recherche, mais aussi de pédagogie, qu'on ne peut plus désormais ne pas emprunter.

Rennes, le 23 mai 2010

---

<sup>8</sup> Voir à ce sujet, dans un cadre théorique différent, la très fine étude de Catherine Douay, « Would you vote for Obama if he were white?: l'alternance *were / was* et la problématique de l'altérité », *Anglophonia / Sigma* 26, 2009, p. 247-266.

# SOMMAIRE

## Préambule

## 1. Approche traditionnelle de la concordance des temps

### 1.1 Temps et langage : l'absence de théorisation

1.1.1 Temps des événements et temps linguistique

1.1.2 La *consecutio temporum*

1.1.3 Le temps comme donnée objectale

### 1.2 La référence à l'univers au cœur du processus explicatif

1.2.1 Classement des effets de sens

1.2.2 Nature sémantique du verbe subordonnant

1.2.3 Confusion entre signifié et référence : *dislocación de los tiempos et interpretación de doble acceso*

### 1.3 Fausse norme et vrai usage

1.3.1 Plus royalistes que le Roi !

1.3.2 Mise à l'écart et hiérarchisation

1.3.3 Description des emplois

## 2. Non-concordance modale : mode *actualisant* ~ mode *inactualisant*

### 2.1 Le mode « subjonctif » en Psychomécanique

2.1.1 Temps contenant et temps contenu

2.1.2 Temps ascendant et temps descendant : le problème de la personne

2.1.3 Chronothèse subjonctive et concordance des temps

### 2.2 Linguistique du signifiant

2.2.1 « Signifiant et signifié sont arrimés l'un à l'autre »

2.2.2 Formes actualisantes / formes inactualisantes

2.2.3 Compétence du locuteur

### **3. Concordance des temps du locuteur-observateur**

#### **3.1 Choix et visée discursive**

3.1.1 Visée inactualisante

3.1.2 Degrés de l'inactuel

3.1.2.1 Alternance avec formes non auxiliées du mode inactualisant

3.1.2.2 Alternance avec formes auxiliées du mode inactualisant

3.1.2.3 Discours rapporté guillemeté

3.1.3 Concordances intra-modale et inter-modale

#### **3.2 Repenser la subordonnée**

3.2.1 Contre l'ordre établi principale ~ subordonnée

3.2.2 De la phrase simple à la phrase complexe

3.2.3 Syntaxe du mode inactualisant

## Préambule

Pour tout hispaniste français formé par les grammaires françaises de la langue espagnole, la règle de la « concordance des temps » est une règle d'or, et à ce titre, elle fait partie de ces « normes » traditionnelles tyranniques, solidement ancrées dans l'enseignement de la syntaxe, alors que leur pertinence au regard de l'histoire de la langue ou de la réalité linguistique de l'espagnol n'a jamais été scientifiquement établie.

Cette règle est incontournable à un point que je ne soupçonnais pas jusqu'à ce qu'en 2006, acceptant de travailler pour les éditions Larousse dans le cadre d'une nouvelle collection intitulée *Tout sur le verbe...* censée concurrencer le *Bescherelle*, à l'usage des élèves du secondaire et premières années du supérieur, se présente à moi l'occasion d'expérimenter la résistance qui lui est attachée. La maison Larousse a comme pratique et selon elle, comme garantie de sérieux, de faire relire les ouvrages qu'elle commande aux universitaires français par des enseignants du secondaire « natifs ». Les fiches que j'ai élaborées pour le précis grammatical ou « Grammaire du verbe » de cet ouvrage, *Tout sur le verbe espagnol*, ont donc été relues et corrigées par des enseignants du secondaire, tous hispanophones sans exception. Parmi les consignes aux auteurs de ces manuels, figure celle d'illustrer notre propos par des exemples construits, non authentiques, si possible tirés des dictionnaires Larousse. J'ai, dans un premier temps, élaboré une fiche sur la « concordance des temps », en vue de corriger certaines idées reçues en matière de combinaisons verbales et illustré mon propos avec l'exemple suivant :

No te traje para que escucharas mis penas. *Quisiera* que me *ayudes*.

Cette fiche m'est revenue corrigée, plus précisément la forme « ayudes » frappée d'une double barre, commentée d'un « Attention à la concordance !!! », et remplacée par la forme « ayudaras ». Cet exemple était, il est vrai, contrairement aux consignes, parfaitement authentique, extrait d'un roman :

– Disculpá –dijo Pixel, apagando el casete–. No te traje para que escucharas mis penas.  
*Quisiera* que me *ayudes*.  
– A ver <sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Edmundo Paz Soldán, *Sueños digitales*, 2000, p. 81.

J'ai été sommée de revoir entièrement cette fiche et de livrer un propos conforme aux précis grammaticaux des manuels des éditions Didier – appartenant au même groupe d'édition que Larousse –, et cette tentative avortée m'a valu d'être qualifiée par mes correcteurs d'« un peu légère avec les règles de grammaire, pour une universitaire »...

L'exemple que je proposais a de quoi embarrasser, effectivement, puisqu'il force à constater que les deux combinaisons sont possibles : « traje » au regard de « escucharas » ; « quisiera » au regard de « ayudes », y compris dans la littérature, et que l'une des combinaisons n'est pas plus incorrecte que l'autre. Elle témoigne simplement, pour le locuteur hispanophone d'aujourd'hui, de la possibilité d'un choix temporel différent. Mais ce simple constat oblige, de fait, l'enseignant à proposer une réflexion, même rapide, sur les temps verbaux. On conçoit sans peine que « la contrainte est souvent reposante<sup>10</sup> », et qu'il est plus facile pour un enseignant de faire appliquer mécaniquement une « logique » que de se risquer à la nuance. C'est ainsi que l'on préfère diffuser la mécanique suivante :

Proposition principale à l'indicatif (présent et passé composé, futurs simple et antérieur) ou à l'impératif.

→ Proposition subordonnée au subjonctif présent.

*Su madre está dando las órdenes para que se sirva la cena.*

Proposition principale à l'indicatif (imparfait, plus-que-parfait, prétérit, passé antérieur, conditionnels présent et passé)

→ Proposition subordonnée au subjonctif imparfait.

*Su madre estaba dando las órdenes para que se sirviera la cena<sup>11</sup>.*

De cette anecdote, il ressort que les enseignants sont très attachés à cette règle, y compris lorsqu'ils sont hispanophones. En réalité, ces collègues hispanophones donnent la primauté à une règle de grammaire sur la pratique réelle de la langue espagnole, laquelle autorise parfaitement la combinaison *quisiera / ayudes*. Quand on est hispanophone, on ne peut ignorer cet emploi du subjonctif présent dans une subordonnée avec un verbe subordonnant au conditionnel, à l'imparfait, ou au prétérit, et ce depuis le Moyen-Âge<sup>12</sup>. Cette obstination chez

---

<sup>10</sup> C'est la conclusion de Frédéric Serralta dans ses « Réflexions sur notre grammaire espagnole : norme, usage et pédagogie », 1981 : « L'inconvénient de cette grammaire que nous préconisons, plus nuancée, plus réfléchie, moins absolue, c'est évidemment qu'elle remplace la certitude par la recherche, la soumission par la responsabilité, le temps par l'observatoire, la contrainte par la liberté (même s'il s'agit d'une liberté étroitement dépendante d'une perception globale de la langue). Or, nul ne l'ignore, la contrainte est souvent reposante, et il n'est guère facile d'apprendre le bon usage de la liberté », p. 167.

<sup>11</sup> Voir Gabrielle Lloret Linares, *Tout sur le verbe espagnol*, 2006, « La concordance des temps », p. 126.

<sup>12</sup> Comment imaginer que ce passage de *La Celestina* : « Cal. –¿Cómo es esso? Sem. –Dixe que digas; que muy gran plazer havré de lo oír... » passe à la trappe lorsque l'on prétend enseigner ou diffuser, ou les deux, la

des enseignants hispanophones à vouloir coûte que coûte défendre et enseigner cette règle si restrictive, prouverait qu'être usager d'une langue et s'en faire l'observateur sont deux compétences bien distinctes. Elle illustre surtout le refus d'aborder la grammaire d'un point de vue théorique, et plus particulièrement dans le domaine des temps verbaux, là où cela s'impose de façon cruciale. On ne peut que le déplorer lorsque l'enjeu est l'enseignement et que ce refus implique, ici, la diffusion massive d'une règle parfaitement fausse<sup>13</sup>.

En France, cette « fausse norme » n'est justifiée ni par l'usage ni, encore plus surprenant, par la norme académique espagnole, censée nous servir de référence. On parle bien de « concordancia de los tiempos » ou de *consecutio temporum*, on signale l'emploi majoritaire – subjonctif présent avec des temps du présent-futur, subjonctif imparfait avec des temps du passé – et l'emploi spécifique – subjonctif présent avec le prétérit – mais aucune norme impérative n'est énoncée ni dans l'*Esbozo* de la Real Academia Española, ni dans les grammaires normatives en général.

La syntaxe est pourtant le domaine qui prête le plus à l'expression d'une norme, et paradoxalement, là où l'on ne s'y attendrait pas : chez les linguistes espagnols. On connaît fort bien le débat ancien autour du linguiste descripteur et non prescripteur. La prescription n'est clairement pas l'objectif de la *Gramática descriptiva de la Lengua Española* (1999), dirigée par Ignacio Bosque et Violeta Demonte, rédigée par des linguistes. Dans le *Préambule*, l'académicien Fernando Lázaro Carreter la présente avant tout comme *descriptive* par opposition à la Grammaire normative officielle de la Real Academia. Parlant de cette dernière, il dit ceci : « On lui assigne, en outre, une fonction normative, disons officielle, bien loin des considérations qui suivent, lesquelles n'ont pas pour objectif le bien-dire et le bien-écrire [...] »<sup>14</sup>. Pourtant, en matière de concordance des temps, cette grammaire descriptive ne rend pas compte de tous les emplois, bien au contraire, elle met à l'écart un grand nombre de combinaisons autorisées par le système linguistique. En prenant comme étalon linguistique l'espagnol péninsulaire, elle cautionne donc une certaine norme, en lui opposant un emploi « américain » jugé marginal, dans une présentation baignée de jugements axiologiques, et tend elle aussi, comme les grammaires normatives, mais à sa façon, vers une certaine homogénéisation de la langue.

---

grammaire espagnole ? *La Celestina*, Fernando de Rojas, Peter E. Russel (éd.), Madrid, Clásicos Castalia, 1991, p. 230.

<sup>13</sup> Les ouvrages de cette collection ont été tirés chacun à 35 000 exemplaires.

<sup>14</sup> « Se le asigna, además, una función normativa llamémosla oficial, ajena a averiguaciones como las que siguen, las cuales no ponen sus miras en el bien hablar y el bien escribir [...] », voir le préambule, p. XIII.

L'étude de la concordance des temps dans la tradition grammaticale et linguistique espagnole témoigne d'une absence de théorisation : ce que l'on nous annonce comme une théorie de la concordance des temps, est, en réalité, un certain classement des effets de discours des temps verbaux. En assimilant temps verbal et temps vécu – le temps verbal appelé « présent » qu'il soit classé dans le mode « indicatif » ou dans le mode « subjonctif » fait toujours référence au temps présent de l'expérience –, et en adoptant une méthode clairement référentialiste, on laisse de côté ce qui ressortit à la tâche du linguiste : éclairer les mécanismes profonds de la langue. Les études linguistiques espagnoles se prétendent descriptives et éclairantes sur la signification des temps verbaux ; or, elles ne mettent au jour aucune théorie sur le système verbal qui rendrait compte du plus grand nombre d'emplois ; elles ne dégagent aucune règle de fonctionnement systémique, tout simplement parce que lorsqu'on fait le choix de regarder du côté de la référence, on ne peut, fatalement, que constater la multiplicité, l'infinie variété des combinaisons que la langue autorise.

Pourtant, une autre approche du phénomène est possible. Celle pour laquelle nous optons implique de s'armer des principes suivants.

1. « Du réel la langue n'est pas une peinture<sup>15</sup> » : aucun linguiste autant que Gustave Guillaume n'a insisté sur la nécessaire précaution de ne pas confondre l'univers extralinguistique et la représentation mentale, conceptuelle, de cet univers que constitue chaque idiome. Le langage n'est pas une photocopie du réel : les mots sont là pour parler du monde et non pour le contenir. Et l'on gardera à l'esprit que « les mots disent toujours quelque chose... *en plus de ce à quoi ils réfèrent*<sup>16</sup>. »

2. La réalité ne se limite pas à ce qui tombe sous le coup de l'observation directe. En matière de « concordance des temps », on ne se contentera pas de rester en surface pour décrire les faits de discours, tout en sachant que ces faits de discours sont la manifestation de mécanismes inscrits dans la profondeur de la langue, et qu'à ce titre, une bonne méthode ne peut faire l'économie d'une bonne description. Une fois passé « l'étonnement devant la compatibilité de cette unicité et de cette multiplicité<sup>17</sup> », l'observation du discours fait sentir la nécessité de postuler une constante rendant compte de toutes les variations : « Ce qu'est cet instrument ou cet outil, voilà ce qu'est sommé de déclarer celui qui se veut linguiste. Il ne

---

<sup>15</sup> Gustave Guillaume, *Prolégomènes à la linguistique structurale*, Ronald Rowe (dir.), 2003, p. 7.

<sup>16</sup> Michel Launay, « Effet de sens, produit de quoi ? », 1996, p. 31.

<sup>17</sup> Jean-Claude Chevalier, « Un nouveau passage du Nord-Ouest (De la *Langue* au *Discours*, du *sémiotique* au *sémantique*) », 1985, p. 339.

saurait se contenter d'un recensement, aussi minutieux soit-il, des usages de cet instrument<sup>18</sup>. »

3. On prendra comme « l'unique garde-fou de celui qui entend théoriser le langage<sup>19</sup> », l'observation de la structure sémiologique de la langue. En matière de temporalité, la langue s'étant donné, au sein du système verbal, plusieurs façons de conceptualiser le temps (*endochronie* et *exochronie*), il conviendra de prendre en compte ce que la langue offre au locuteur comme *différence* de représentations, comme *contrastes*, à exploiter dans l'acte d'énonciation.

Cette étude comporte trois volets.

Son objectif est, tout d'abord, de remettre en cause les fondements théoriques (anciens) auxquels est adossée cette règle de la concordance des temps, à la fois – et paradoxalement – lorsqu'elle est proclamée comme inexistante (approche linguistique espagnole), mais aussi, lorsqu'elle est validée et diffusée (norme prescriptive française). Observer que le locuteur hispanophone, dans sa pratique quotidienne, à la fois respecte et ne respecte pas cette règle, ne présente aucune difficulté, et nous invite, plutôt qu'à chercher à justifier tel ou tel emploi jugé discordant, à remettre en question la méthode d'approche traditionnelle du système verbo-temporel espagnol.

Toute question de linguistique synchronique contemporaine amène à prendre quelques précautions en matière de *corpus*. Une enquête sur les faits d'expression n'étant pas la finalité de ce travail, la démonstration s'appuie sur un *corpus* personnel constitué au fil des lectures, d'où furent tirées les premières observations, mais aussi sur un *corpus* d'exemples de la presse péninsulaire et américaine réunis par une étudiante de Master 2<sup>20</sup>. Ce *corpus* constitué à partir des moteurs de recherche sur Internet permet d'établir statistiquement, et une bonne fois pour toutes, que l'argument habituellement avancé d'une langue écrite, plus respectueuse de cette fameuse règle, opposée à une langue orale plus relâchée est à écarter, en même temps que l'argument d'une variation diatopique donnant à penser que le non-respect de la règle est une spécificité américaine. Ces constats une fois établis, il devient aisé de comprendre que c'est précisément l'absence d'une quelconque théorisation sur les temps verbaux, sur leur

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>19</sup> Gilles Luquet, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », 2008a, à paraître.

<sup>20</sup> Caroline Pasquer, *La concordancia de tiempos en español moderno: las subordinadas en subjuntivo*, mémoire de Master 2 sous la direction de G. Le Tallec-Lloret, 2008. Voir aussi C. Pasquer, « Création et exploitation d'une base de données EXCEL : l'exemple de la *Concordance des temps* », 2008a, à paraître.

représenté temporel, doublée d'une confusion entre valeurs des temps verbaux et valeurs d'effets dans le discours, qui explique l'incroyable rayonnement de cette fausse règle de la concordance des temps. Les insuffisances révélées et les erreurs régnant en matière de concordance des temps dans l'approche traditionnelle découlent d'une approche des modes insatisfaisante.

La deuxième partie de ce travail consiste, de fait, à occuper le champ de la signifiante, ce champ qui ne concerne en rien le locuteur, uniquement préoccupé par la référence, mais intéresse au plus haut point le linguiste, s'il se donne pour tâche la description du système linguistique. Au cœur de cette deuxième articulation, prend place la nouvelle théorie des modes de Gilles Luquet. *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento* illustre le chemin parcouru par certains linguistes hispanistes les menant « De Guillaume à une linguistique du signifiant », pour reprendre l'entier du titre de l'article de Jean-Claude Chevalier, lequel préconise, vis-à-vis de l'enseignement guillaumien « de ne pas tout prendre goulûment. De garder et d'abandonner<sup>21</sup> ». L'abandon, chez Gilles Luquet, est de taille puisqu'il consiste à balayer l'opposition traditionnelle entre mode indicatif et mode subjonctif, y compris celle posée en terme de *chronogénèse*.

L'efficacité d'une théorie se jugeant uniquement à l'aune de sa capacité à résoudre plus de problèmes qu'à en susciter, on mettra à l'épreuve la nouvelle opposition entre *mode actualisant* et *mode inactualisant* en observant plusieurs exemples tirés du *corpus*. Cela nous amènera, dans une troisième et dernière étape, à occuper un autre champ : celui du discours, de l'effectif, des phrases, et à observer, dans le cadre de ce que l'on appelle la *subordination*, la syntaxe du mode inactualisant.

---

<sup>21</sup> J.-C. Chevalier, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », 1996, p. 80.

# **PARTIE 1**

## **Approche traditionnelle de la « concordance des temps »**

## 1.1 Temps et langage : l'absence de théorisation

### 1.1.1 Temps des événements et temps linguistique

Toute la difficulté qu'il y a à décrire le mécanisme de la « concordance des temps » tient au fait que cette expression, dans l'emploi qui en est fait traditionnellement, qu'il s'agisse de la *consecutio temporum* en latin ou de la « concordancia de tiempos » ou « correlación de tiempos » en espagnol, se fonde sur deux confusions majeures.

La première confusion est liée à ce que l'on entend par *temps*, terme éminemment polysémique : en tant qu'êtres humains, nous faisons psychiquement l'expérience du temps physique, phénoménal. Mais en tant qu'êtres de langage, nous nous sommes donné une certaine représentation du temps, mentale, organisée notamment dans ce que l'on appelle le « système verbal ». Cette distinction entre, d'un côté, le monde de l'expérience, la réalité extra-linguistique, et, de l'autre, la représentation mentale de cet univers que constitue un système linguistique, est cruciale et devrait guider constamment l'approche grammaticale ou linguistique, de la « concordance des temps ». En matière de temporalité, garder à l'esprit l'idée que l'expérience dont nous allons parler, notre matière « à dire », se trouve, elle, hors langage, est, me semble-t-il, une précaution cardinale. Cette confusion est alimentée en français et en espagnol par ce que Gilles Luquet appelle une « imprécision terminologique<sup>22</sup> ». En effet, non seulement on demande aux termes *temps* et *tiempo* de référer à du temps linguistique aussi bien qu'au temps physique du monde expérientiel<sup>23</sup>, mais on y recourt également, généralement au pluriel, pour décrire la morphologie du verbe, c'est-à-dire, ce que l'on appelle sa *conjugaison* : « les temps du verbe », « les temps du mode indicatif », « les temps du mode subjonctif ». On évoque alors le système verbal, doté de sous-systèmes, les modes, organisés en différentes formes en fonction d'une certaine représentation du temps, à chaque fois différente.

Lorsqu'on va du général au particulier, il est ainsi d'usage, dans la tradition grammaticale espagnole, de distinguer des sous-ensembles de formes associés à l'expression d'un *mode* singulier et, à l'intérieur de chacun de ces sous-ensembles contenant, des sous-ensembles

---

<sup>22</sup> G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 43.

<sup>23</sup> La langue allemande, elle, distingue le temps physique, *die Zeit*, du temps linguistique, *das Tempus* ; de même, la langue anglaise oppose *time* et *tense*.

contenus associés à l'expression d'un *temps* singulier. Parler des *temps* – au pluriel – du mode X, cela signifie, dans la pratique :

- parler des sous-ensembles de formes auxquels on reconnaît la propriété d'« appartenir » au mode X, c'est-à-dire d'exprimer ce qui caractérise le mode X ;
- parler de sous-ensembles qui se distinguent les uns des autres par la représentation du *temps* qui leur est associée<sup>24</sup>.

Parler des « temps » d'un verbe, c'est évoquer les formes verbales organisées en système et sous-systèmes en fonction de la représentation temporelle qui leur est associée : le « présent », le « futur », l'« imparfait » du mode « indicatif » ; le « présent », l'« imparfait » du mode « subjonctif ». Ces formes verbales appelées « temps » sont des signes de la langue, mis à la disposition du locuteur, et comme tels, dotés d'une signification, d'une certaine représentation, d'un signifié. Or, sitôt que l'on parle de « concordance », on quitte le domaine de la langue, ce que sont ces formes verbales en puissance, pour le domaine du discours, là où ces formes sont associées, effectivement, à d'autres éléments du co-texte et à des circonstances extra-linguistiques.

Parler de « concordance » c'est évoquer une mise en rapport entre deux éléments, c'est se situer sur le plan de la syntaxe, du discours, dans une situation d'énonciation particulière. La syntaxe étant l'exploitation effective, concrète, des signes linguistiques que la langue met à notre disposition, dans le cadre de la phrase, la « concordance » renvoie à l'emploi des formes verbales dans le discours, à ce qu'elles permettent d'exprimer, à leur capacité référentielle. La règle de la « concordance des temps » mêle deux plans différents : les formes verbales associées à une certaine vision du temps ont une valeur en langue, unique ; par ailleurs, ces formes verbales ont comme tout signe de la langue des effets de sens dans le discours, c'est-à-dire dans un certain contexte et combinées avec d'autres signes. Cette règle, telle qu'elle est posée, ne dégage pas la forme verbale de tout ce qui lui est environnant, mais au contraire, confond le « temps des choses » et le « temps des outils » :

La lecture du texte, qui n'est jamais la lecture de la seule forme verbale, nous fait apercevoir tout un réseau complexe de relations temporelles entre les éléments de l'expérience [...].

Dans cette construction interviendront les mots qui flanquent la forme verbale et qui sont donc, à toute force, compatibles avec elle [...]. Mais interviendront tout autant sous forme mémorielle les éléments linguistiques antérieurement posés dans d'autres unités phrastiques. Et tout un savoir, objectif et sans doute universel, sur le monde, tout un savoir social et culturel, donc particulier et, plus restrictivement enfin, un savoir individuel d'ordre biographique. Les réseaux de relations identifiés, lus dans le texte sont à la sortie de ces combinaisons. On s'égarerait, les

---

<sup>24</sup> G. Luquet, *op. cit.*, p. 43.

ayant recueillis, si on les remettait dans les formes verbales qui n'ont été que l'un des ingrédients du mélange<sup>25</sup>.

Tout se passe comme si l'on était devant une vaste osmose par laquelle ce qui est du monde, puis ce qui est de notre savoir et de notre expérience, puis ce qui est de toute espèce de mots porteurs d'indications temporelles, venait filtrer dans une seule poche : dans le verbe<sup>26</sup>.

À cette imprécision terminologique, il faut ajouter encore une difficulté liée, précisément, à l'emploi du mot *concordance*, en espagnol *concordancia*.

En français on distingue l'*accord* de la *concordance*, en marquant la spécificité de l'accord<sup>27</sup>, lequel se fait entre mots de nature différente :

La concordance est un fait d'accord d'un type particulier. Alors que le phénomène auquel on réserve le nom d'*accord* indique le changement d'un mot, en nombre, en genre et en personne, conformément au genre, au nombre ou à la personne d'un autre mot relevant d'une catégorie différente, on appelle *concordance* le phénomène par lequel le verbe d'une subordonnée se met au mode ou au temps du verbe de la principale dont il dépend...<sup>28</sup>

En espagnol, *concordancia* désigne de façon générale le phénomène de l'accord, quel qu'il soit : « C'est la coïncidence obligée de certains accidents grammaticaux (genre, nombre et personne) entre différents éléments variables de la phrase<sup>29</sup> ». C'est également la conception de la *Grammaire* de la Real Academia Española :

Quand la Syntaxe établit les règles de la concordance, elle ne fait qu'ajuster, en le répétant, le système des désinences étudié en Morphologie<sup>30</sup>.

Ces confusions – temps de l'expérience hors langage d'un côté, représentation du temps retenue en langue, de l'autre ; valeur des temps verbaux en *langue* et effets de sens en

---

<sup>25</sup> J.-C. Chevalier et M.-F. Delpont, « Temps des choses, temps de l'outil », 1995, p. 155.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>27</sup> Sur cet aspect des choses, on pourra se reporter à l'article de Philippe Bourdin, « La concordance des temps aux confins de l'accord ? », 1996, p. 207-216.

<sup>28</sup> Jean Dubois *et alii*, *Dictionnaire de linguistique*, 1994, p. 107.

<sup>29</sup> « Es la coincidencia obligada de determinados accidentes gramaticales (género, número y persona) entre distintos elementos variables de la oración », in RAE, *Diccionario panhispánico de dudas*, Madrid, Santillana, 2005, p. 158.

<sup>30</sup> « Cuando la Sintaxis establece las reglas de la concordancia, no hace más que ajustar, repitiéndolo el sistema de las desinencias estudiado en la Morfología. », in RAE, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, 2004, § 3.1.1., p. 349.

*discours* ; accord morphologique appliquée aux « accords » temporels entre temps verbaux – cristallisent en une règle de syntaxe latine fameuse, la *consecutio temporum*.

### 1.1.2 La *consecutio temporum*

Cette règle régissant le rapport entre verbe subordonnant et verbe subordonné ordonne que le « temps » du premier conditionne le « temps » du second. La définition qu'en donne l'un des classiques des grammaires historiques, la *Syntaxe latine* d'Alfred Ernout et François Thomas, fait de la concordance des temps l'expression d'une tendance naturelle que favorisait le parallélisme morphologique du subjonctif et de l'indicatif dans la conjugaison :

À l'intérieur d'une même phrase, une certaine conformité tend à s'établir entre les temps des diverses propositions subordonnées et celui de la principale. Il en résulte un ensemble complexe de relations auquel est donné le nom de concordance des temps, –les Anciens disaient *consecutio temporum*<sup>31</sup>.

- 1- Au présent (ou au futur) de l'indicatif dans la proposition principale correspond un présent ou un parfait du subjonctif dans la subordonnée :

*dico,*  
*dicam*                    *quid faciat, quid fecerit, quid facturus sit*  
« je dis (dirai) ce qu'il fait, ce qu'il a fait, ce qu'il fera »

- 1- À un temps passé de la proposition principale correspond dans la subordonnée un imparfait ou un plus-que-parfait du subjonctif :

*dixi*  
*dicebam*                    *quid faceret, quid fecisset, quid facturus esset*  
*dixeram*  
« j'ai dit, je disais, j'avais dit... ce qu'il faisait, ce qu'il avait fait, ce qu'il ferait<sup>32</sup> »

La « concordance des temps », en latin, est fondée, au départ, on le voit parfaitement ici<sup>33</sup>, sur ce que Lyliane Snajder appelle « un pur phénomène d'accord formel<sup>34</sup> » : à un « temps »

---

<sup>31</sup> « La concordance des temps existe à l'indicatif [...]. Mais, d'une manière générale, ce sont les temps du subjonctif qui en matière de concordance sont envisagés, car l'étroite correspondance de ce mode avec l'indicatif dans le système de la conjugaison permettait un jeu remarquable. » Voir A. Ernout et F. Thomas, *Syntaxe latine*, 2002, § 393, p. 407.

<sup>32</sup> A. Ernout et F. Thomas, *op. cit.*, p. 408.

<sup>33</sup> Voir également la *Sintaxis latina* de Mariano Bassols de Climent, 1967, II, §§ 157-163.

<sup>34</sup> Voir Lyliane Snajder, « La concordance des temps comme paramètre du discours indirect en latin », 2002, p. 339.

verbal appelé « présent » de l'indicatif, ou « futur », dans la principale, correspond un autre temps verbal appelé « présent » du subjonctif dans la subordonnée ; à un temps verbal « passé » dans la principale correspondent des temps verbaux du « passé » dans la subordonnée. Quant au repérage formel entre proposition principale, régissante, et proposition subordonnée, régie, il est assuré ici par la conjonction *quid*.

Ce goût de la concordance est une illustration parfaite de la confusion entre le temps verbal et le temps vécu : comment expliquer cette assimilation datant de l'Antiquité<sup>35</sup>? Il est vrai que la plupart du temps, en discours, c'est-à-dire, dans un certain contexte, un « présent » de l'indicatif fait référence à un présent d'expérience ; mais il n'empêche que le temps appelé « présent » du mode indicatif reste un temps mental puisque le système mental que constitue une langue est une représentation du monde, et non le monde. Le temps linguistique n'est pas de même nature que le temps que nous expérimentons. Est-ce parce que très souvent dans le discours l'emploi d'un « présent » de l'indicatif dans la principale coïncide avec un « présent » du subjonctif dans la subordonnée, qu'on en a conclu à une similitude entre la nature des deux « présents », ou est-ce parce que l'on pose au préalable que les « temps » de l'indicatif sont de même nature que les « temps » du subjonctif, et donc qu'un « présent » de type indicatif est égal à un « présent » de type subjonctif, qu'on en a déduit qu'il est *logique* qu'ils coïncident, et qu'il est illogique, donc exceptionnel, qu'ils ne coïncident pas toujours ?

En ne réfléchissant pas, en amont, à la valeur des temps en langue, organisés en mode, cette règle latine de la *consecutio temporum* ne considère que certaines valeurs d'effet des temps verbaux, c'est-à-dire, l'usage que nous en faisons en discours. Partant du constat que très souvent, effectivement, il y a coïncidence entre le temps linguistique et le temps de l'expérience – un présent d'expérience est souvent exprimé par un « présent » de l'indicatif –, la *consecutio temporum* assimile les « temps » du mode subjonctif aux « temps » du mode indicatif : un « présent » du subjonctif sera donc interprété comme un « présent » de l'indicatif, les deux assimilés à un présent d'expérience.

Pourtant, la différence sémantique entre mode indicatif et mode subjonctif, apparaît nettement, dès le latin, lorsque la *consecutio temporum* relie deux propositions, l'une dite « principale » l'autre appelée « subordonnée », mais sans la médiation d'un mot conjoncteur entre les deux.

---

<sup>35</sup> « Dans la plupart des grammaires de la période 1492-1660 on utilise la classification modale qu'avaient utilisé, par exemple, Donatien et Priscien : indicatif, subjonctif, optatif, impératif et infinitif. » « En la mayoría de las gramáticas del período 1492-1660 se utiliza la clasificación modal que habían utilizado, por ejemplo, Donato y Prisciano: *indicativo, subjuntivo, optativo, imperativo e infinitivo*. » Voir Josefa Dorta, *Modos y tiempos del verbo en la tradición gramatical hispánica desde Nebrija hasta Bello (1492-1860)*, 1987, p. 14. Voir aussi Jean Cervoni, *L'énonciation*, 1987, p. 39.

**Oramus... demonstres** ubi sint tuae tenebrae : nous te prions de nous dire dans quelles ténèbres tu te caches  
**Dixi** equidem in carcerem **ires** : je t'ai dit de filer en prison<sup>36</sup>

On a bien ici une proposition subordonnée dans la dépendance directe d'une autre proposition dite principale, mais sans explicitation du lien de dépendance par une particule. Or, dans ces énoncés latins, les verbes introducteurs, à l'indicatif, appartiennent tous à une classe sémantiquement homogène : celle des verbes « de volition », à caractère prescriptif : *dire, demander, ordonner, interdire, prier, etc.*, exigeant du fait de leur sémantisme l'emploi du mode subjonctif dans la subordonnée. En l'absence d'une subordination formelle, le lien s'opère ici grâce à la nature sémantique de la relation entre le verbe de la proposition subordonnée et celui de la proposition subordonnante<sup>37</sup>. Sur cette possibilité de double subordination ayant existé également en espagnol ancien et dont la pratique, selon Keninston, était fréquente au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>, encore remarquable en espagnol moderne (péninsulaire et américain), nous reviendrons ultérieurement (partie 3).

C'est également de cette règle que découle l'idée, fautive, que le subjonctif « imparfait » est un temps du passé. L'erreur est classique. Le problème surgit lorsque cette erreur fonde une règle d'emploi, c'est-à-dire l'obligation de faire la concordance entre les temps, comme l'on fait obligatoirement l'accord nominal et l'accord verbal. L'enseignement d'une règle d'emploi fondée au départ sur la sélection de certains exemples, oblige à signaler les « exceptions » à cette règle, comme le font aussitôt A. Ernout et F. Thomas, après avoir posé la règle :

Mais la simplicité factice de cette règle a pour résultat de rejeter de nombreux faits parmi les exceptions. On doit tenir compte, mieux qu'elle ne le fait, des conditions imposées par les valeurs particulières des temps eux-mêmes et par la nature des diverses propositions subordonnées<sup>39</sup>.

---

<sup>36</sup> Exemples et traductions empruntés à L. Snajder, *op. cit.*, p. 340.

<sup>37</sup> En latin cohabitaient donc deux sortes de subordination, l'une formelle illustrée par le premier exemple « Dico quid faciat », l'autre sans subordonnant, relevant de la juxtaposition, ou parataxe : « oramus demonstres », « dixi ires ». Cette structure latine paratactique est analysée traditionnellement comme la survivance d'une structure plus ancienne dans un état de langue archaïque et alimente ce que Claude Hagège appelle « le mythe de la parataxe primitive ». Cette idée reçue, très contestable, et très contestée, présuppose qu'une langue, à un stade archaïque de son développement, est incapable d'exprimer la subordination formelle.

<sup>38</sup> « No **dudo se diga** algo más desto », « os **pedimos** por merced **nos satisfagais** », voir H. Keninston, 1937, p. 676-677.

<sup>39</sup> Voir A. Ernout et F. Thomas, *op. cit.*, § 394, p. 408.

D'une façon générale, la liberté syntaxique en matière de concordance est plus grande qu'on ne l'enseigne, et elle laisse aux écrivains, surtout en dehors de la prose classique, une certaine latitude dans le choix des temps<sup>40</sup>.

On ne peut qu'être frappé par une démarche consistant à poser une règle d'emploi relativement prescriptive, postulant, de fait, une certaine homogénéité de la langue, pour signaler, immédiatement après, l'exact contraire, c'est-à-dire l'hétérogénéité dans la pratique, en particulier celle des écrivains. C'est cette hétérogénéité que retient L. Snajder en signalant « le nombre important d'entorses à la *règle*, et la liberté d'utilisation qui reste dévolue au locuteur<sup>41</sup> ». L'héritage latin est donc une règle fondée sur l'observation de certains effets de sens dans le discours, et impliquant la nécessaire mise à l'écart des effets de sens n'illustrant pas cette prescription.

Selon François Rastier, ce que l'on appelle « la norme » au singulier est le résultat d'une longue tradition qui, depuis Aristote, range la grammaire du côté de l'apodictique, du vrai, selon une morale binaire l'opposant à la rhétorique. Cette « norme » s'oppose aux normes au pluriel à l'œuvre dans la fabrication des structures textuelles et langagières :

[...] le différentiel entre le grammatical et l'agrammatical, même redoublé par le différentiel sémantique entre le recevable et l'irrecevable, étend au langage le principe de l'apodictique. L'apodictique et la morale binaire ont présidé dès Aristote à la séparation de la grammaire et de la rhétorique : idéalement, le couplage millénaire de la grammaire et de la logique suppose que la règle de la grammaire ait affaire au vrai et devrait donc s'imposer à tous de la même manière, comme si la grammaticalité et la recevabilité allaient de pair et comme si les propositions correctes mais absurdes étaient scandaleuses.

Or, la dualité de la règle et de l'exception découle du postulat apodictique : ce n'est pas l'exception qui confirme la règle, mais la règle qui crée l'exception, comme la loi le crime, dès lors que l'on quitte la grammaire descriptive pour la grammaire normative. En revanche, la rhétorique n'a affaire qu'au vraisemblable, et, tout au plus, à la certitude – non à la vérité ; et la vérité reste éternelle, alors que la certitude demeure révisable<sup>42</sup>.

Très souvent, on justifie la règle de « concordance des temps » en français et en espagnol, par son ancrage latin.

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 420.

<sup>41</sup> L. Snajder, *op. cit.*, p. 347.

<sup>42</sup> François Rastier, « Conditions d'une linguistique des normes », 2007, p. 4.

La « Concordance des Temps » est un des traits les plus authentiquement latins qui subsistent dans la langue française. C'est l'ensemble des principes qui déterminent le temps du verbe subordonné en fonction de celui du verbe principal<sup>43</sup>.

Cette règle, présentée comme une bonne règle puisqu'elle a des racines profondes dans l'histoire de la langue, est passée telle quelle dans la langue française et dans la langue espagnole. Le bon usage est donc avant tout celui qui procède d'un héritage, latin, mais aussi celui qui est « logique » : il est logique qu'un présent concorde avec le présent, le passé avec le passé. Présent/présent ou passé/passé : voilà la bonne règle, voilà le bon usage.

Le bon usage est celui dont la description est la plus intéressante car c'est lui qui manifeste le plus d'ordre ou de rationalité<sup>44</sup>.

### 1.1.3 Le temps comme donnée objectale

Héritage également d'une longue tradition, il n'existe, en amont des manuels, ouvrages, et grammaires de l'espagnol – y compris les plus ambitieuses – aucune théorisation sur le temps, c'est-à-dire sur la façon dont le temps est conceptualisé dans le langage. L'idée globale du temps qui est retenue est toujours et partout la même : les temps verbaux épousent le temps d'expérience et ses trois grandes subdivisions : passé, présent et futur. L'idée que la langue n'est pas une photocopie du réel, mais un système mental, intériorisé, n'est même pas présumée, et en matière de temporalité, on applique un principe des plus simplistes : la parfaite adéquation entre les événements dans le temps d'expérience et les temps linguistiques, qu'ils appartiennent au mode indicatif ou au mode subjonctif.

---

<sup>43</sup> « Verbe principal au présent : l'action du verbe subordonnée étant *simultanée* ou *future* par rapport à l'action principale, le verbe subordonné sera au **Présent du subjonctif**. *Il est certain qu'il semble qu'on veuille tirer l'affaire en longueur*. L'action du verbe subordonnée étant *passée* par rapport à l'action principale, le verbe subordonné sera au **Passé du Subjonctif**. *Je ne doute point qu'il ne l'ait sentie (cette bonne nouvelle) dans toute son étendue*. Verbe principal au passé : l'action du verbe subordonné étant *simultanée* ou *future* par rapport à l'action principale, le verbe subordonné sera à l'**Imparfait du subjonctif**. *Il a prié qu'il pût expliquer la chose*. L'action du verbe subordonné étant *passée* par rapport à l'action principale, le verbe subordonné sera au **Plus-que-parfait du Subjonctif**. » Voir Gabriel Spillebout, *Grammaire de la langue française du XVII<sup>e</sup> siècle*, 1985, p. 216.

<sup>44</sup> Voir Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, 1995, chapitre « La norme », p. 312.

La description de certains emplois réunis sous le titre « concordancia de tiempos » dans les études espagnoles, ou « concordance des temps » dans les ouvrages français de la langue espagnole, n'est sous-tendue par aucune théorie qui prendrait en compte le *signifié* des formes verbales en dehors du discours, c'est-à-dire désencombrées de tout le sens versé par les autres éléments de l'énoncé ; aucune théorie admettant la non-concordance sémantique entre les formes rangées dans le mode « indicatif » et les formes rangées dans le mode « subjonctif ». Si tel était le cas, on ne mêlerait pas le signifié des temps verbaux et la chronologie événementielle qui se déduit des autres éléments linguistiques de l'énoncé, et des éléments extra-linguistiques en général ; et l'on ne prêterait pas aux « temps » du mode subjonctif, comme le fait la règle latine, la capacité à placer un événement à une époque déterminée de la même façon que les « temps » du mode indicatif ; enfin, on ne chercherait pas à faire concorder des « temps » appartenant à des modes différents, offrant, de fait, une représentation du temps différente.

Pourtant, dans le chapitre de l'imposante *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, intitulé « El tiempo verbal. Los tiempos simples<sup>45</sup> », Guillermo Rojo et Alexandre Veiga commencent par mettre en garde contre la confusion classique entre la réalité extra-linguistique, où nous faisons l'expérience du temps, et le temps linguistique.

Temps physique, temps chronologique et temps linguistique.

Une bonne partie des problèmes que présente le traitement du temps verbal dans la grammaire est dû, comme pour d'autres catégories grammaticales, à l'absence de distinction claire entre la notion du temps qu'ont les êtres humains, la forme selon laquelle ils le conçoivent et le comprennent, et les caractéristiques que la catégorie linguistique « temps » offre dans une langue concrète ou dans les langues en général. Confondre les notions générales de passé, présent et futur que nous appliquons à notre vie ou à l'histoire d'une communauté avec celles qui reçoivent généralement la même dénomination dans la grammaire d'une langue, suppose, outre le mélange d'éléments appartenant à des sphères conceptuelles différentes, un point de vue erroné qui empêche de saisir la nature authentique du temps linguistique et son fonctionnement à l'intérieur des langues. (§ 44.2.1. p. 2872)<sup>46</sup>

---

<sup>45</sup> Guillermo Rojo et Alexandre Veiga, « El tiempo verbal. Los tiempos simples », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, § 44, p. 2867-2934.

<sup>46</sup> « Tiempo físico, tiempo cronológico y tiempo lingüístico.

Una buena parte de los problemas que presenta el tratamiento del tiempo verbal en la gramática clásica se debe, como en el caso de otras categorías gramaticales, a la falta de una distinción clara entre la noción que los seres humanos tienen del tiempo, la forma en que lo conciben y comprenden y las características que la categoría lingüística « tiempo » presenta en una lengua concreta o en las lenguas en general. Confundir las nociones generales de pasado, presente y futuro que aplicamos a nuestra vida o a la historia de una comunidad con las que reciben habitualmente la misma denominación en la gramática de una lengua, supone, además de la mezcla de elementos pertenecientes a esferas conceptuales distintas, un punto de partida incorrecto que impide entender la auténtica naturaleza del tiempo lingüístico y su funcionamiento en el interior de las lenguas. »

Comment ne pas adhérer à cette distinction doublée d'une recommandation ? Ce principe de départ est parfait mais, malheureusement, ce qui suit est l'illustration de son parfait contraire. Le dérapage intervient immédiatement après, avec l'apparition de la notion de *temps chronologique* (« tiempo cronológico ») empruntée à Benveniste :

Le temps chronologique est – toujours selon Benveniste – le temps des événements. Puisque tout survient dans le temps, les faits se situent les uns par rapport aux autres, de telle sorte que nous pouvons établir des relations d'antériorité, simultanéité et postériorité entre eux. [...] comme l'on pouvait s'y attendre, le temps linguistique est basé sur le temps chronologique<sup>47</sup>.

Au lieu de s'en tenir à ce principe de la non-confusion entre temps linguistique et temps extra-linguistique<sup>48</sup>, et de s'intéresser à l'organisation *modale* du système verbal espagnol, Veiga et Rojo s'engouffrent dans le temps des événements. Or, le temps des événements c'est ce que servent à exprimer les formes verbales en discours, dans un certain contexte, combinées avec certains éléments, et non ce qu'elles sont en langue, c'est-à-dire la représentation abstraite qui leur est associée en langue. Au lieu de poser en amont une théorie des temps dans la langue espagnole, les auteurs vont se tourner entièrement vers la référence et s'attacher à décrire les événements que servent à exprimer les formes verbales, et cela sans aucune distinction de modes.

Dans son introduction à l'étude de *La concordancia de tiempos*<sup>49</sup>, Ángeles Carrasco Gutiérrez, linguiste de l'Université de Castilla-La Mancha, l'une des spécialistes du phénomène en Espagne, aujourd'hui, rappelle le caractère déictique des temps verbaux, ce qui, à première vue, n'a rien d'étonnant, puisque, traditionnellement, dans la définition de ce que l'on appelle la *deixis*, les dictionnaires réservent toujours une place importante au problème du temps de l'énonciation.

---

<sup>47</sup> « El tiempo cronológico es –siempre según Benveniste– el tiempo de los acontecimientos. Dado que todo ocurre en el tiempo, los hechos se sitúan unos con respecto a los otros, de tal forma que podemos establecer relaciones de anterioridad, simultaneidad y posterioridad entre ellos. [...] como es de esperar, el tiempo lingüístico se basa en el tiempo cronológico. » *Ibid.*, p. 2872.

<sup>48</sup> Précisons que Benveniste, lui, ne fait pas la confusion entre les temps de différente nature : « Autre chose est de situer un événement dans le temps chronique, autre chose que de l'insérer dans le temps de la langue ». Voir « Le langage et l'expérience humaine », 1970, p. 8.

<sup>49</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000.

On utilise le terme *deixis* pour désigner le processus grâce auquel certaines unités linguistiques font référence directement aux coordonnées d'un acte de communication, c'est-à-dire au lieu, au temps et aux participants<sup>50</sup>.

Côté français, la définition est sensiblement la même :

On appelle *déictique* tout élément linguistique qui, dans un énoncé, fait référence à la situation dans laquelle cet énoncé est produit ; au moment de l'énoncé (temps et aspect du verbe) ; au sujet parlant (modalisation) et aux participants à la communication<sup>51</sup>.

Dans l'approche de Carrasco Gutiérrez, le caractère déictique s'étend à tous les temps verbaux, repérés par rapport au temps de l'énonciation, conçu comme l'axe de la *deixis* temporelle :

La fonction du moment d'élocution est de nous aider à placer sur la ligne avec laquelle nous nous représentons mentalement l'écoulement du temps les différentes situations évoquées par les verbes. Ainsi, nous considérerons qu'une situation est présente si elle coïncide avec le moment d'élocution ; nous considérerons qu'elle est passée si elle est antérieure ; et qu'elle est future si elle est postérieure. La position sur la ligne temporelle du moment d'élocution est décisive pour interpréter une forme verbale. C'est ce qui fait des temps des catégories déictiques et du moment d'élocution l'axe de la *deixis* temporelle<sup>52</sup>.

... y compris, donc, aux temps du mode subjonctif lorsque la configuration syntaxique est celle d'une proposition subordonnée :

Dans les propositions indépendantes les formes verbales orientent leurs relations temporelles par rapport au moment d'énonciation. Le moment d'énonciation est l'axe de la *deixis* temporelle. [...] Dans les phrases subordonnées, en revanche, le temps d'évaluation pour les

---

<sup>50</sup> « Se usa el término *deixis* para designar el proceso mediante el cual ciertas unidades lingüísticas remiten directamente a las coordenadas de un acto comunicativo, es decir, al lugar, tiempo y participantes. » Enrique Alcaraz Varó et M<sup>a</sup> Antonia Martínez Linares, *Diccionario de lingüística moderna*, Barcelona, Ariel, 2004, p. 189.

<sup>51</sup> J. Dubois et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1994, p. 132.

<sup>52</sup> « La función del momento del habla es ayudarnos a colocar en la línea con la que nos representamos mentalmente el fluir del tiempo las distintas situaciones denotadas por los verbos. Así, consideraremos que una situación es presente si coincide con el momento del habla; consideraremos que es pasada si es anterior; y que es futura si es posterior. La posición en la línea temporal del momento del habla es decisiva a la hora de interpretar una forma verbal. Esto es lo que convierte a los tiempos en categorías déicticas y al momento del habla en el eje de la *deixis* temporal. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000, p. 9.

formes verbales, l'axe de la deixis temporelle, devient le temps de l'événement de la proposition principale<sup>53</sup>.

La concordance est un phénomène grammatical qui trouve son origine dans la nature déictique des temps verbaux. Les catégories déictiques se caractérisent par le fait que leur interprétation dépend des circonstances particulières de la situation d'énonciation [...]. Les temps verbaux sont également des catégories déictiques, en ceci que l'interprétation des temps verbaux dépend aussi de l'une des circonstances de la situation d'énonciation. Dans ce cas il s'agit du temps où se produit l'énonciation, c'est-à-dire du moment d'élocution<sup>54</sup>.

Dans cette conception, en étendant, à tort, à toutes les formes verbales cette nature déictique, le temps du « mode subjonctif » dans la subordonnée est forcément repéré par rapport au temps du mode indicatif de la principale, ce qui revient à assimiler temps du mode subjonctif et temps du mode indicatif, pour leur capacité commune à inscrire un événement à une époque déterminée, et à ne retenir pour ces modes toujours que les trois mêmes subdivisions : passé, présent et futur, déterminées à partir du présent d'énonciation.

Plus discutable encore et clairement contradictoire, l'idée que dans les propositions subordonnées, les temps verbaux ne sont pas calculés par rapport au moment d'énonciation, mais par rapport au temps de l'événement dans la proposition principale, comme s'il y avait deux axes de *deixis* temporelle, l'un à partir du moment d'énonciation – propositions indépendantes –, l'autre à partir de l'événement de la principale – propositions subordonnées. Dans un premier temps, on déclare que tous les temps verbaux sont déictiques, ce qui revient à tous les rattacher, sans exception, au présent d'expérience du sujet parlant, et aussitôt après, on pose que dans les subordonnées, les temps verbaux en sont complètement détachés puisque calculés uniquement à partir du temps verbal de la principale.

L'impasse sur la différence sémantique entre les temps du mode indicatif et ceux du mode subjonctif est bien là, revendiquée dans les études linguistiques espagnoles sur la concordance des temps :

---

<sup>53</sup> « En las oraciones independientes las formas verbales orientan sus relaciones temporales con respecto al momento de la enunciación. El momento de la enunciación es el eje de la deixis temporal. [...] En las oraciones subordinadas, en cambio, el tiempo de evaluación para las formas verbales, el eje de la deixis temporal, pasa a ser el tiempo del evento de la oración principal. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, § 47.1., p. 3063.

<sup>54</sup> « La concordancia es un fenómeno gramatical que tiene su origen en la naturaleza deíctica de los tiempos verbales. Las categorías deícticas se caracterizan por que su interpretación depende de determinadas circunstancias de la situación de habla [...]. Los tiempos verbales son también categorías deícticas, es decir, también la interpretación de los tiempos verbales depende de una de las circunstancias de la situación de enunciación. En este caso se trata del tiempo en que se produce la enunciación, del momento del habla. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000, p. 9.

[...] le temps verbal est une catégorie grammaticale déictique grâce à laquelle on exprime le repérage d'une situation soit par rapport au point central (l'origine) soit par rapport à une référence secondaire, laquelle, à son tour, est directement ou indirectement déterminée par rapport à l'origine<sup>55</sup>.

[...] les exemples de formes verbales sont à l'indicatif, mais il faut considérer que les temps du subjonctif sont en tout point équivalents à ceux de l'indicatif<sup>56</sup>.

Et cette impasse préside à tous les classements proposés des effets discursifs illustrant la « concordance des temps ». C'est en effet de cette conception que découle la notion de « chronologie relative » censée rendre compte du phénomène de la concordance des temps, pour deux autres linguistes espagnols spécialistes du phénomène.

Le moment de l'énonciation constitue un point originel, ou, pour reprendre les termes de Guillermo Rojo et d'Alexandre Veiga dans la *Gramática descriptiva de la Lengua Española*<sup>57</sup>, « un punto central (o) », à partir duquel on pourra situer des événements lui étant antérieurs (A), simultanés (S) ou postérieurs (P).

[...] le temps linguistique est bi-directionnel, raison pour laquelle un événement peut être considéré comme antérieur, simultané ou postérieur à un autre. Si l'on suit la ligne de Bull et Klum, on peut voir ces relations temporelles comme des vecteurs (V) et convenir que -V symbolise l'antériorité, oV la simultanéité et +V la postériorité. Appelons O (comme « origine ») le point central de toutes les relations ; on posera alors que les trois relations potentielles d'un événement avec le point O peuvent être symbolisées par les formules O-V (antériorité par rapport à l'origine), OoV (simultanéité par rapport à l'origine) et O+V pour la postériorité par rapport à l'origine<sup>58</sup>.

Cette conception s'étend à la phrase complexe de la façon suivante :

---

<sup>55</sup> « [...] el tiempo verbal es una categoría gramatical deíctica mediante la cual se expresa la orientación de una situación bien con respecto al punto central (el origen) bien con respecto a una referencia secundaria que, a su vez, está directa o indirectamente orientada con respecto al origen. » Voir G. Rojo et A. Veiga, *op. cit.*, § 44.2.2.3., p. 2879.

<sup>56</sup> « [...] los ejemplos de formas verbales se han tomado del indicativo, pero piénsese que los tiempos del subjuntivo son en todo equivalentes a los del indicativo. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000, p. 18.

<sup>57</sup> G. Rojo et A. Veiga, *op. cit.*, § 44.2.1, p. 2874.

<sup>58</sup> « [...] el tiempo lingüístico es bidireccional, y por tanto, un acontecimiento puede ser considerado anterior, simultáneo o posterior a otro. Siguiendo la línea de Bull y Klum, podemos contemplar estas relaciones temporales como vectores (V) y convenir en que -V simboliza la anterioridad, oV la simultaneidad y +V la posterioridad. Si llamamos O (de « origen ») al punto central de todas las relaciones, tendremos que las tres relaciones inicialmente posibles de un acontecimiento con el punto cero son simbolizables mediante las fórmulas O-V para lo anterior al origen, OoV para lo simultáneo al origen y O+V para lo posterior al origen. »

L'origine constitue donc le centre déictique de repérages temporels du système verbal, le point à partir duquel on appréhende, directement ou indirectement, tout événement exprimé par une forme verbale<sup>59</sup>.

C'est de cette conception que découle la notion de « chronologie relative<sup>60</sup> » :

Les relations temporelles possibles sont au nombre de trois uniquement : antériorité, simultanéité et postériorité. L'existence évidente de relations temporelles plus complexes ne vient pas de l'augmentation de ces possibilités initiales, mais de leur enchaînement dans une série de niveaux théoriquement illimitée. Dit autrement, un point quelconque, repéré par rapport à l'origine, peut devenir à son tour la référence à partir de laquelle on situera un événement, lequel, se trouve alors déterminé directement par rapport à cette référence et seulement indirectement par rapport à l'origine<sup>61</sup>.

Les relations temporelles qualifiées, ici, de « complexes » peuvent s'enchaîner à partir d'un point zéro central (o) originel. La justification d'un temps verbal, quel qu'il soit, se fera donc autour de trois possibilités : antériorité, simultanéité, postériorité par rapport au « temps zéro » pris comme référence, soit directement, soit indirectement.

Tous les temps verbaux sont présentés, ici, comme étant de même nature, ayant, de fait, la même capacité, et ce, quel que soit le mode auxquels ils se rattachent : placer un événement à une époque déterminée, soit directement par rapport au temps (o) d'énonciation, soit indirectement, dans le cas d'une phrase complexe, c'est-à-dire par rapport au temps de la proposition dite « principale ». Tous les temps verbaux sont aptes à placer un événement dans une époque déterminée, et repérés par rapport au temps de l'énonciation, ils s'inscriront dans une logique d'événements, celle du monde expérientiel.

*Cuando llegues, habremos terminado de cenar.*

(O+V)	(O+V) –V
postériorité	postériorité/antériorité

<sup>59</sup> « El origen, por tanto, constituye el centro deíctico de orientaciones temporales del sistema verbal, el punto desde el cual se enfoca, directa o indirectamente, todo proceso expresado por una forma verbal. » *Ibid.*, § 44.2.2.5, « El centro deíctico de orientaciones temporales », p. 2889.

<sup>60</sup> Cette conception est développée dans A. Veiga, « De sintaxis temporal española: correlación temporal y cronología relativa de procesos verbales », 1996, p. 737-764.

<sup>61</sup> « Las relaciones temporales posibles son únicamente tres: anterioridad, simultaneidad y posterioridad. La evidente existencia de relaciones temporales más complejas no procede del aumento de esas posibilidades iniciales, sino de su encadenamiento en una serie teóricamente ilimitada de escalones. Dicho de otro modo, un punto cualquiera, orientado con respecto al origen, puede convertirse en referencia con respecto a la cual se sitúe un acontecimiento que, entonces, está orientado directamente a esa referencia y sólo indirectamente con respecto al origen. » Voir G. Rojo et A. Veiga, *op. cit.*, § 44.2.2.2, p. 2877.

Ici, Rojo et Veiga analysent *temporellement* la forme de subjonctif « présent » « llegues », c'est-à-dire en adoptant le point de vue de la chronologie des événements évoqués, de même que la forme « habremos terminado » : *cuand tu arriveras, nous aurons fini de dîner*. Les deux formes « llegues » et « habremos terminado » évoquent toutes les deux un événement postérieur au temps du locuteur, point d'origine (o), et sont notées (O+V). Ces deux formes sont présentées et analysées comme si elles étaient de même nature temporelle. Or, la « valeur » temporelle attribuée ici à « llegues » est un effet de sens, produit de la combinaison avec les autres éléments du discours. On lui impute ici, ce que l'on déduit, en réalité, de la chronologie des événements dans le monde des choses. La forme « llegues » ne dit pas la postériorité, c'est l'interprétation qui en est faite, ici, contextuellement, qui retient la notion de postériorité. On inscrit du temps chronologique, de la postériorité, dans « llegues », alors que ces notions sont partout ailleurs dans l'énoncé : « cuando », « habremos terminado ». On prétend attribuer à « llegues » une capacité que n'a pas cette forme : poser un événement à une époque déterminée exactement de la même façon que la forme de futur d'aspect transcendant « habremos terminado ».

Pourtant, cet exemple illustre, selon Rojo et Veiga, ce qu'ils appellent la « chronologie relative » :

[...] la chronologie relative que les formes verbales ont entre elles ou bien relativement à toute sorte d'expressions temporelles, donne lieu à la « concordance des temps » ou « consecutio temporum ». La concordance des temps est la conséquence directe du fait que les formes verbales expriment des relations temporelles et que les repères indiqués par les unes puissent se transformer en références à partir desquelles les autres sont déterminées<sup>62</sup>.

La concordance des temps, ici, dans une phrase complexe, prend comme point de référence « habremos terminado », à partir de laquelle se calcule « llegues ». La forme « llegues » est analysée comme étant « relative » à la forme « habremos terminado ».

Cette « chronologie relative » n'est que le prolongement de l'opposition de la *Grammaire* de la RAE, présente aussi chez Samuel Gili Gaya, entre « tiempos absolutos » (*canto, canté, he cantado, cantaré, canta*, impératif) et « tiempos relativos » :

---

<sup>62</sup> « [...] la cronología relativa que las formas verbales muestran entre sí o bien con respecto a expresiones temporales de diferentes tipos da lugar a la "correlación temporal" o "consecutio temporum". La correlación temporal es la consecuencia directa del hecho de que las formas verbales expresen relaciones temporales y que los puntos indicados por unas pueden convertirse en referencias a partir de las cuales se orienten otras. » *Ibid.*, § 44.2.2.4., « La cronología relativa », p. 2886.

[...] prononcés isolément, ils suggèrent immédiatement la situation temporelle précise de l'action qu'ils expriment. Les autres temps de la conjugaison sont relatifs ou indirectement déterminés, parce que leur situation sur la ligne de nos représentations temporelles nécessite d'être fixée par le contexte, et spécialement au moyen d'un autre verbe ou d'un adverbe avec lesquels il est relié<sup>63</sup>.

En distinguant « temps absolus » et « temps relatifs », la grammaire de la Real Academia et la grammaire de Gili Gaya, posent également que les « temps » du mode subjonctif sont de nature temporelle comme ceux du mode indicatif, et ne s'attachent qu'à décrire à quoi servent ces formes, ce qu'elles *expriment*. Le parcours est toujours strictement le même, menant de la langue vers la référence : voici les formes verbales offertes par la langue, et immédiatement après, ce à quoi elles servent.

#### § 3.13.9. Temps absolus et relatifs.

a- On appelle absolus les temps qui, repérés à partir du moment où l'on parle, se situent eux-mêmes dans notre représentation comme présents, passés ou futurs, sans l'aide d'une mise en relation avec d'autres représentations temporelles tirées du contexte ou des circonstances de l'énonciation. Ce sont des temps directement repérés depuis notre présent. On utilise généralement comme absolus les temps suivants : présent (*amo*), passé simple (*amé*), passé composé (*he amado*) et futur (*amaré*) ; l'impératif est également absolu (*ama*, *amad*), étant donné que le commandement est présent et l'accomplissement de ce qui est commandé est futur. Dits isolément, ils suggèrent immédiatement la situation temporelle précise de l'action qu'ils expriment ; leur point de référence est, comme on l'a dit, l'acte d'énonciation.

b- Les autres temps de la conjugaison sont relatifs ou repérés indirectement, parce que leur situation sur la ligne de nos représentations temporelles a besoin d'être fixée par le contexte, et spécialement au moyen d'un autre verbe ou d'un adverbe auxquels il est relié [...]. Cela n'aurait pas de sens, par exemple, de dire *cantaban* ou *había estudiado*, sans aucune référence, sous-entendue ou exprimée, à une circonstance temporelle fixant le signifié de ces expressions.

c- Les temps du subjonctif, subordonné ou dépendant, sont tous relatifs. Dans les propositions indépendantes on peut les utiliser comme absolus<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> « [...] pronunciados aisladamente, sugieren en seguida la situación temporal precisa de la acción que expresan. Los restantes tiempos de la conjugación son relativos o indirectamente medidos, porque su situación en la línea de nuestras representaciones temporales necesita ser fijada por el contexto, y especialmente por medio de otro verbo o de un adverbio con los cuales se relaciona. » S. Gili Gaya, *Curso superior de sintaxis española*, 1989, p. 151.

<sup>64</sup> « § 3.13.9. Tiempos absolutos y relativos.

a-Se llaman tiempos absolutos los que, medidos desde el momento en que hablamos, se sitúan por sí solos en nuestra representación como presentes, pasados o futuros, sin necesitar conexión alguna con otras representaciones temporales del contexto o de las circunstancias del habla. Son tiempos directamente medidos desde nuestro presente. Se usan generalmente como absolutos los siguientes tiempos: presente (*amo*), perfecto simple (*amé*), perfecto compuesto (*he amado*) y futuro (*amaré*); también es absoluto el imperativo (*ama*, *amad*), puesto que el mandato es presente y el cumplimiento de lo mandado es futuro. Enunciados aisladamente,

Par ailleurs, le critère d'emploi nettement posé dans ces grammaires entre mode « indicatif » et mode « subjonctif » tient à la réalité ~ non réalité de l'événement, sans aller plus loin : la conception du temps reste la même pour les deux modes, et consiste à brancher directement le temps linguistique sur le temps expérientiel. S. Gili Gaya concède simplement qu'au mode subjonctif, les formes verbales sont moins nombreuses puisqu'il s'agit du mode de l'irréel, tout en poursuivant le parallèle présent/passé comme au mode indicatif :

Le caractère d'irréalité attaché aux actions verbales exprimées au subjonctif, fait que les relations temporelles des différents « temps », ou formes, sont beaucoup moins claires qu'à l'indicatif. D'autre part, à neuf temps de l'indicatif correspondent pratiquement quatre au subjonctif, puisque les deux futurs sont tombés en désuétude. Cette réduction des formes subjonctives a fait que la *concordancia temporum*, laquelle était souvent, déjà en latin, plus théorique d'effective, est observée peu rigoureusement en espagnol. La règle de la *concordancia temporum* dit que si le verbe principal est au passé, le verbe subordonné doit toujours être au passé : *le mandaron que estudiase*. Mais on dit également *le mandaron que estudie*, l'acte d'étudier faisant référence au présent ou au futur<sup>65</sup>.

Dans cette conception, le temps est une donnée du monde comme les autres, une donnée, disons, primitive. Il est annoncé, dès le départ, que l'on va s'attacher à décrire les emplois des temps verbaux sans poser de théorie sur l'intériorisation du temps dans le langage. On regarde ce à quoi renvoient les temps verbaux dans le monde référentiel : la description est ainsi entièrement tournée vers le « monde des choses ».

---

sugieren enseguida la situación temporal precisa de la acción que expresan; su punto de referencia es, como hemos dicho, el acto de la palabra.

b-Los restantes tiempos de la conjugación son relativos o indirectamente medidos, porque su situación en la línea de nuestras representaciones temporales necesita ser fijada por el contexto, y especialmente por medio de otro verbo o de un adverbio con los cuales se relaciona [...]. No tendría sentido decir, por ejemplo, *cantaban* o *había estudiado*, sin ninguna referencia, tácita o expresa, a una circunstancia temporal que fije el significado de estas expresiones.

c-Los tiempos del subjuntivo, subordinado o dependiente, son todos relativos. En las oraciones independientes pueden usarse como absolutos. » RAE, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, 2004, p. 462. C'est moi qui souligne.

<sup>65</sup> « El carácter de irrealidad que corresponde a las acciones verbales expresadas en subjuntivo, hace que las relaciones temporales de los distintos «tiempos», o formas, sean mucho menos claras que en el indicativo. Por otra parte, a nueve tiempos del indicativo corresponden prácticamente cuatro en el subjuntivo, puesto que han caído en desuso los dos futuros. Esta reducción de formas subjuntivas ha dado lugar a que la *concordancia temporum*, que a veces era ya en latín más teórica que efectiva, se observe en español con muy poco rigor. La regla de la *concordancia temporum* dice que si el verbo principal está en pasado, el subordinado debe estar siempre en pasado: *le mandaron que estudiase*. Pero se dice igualmente *le mandaron que estudie*, refiriendo el acto de estudiar al presente o al futuro », *ibid.*, « Tiempos del subjuntivo », p. 175.

Finalement, on se trouve face au même problème que celui rencontré pour d'autres questions grammaticales, comme par exemple le critère d'apparition de la préposition *a* en espagnol devant le complément dit « de personne » : dans les grammaires espagnoles et françaises, on assimile la catégorie grammaticale de l'animé et les êtres animés dans le monde des choses, ou, à l'inverse, la catégorie grammaticale de l'inanimé et les êtres inanimés dans le monde. La confusion entre l'outil linguistique et l'objet dans le monde, non seulement n'est pas propre au système verbal, mais ne se rencontre pas que dans les grammaires de la langue espagnole. Le même constat a été fait pour les grammaires de la langue anglaise :

L'opposition *time/tense* offre des parallèles saisissants avec celles de sexe/genre, personne sociale/personne linguistique, nombre arithmétique/nombre grammatical. Là encore se pose la question des critères de sélection des notions élues [...], là encore, on observe des correspondances étroites ou lâches entre catégories d'expérience ou d'entendement et catégories grammaticales. Tout comme il existe des emplois non temporels des temps grammaticaux, il y a des emplois non sexuels du masculin et du féminin... des pluriels sémiologiques qui ne multiplient pas<sup>66</sup>.

La question de l'intériorisation psychique du temps, par le biais de schèmes mentaux, est évincée. L'idée que ce qui est verbalisé n'est pas le temps à l'état brut, mais une représentation complexe qui intègre des données sensorielles et cognitives individuelles, ainsi que des schémas culturels collectifs n'est même pas esquissée<sup>67</sup>.

Cette absence de théorisation sur le temps explique que l'on se concentre sur le classement des effets de sens, plus exactement de certains effets de sens, et que l'on aboutisse, comme pour la langue espagnole, à l'impossibilité de mettre au jour un/des mécanisme(s) propre(s) à son système verbal.

---

<sup>66</sup> Jean-Rémi Lapaire, « Le temps et sa représentation chez les grammairiens anglophones de Sweet à Langacker », 1995, p. 68.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 58.

## 1.2 La référence à l'univers au cœur du processus explicatif

Dans la tradition grammaticale et linguistique espagnole, l'approche de la « concordance des temps » est uniquement de type référentialiste. On ne s'intéresse pas à la nature des temps verbaux organisés en *système*, mais exclusivement à ce à quoi ils renvoient.

### 1.2.1 Classement des effets de sens

La méthode d'approche des grammaires espagnoles et celle des linguistes espagnols qui se sont penchés sur cette question de la « concordance des temps » ne font qu'une : en l'absence d'un arrière-fond théorique, elle est entièrement tournée vers le monde référentiel et ne peut qu'aboutir à un classement de certains emplois. Cette méthode est en réalité une conséquence de l'approche du temps verbal, de l'absence de théorisation, en particulier sur le subjonctif, sur lesquelles s'appuient l'*Esbozo* de la RAE, la *Gramática descriptiva*, et, dans son ensemble, la tradition linguistique espagnole, comme nous allons le voir ci-dessous : le classement de certains effets de sens n'aboutit à l'énonciation d'aucune règle – grammaire descriptive oblige – ni d'aucune systématique de la *langue*, puisqu'il ne porte que sur la référentialité.

Nous montrerons ensuite que ce classement des effets de sens ne peut aboutir qu'à l'énonciation d'une seule restriction – celle liée à la nature sémantique du verbe subordonnant –, et surtout aboutit inmanquablement à l'inscription, dans le signifié de langue des formes verbales, de « valeurs » qui ne sont que contextuelles, pour tenter de justifier certains emplois jugés marginaux ou non canoniques.

C'est le parti-pris de la référentialité qui sous-tend entièrement l'étude d'Ángeles Carrasco Gutiérrez, « La concordancia de tiempos en las gramáticas del español<sup>68</sup> », où elle rend compte des différentes approches du « mode subjonctif » et du phénomène de la « concordance des temps » dans la tradition grammaticale espagnole. Elle passe en revue

---

<sup>68</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, « La concordancia de tiempos en las gramáticas del español », 1994, p. 113-131.

études linguistiques et grammaires espagnoles depuis l'édition de la Real Academia de 1796 jusqu'aux études linguistiques de Rojo (1976) et Veiga (1987, 1991).

Concordance des temps est le nom désignant le phénomène grammatical selon lequel l'indication temporelle apportée par le verbe de la proposition subordonnée substantive n'est pas sans rapport avec l'indication temporelle apportée par le verbe de la proposition principale, conséquence de la relation de dépendance syntaxique qui existe entre eux <sup>69</sup>.

L'approche de la concordance des temps en espagnol a toujours comme cadre syntaxique une proposition subordonnée substantive, qu'elle soit au « mode indicatif » ou au « mode subjonctif ». Seuls trois auteurs, Borrego, Asencio y Prieto (1986) limitent leur étude de la concordance des temps aux subordonnées au subjonctif<sup>70</sup>.

L'opinion communément admise<sup>71</sup> pour les subordonnées au subjonctif est la suivante : la « concordance des temps » se définit comme « le phénomène grammatical selon lequel le temps du verbe principal et le temps du verbe subordonné appartiennent à la même sphère temporelle <sup>72</sup> ». Par « sphère temporelle », les auteurs entendent, précise Carrasco Gutiérrez,

[...] chacune des parties divisant la ligne temporelle sur laquelle nous situons mentalement les actions exprimées par les verbes. La sphère du passé est la portion de la ligne qui précède le moment de parole et qui, donc, ne l'inclut pas ; tout ce qui n'est pas passé est la partie de la ligne temporelle qui inclut le moment de parole<sup>73</sup>.

- (2) a. El empleado dijo que el tren llega (habitualmente) a las cinco. (Rojo, 1976: 81)  
b. Hicieron mi ficha y me dijeron que me presente al mediodía. (Rojo, 1976: 85)

---

<sup>69</sup> « Concordancia de tiempos es el nombre con el que se conoce el fenómeno gramatical según el cual la indicación de tiempo que realiza el verbo de la oración subordinada sustantiva no es ajena a la indicación de tiempo que realiza el verbo de la oración principal como consecuencia de la relación de dependencia sintáctica que existe entre ellos. » (P. 113)

<sup>70</sup> Borrego, J, J. G. Asencio, E. Prieto (1986), *El subjuntivo. Valores y usos*, Madrid, Sociedad General Española de Librería, 1989 (2<sup>e</sup> éd.).

<sup>71</sup> Real Academia (1976), Salvá (1830), Martínez Sevilla (1851), Real Academia (1858, 1880), Commelerán y Gómez (1881), Pérez Barreiro (1897), Burgos Lanchares (1905), Cejador (1905), Sanmartí (1907), Hanssen (1913), Lemus y Rubio (1920), Lenz (1920), Robles Dégano (1924), Real Academia (1931), Gili Gaya (1943), Seco (1954), Farley (1965), Obaid (1967), Farley (1970), Fernández Álvarez (1972), Suñer (1979), Padilla Rivera (1985), Borrego, Asencio y Prieto (1986) Suñer y Padilla Rivera (1987), Suñer (1990).

<sup>72</sup> « [...] el fenómeno gramatical según el cual el tiempo del verbo principal y el tiempo del verbo subordinado pertenecen a la misma esfera temporal ».

<sup>73</sup> « [...] cada una de las partes en que se divide la línea temporal en la que situamos mentalmente las acciones expresadas por los verbos. La esfera del pasado es la porción de dicha línea que precede al momento del habla y que, por lo tanto, no lo incluye; la del no pasado es la parte de la línea temporal que incluye el momento del habla. »

Selon Á. Carrasco Gutiérrez, il n'y a donc pas concordance des temps dans les exemples 2 (a) et (b) parce que les formes verbales appartiennent chaque fois à deux sphères temporelles distinctes : « sphère » du passé (+pas), « dijo », « dijeron » ~ « sphère » du non-passé (-pas), « llega », « presente », délimitées en fonction du temps présent de locution et définies comme ci-dessus. Le point capital se situe donc ici : le temps présent de locution sert de repérage à la fois pour le temps de la « principale », à l'indicatif, et pour le temps de la « subordonnée », au subjonctif. Mais, les « sphères temporelles » sont repérées sur le même axe temporel : à partir du présent d'énonciation, on place des événements, soit dans le passé, soit dans le présent-futur du locuteur. Puisque la « concordance des temps » ainsi posée, est érigée en règle normative, cette approche fait de l'exemple (b), en toute logique, une transgression de la règle. Et, au lieu de s'appuyer sur la description morphologique du système verbal :

Quelques auteurs ont souligné que les possibilités de transgresser la CT sont moindres avec le verbe subordonné au subjonctif parce que le nombre de temps verbaux dans ce mode est moindre qu'à l'indicatif. (Voir Rojo, 1976 : 70 ; Suñer, 1979 : 13)<sup>74</sup>,

on offre un classement des temps verbaux dans les deux « sphères » en assimilant « temps » du mode indicatif et « temps » du mode subjonctif, les deux « temps » déclarant du temps d'événement.

Font partie des temps de la sphère du passé (+passé) : l'imparfait de l'indicatif et du subjonctif, le plus-que-parfait de l'indicatif et du subjonctif, le conditionnel présent et le conditionnel passé ; font partie des temps de la sphère du non-passé (-passé) : le présent de l'indicatif et du subjonctif, le passé simple, le passé antérieur et le subjonctif passé, le futur simple et le futur antérieur de l'indicatif<sup>75</sup>.

L'approche du phénomène de la « concordance des temps » consiste donc à relever les combinaisons de temps verbaux laissant apparaître une chronologie des événements déterminée à partir du présent d'énonciation.

---

<sup>74</sup> « Algunos autores han sugerido que las posibilidades de transgredir la CT son menores con el verbo subordinado en subjuntivo porque el número de tiempos verbales en este modo es menor que en indicativo. (Véase Rojo, 1976: 70; Suñer, 1979: 13) », in Á. Carrasco Gutiérrez, *op. cit.*, p. 120.

<sup>75</sup> « Se consideran tiempos de la esfera del pasado (+pas): el pretérito imperfecto de indicativo y subjuntivo, el pretérito pluscuamperfecto de indicativo y subjuntivo, el condicional y el condicional perfecto; tiempos de la esfera del no pasado (-pas) son el presente de indicativo y subjuntivo, el pretérito perfecto simple, el pretérito perfecto compuesto de indicativo y subjuntivo y el futuro y futuro perfecto de indicativo ». *Ibid.*, p. 118.

[...] les séquences temporelles les plus fréquentes sont celles où l'on trouve, ou bien un verbe à un temps appartenant à la sphère du +passé (ou au passé simple) dans la proposition principale et un temps de cette même sphère à l'indicatif ou au subjonctif dans la proposition subordonnée substantive, ou bien un verbe au temps du présent, du passé antérieur, du futur simple ou du futur antérieur dans la proposition principale et un temps appartenant à n'importe quelle sphère temporelle et à tout mode dans la proposition subordonnée substantive :

V2 est au mode INDICATIF

[V1 +passé... V2 +passé]  
[V1 -passé... V2 ±passé]

V2 est au mode SUBJONCTIF

[V1+passé... V2 +passé]  
[V1 -passé... V2±passé]<sup>76</sup>

Ce tableau propose des combinaisons de formes verbales laissant penser ainsi que toute la charge temporelle d'un énoncé est contenue *uniquement* dans les formes verbales. Or, l'interprétation temporelle d'une forme verbale ne peut se faire sans un certain contexte, sans intégrer tous les éléments du discours, mais aussi, parfois, un contexte plus large. La chronologie que nous construisons résulte de deux types de données : des données linguistiques (formes verbales effectivement pourvoyeuses d'indications temporelles, adverbes de temps, nature sémantique des verbes) ; et des données extra-linguistiques (ce que nous savons de la succession habituelle des événements dans la réalité expérientielle).

Du point de vue des auteurs présentés par Á. Carrasco Gutiérrez, les « temps » du mode subjonctif sont aptes, comme ceux du mode indicatif, à placer un événement dans une époque déterminée à partir du temps d'énonciation du locuteur. Cette vue des choses ne prend pas en compte la spécificité sémantique des modes, et consiste à les mettre sur le même plan. C'est un principe que reprend également à son compte l'auteur de l'article, Á. Carrasco Gutiérrez : « Dans cet article je me suis limitée à prendre en considération les valeurs temporelles des formes verbales<sup>77</sup> ».

<sup>76</sup> « [...] las secuencias temporales más frecuentes son aquellas en las que encontramos o bien un verbo en un tiempo de la esfera del +pas (o en pretérito perfecto simple) en la oración principal y un tiempo de esta misma esfera en indicativo o subjuntivo en la oración subordinada sustantiva, o bien un verbo en tiempo presente, pretérito perfecto compuesto, futuro o futuro perfecto en la oración principal y un tiempo perteneciente a cualquier esfera temporal y modo en la oración subordinada sustantiva:

V2 está en modo INDICATIVO

V2 está en modo SUBJUNTIVO

[V1 +pas...V2 +pas] [V1 -pas... V2 ±pas] [V1+pas... V2 +pas] [V1 -pas... V2±pas] », *id.*

<sup>77</sup> « No se han juzgado como excepciones aquellos casos en los que en la oración subordinada aparece un subjuntivo de la esfera del +pas con valor modal. En este artículo me he limitado a considerar los valores temporales de las formas verbales », *id.*, p. 120.

La méthode est strictement la même dans l'imposante *Gramática descriptiva de la Lengua Española* (1999) qui consacre pourtant 65 pages à un chapitre au titre prometteur, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* » (p. 3061-3128), rédigé par la même Á. Carrasco Gutiérrez.

Ce phénomène renvoie à la relation de dépendance qui s'établit entre les interprétations temporelles des deux formes verbales si entre leurs propositions respectives il existe aussi une relation de dépendance ou de subordination syntaxique<sup>78</sup>.

Un tel parti-pris, celui de la « chronologie relative » aboutit à un classement de l'interprétation des temps verbaux – c'est-à-dire du temps d'événement –, que l'on va nous donner dans cette *Gramática descriptiva*, un chapitre plus loin, en ne retenant que les combinaisons qui laissent voir une certaine concordance de formes : « el tiempo del evento subordinado puede ser anterior al tiempo del evento de la oración principal, puede ser posterior o puede ser simultáneo » :

Le temps principal appartient à la sphère du présent.

Me extraña que Juan *se haya callado* hasta ahora (antériorité)  
Insistimos en que te *encargues* de todo de ahora en adelante (postériorité)  
Es imposible que ya lo *hayas hecho* (simultanéité)

Le temps principal appartient à la sphère du passé.

El testigo ha negado que le *hubieran ofrecido* dinero por cambiar su declaración (antériorité)  
Yo he querido que *mantuviese* viva siempre la memoria de lo que pasó (postériorité)  
Le sorprendió que el camión de la basura *pasara* los domingos (simultanéité)<sup>79</sup>

---

<sup>78</sup> « Dicho fenómeno alude a la relación de dependencia que se establece entre las interpretaciones temporales de dos formas verbales si entre sus respectivas oraciones existe asimismo una relación de dependencia o subordinación sintáctica. », voir Á. Carrasco Gutiérrez, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, p. 3063. C'est moi qui souligne.

<sup>79</sup> « El tiempo principal pertenece a la esfera del presente.

Me extraña que Juan *se haya callado* hasta ahora (anterioridad)  
Insistimos en que te *encargues* de todo de ahora en adelante (posterioridad)  
Es imposible que ya lo *hayas hecho* (simultaneidad)

El tiempo principal pertenece a la esfera del pasado.

El testigo ha negado que le *hubieran ofrecido* dinero por cambiar su declaración (anterioridad)  
Yo he querido que *mantuviese* viva siempre la memoria de lo que pasó (posterioridad)  
Le sorprendió que el camión de la basura *pasara* los domingos (simultaneidad). »

*Ibid.*, p. 3082-3083.

Les tableaux de Carrasco Gutiérrez classent le temps des événements en fonction de l'antériorité/simultanéité/postériorité par rapport au temps de la principale, et aboutissent à assimiler les deux modes. On attribue à tort une fonction déictique à tous les temps des verbes principaux<sup>80</sup> et l'on transfère cette nature déictique sur un autre plan, celui de la subordonnée, en posant que les temps du mode subjonctif sont susceptibles de placer eux aussi un événement dans une époque déterminée comme les temps du mode indicatif<sup>81</sup>. En réalité, cette lecture des formes verbales de la subordonnée est toujours le résultat d'une interprétation, d'une déduction contextuelle.

C'est aussi ce qu'annonce le titre du chapitre 2 de *La concordancia de tiempos*, du même auteur : « Séquences temporelles dans les contextes de subordonnée substantive correspondant à des cas caractéristiques de concordance<sup>82</sup> ». Le classement des valeurs d'effet cherche à décrire comment le temps de la subordonnée au subjonctif pose des événements à une époque déterminée relativement au temps de la principale à l'indicatif. Par rapport au temps du verbe de la principale, trois relations temporelles sont susceptibles d'être exprimées par le temps du verbe de la subordonnée : antériorité, postériorité, simultanéité.

En suivant cette méthode, on aboutit à cette incohérence où la combinaison des deux mêmes formes verbales donne lieu à deux interprétations différentes et, en outre, fort discutables :

Relation d'antériorité

Le temps principal appartient à la sphère du présent → subjonctif passé (perfectif)

Me sorprende mucho que te *hayan negado*

Relation de simultanéité

Le temps principal appartient à la sphère du présent → subjonctif passé (perfectif)

Lamento que ya se lo *hayan dicho*<sup>83</sup>

---

<sup>80</sup> Nous reviendrons sur cette question dans la partie 2.

<sup>81</sup> On se reportera au tableau récapitulatif où les deux modes sont mêlés : « [...] ha de entenderse que los tiempos que recogemos en el cuadro pueden corresponder tanto al modo indicativo como al modo subjuntivo », voir Á. Carrasco Gutiérrez, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, p. 3082-3083.

<sup>82</sup> « Secuencias de tiempos en los contextos de subordinación sustantiva que responden a casos característicos de concordancia », in Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000, p. 25. C'est moi qui souligne. Les titres des chapitres témoignent clairement de cette linguistique qui consiste à décrire les effets de sens.

<sup>83</sup> « Relación de anterioridad.

El tiempo principal pertenece a la esfera del presente → Pretérito perfecto compuesto (perfectivo). Me sorprende mucho que te *hayan negado*

Relación de simultaneidad.

El tiempo principal pertenece a la esfera del presente → Pretérito perfecto compuesto (perfectivo).

Lamento que ya se lo *hayan dicho*. » *Ibid.*, p. 28-29. Nous ne voyons pas de relation de simultanéité dans l'exemple « Lamento que ya se lo *hayan dicho* ».

On confond ce à quoi servent les temps verbaux, ce qu'ils permettent d'exprimer dans un énoncé particulier, combinés à d'autres informations linguistiques et leur valeur puissantielle, constante, au sein d'un système. Si la subordonnée est au mode indicatif, on veut bien admettre que le temps du verbe subordonné est de même nature, c'est-à-dire permet le même type de repérage temporel que celui du verbe de la principale, à partir du présent d'énonciation. Par rapport au temps de la proposition principale, à l'indicatif, le locuteur pourra effectivement choisir trois rapports temporels : une relation d'antériorité, une relation de postériorité, une relation de simultanéité. On pourra alors parler de « concordance des temps » à l'intérieur du mode indicatif.

En revanche, si la subordonnée est au subjonctif, il nous semble très critiquable, dans une approche linguistique, non seulement d'aligner sémantiquement le « temps » dans le mode subjonctif sur le « temps » dans le mode indicatif, mais surtout de ne pas mentionner bien d'autres combinaisons permises par le système. Pour parler en termes de grammaire générative<sup>84</sup>, cette présentation ne permet pas de générer tous les énoncés autorisés par la langue.

La description de la langue dans le chapitre de cette grammaire se prétendant être une *Gramática descriptiva*, rédigé par une linguiste, est très largement amputée. La présentation d'Á. Carrasco Gutiérrez ne retient que les exemples jugés « concordants », dans un premier temps, pour ne traiter ensuite que l'une des combinaisons que l'on taxe de spécifique – il s'agit toujours de l'association « prétérit » dans la principale/ « subjonctif présent » dans la subordonnée –, et occulte l'une des caractéristiques du système verbal espagnol : la possibilité de contraste offerte au locuteur. C'est bien une certaine norme de la langue espagnole qui sous-tend cette *Grammaire*, et dans le chapitre dédié à la « concordance des temps » cette norme est, somme toute, très restrictive.

---

<sup>84</sup> Sans adhérer à la méthode générativiste, il nous semble qu'une règle n'est bonne que si elle permet de voir un grand nombre de combinaisons possibles, et qu'à cet égard, l'exigence de Nicolas Ruwet sur « la première tâche, la plus élémentaire qu'une grammaire doit remplir » est tout à fait acceptable, dans cette perspective : « Une grammaire doit être capable d'énumérer explicitement toutes les phrases qui sont incontestablement grammaticales, ou bien formées, dans la langue étudiée, et d'exclure explicitement toutes les séquences qui sont incontestablement agrammaticales dans cette langue. » Voir Nicolas Ruwet, *Introduction à la Grammaire générative*, Plon, 1967, p. 33. Définition de N. Ruwet citée par Christiane Marcello-Nizia et Geneviève Petiot, « La norme et les grammaires scolaires », 1972, p. 100.

## 1.2.2 Nature sémantique du verbe subordonnant

Pour justifier certaines « restrictions de combinaisons temporelles », les grammairiens et études linguistiques espagnoles ont recours immédiatement et systématiquement au contenu sémantique du verbe « subordonnant<sup>85</sup> ». Effectivement, l'opération verbale ne contient pas exclusivement du temps<sup>86</sup>. Elle se partage entre un signifié matériel, le lexème, et un signifié formel contenant, lui, les indications de temps. Grammairiens et linguistes espagnols exploitent le contenu lexical de certains verbes, précisément, parce qu'il implique une successivité entre deux opérations. Mais l'attention particulière pour ces verbes oblige à restreindre la règle de la concordance des temps au seul cadre syntaxique de la subordonnée substantive, là où le verbe de la subordonnée remplit le rôle fonctionnel d'objet du verbe subordonnant (voir *infra* 3.2).

Cette prise en compte de la nature sémantique du verbe « subordonnant » intervient pour justifier une exception à la règle de la concordance<sup>87</sup> dans l'*Esbozo* de la Real Academia<sup>87</sup>.

En effet, c'est en rappelant la règle latine, jugée pourtant trop restrictive<sup>88</sup>, que la grammaire de la Real Academia, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, introduit son approche de la concordance des temps en espagnol moderne.

---

<sup>85</sup> Cette approche est également adoptée par les linguistes anglais de la langue espagnole : Roger Farley (1965 et 1970), Antonio Obaid (1967), et plus récemment, Jerzy Kowal (2007).

<sup>86</sup> Voir André Joly, « Notes de lecture : de quelques malentendus sur la définition du verbe », 2008. À partir des deux définitions du verbe chez Aristote, A. Joly montre l'erreur d'interprétation sur la structure interne du verbe (en langue) qui a couru jusqu'à nos jours et rectifie en distinguant clairement dans le verbe deux types de signifiés : « D'une part le *signifié matériel* (ou notionnel), appelé traditionnellement « sémantème » (ou lexème), d'autre part le *signifié formel*, c'est-à-dire les indications relatives au « temps » – voix, aspect, mode, temps (angl. *tense*) », p. 139-149.

<sup>87</sup> Real Academia Española, *op. cit.*, 2004, p. 518.

La règle de la « concordancia de los tiempos » a sa place dans toutes les grammaires officielles de la RAE depuis l'édition de 1771, puis 1901 et 1917, toutes trois intitulées *Gramática de la lengua castellana*, dans celle de 1931, *Gramática de la lengua española*, et dans les deux dernières éditions de l'*Esbozo...*, 1973 et 2004. Pour de plus amples informations historiographiques, voir Jerzy Kowal, *Spanish Consecutio Temporum : Myths and Reality*, 2007, p. 5-22.

<sup>88</sup> Cette « distance » par rapport à la règle latine se lit également chez S. Gili Gaya : « La Gramática latina preceptúa que el subordinado debe guardar cierta relación temporal con el subordinante: se hallará en un tiempo o en otro según el tiempo en que se encuentre el verbo principal. Esta *concordancia temporal* es objeto de reglas que fijan para cada caso los tiempos en que puede hallarse el verbo subordinado. Pero los textos latinos demuestran que en el uso efectivo del idioma tales reglas se infringían con mucha frecuencia. Las gramáticas españolas han tratado de aplicar parte de aquellas normas; pero también el uso de nuestra lengua las invalida de tal modo, que es necesario volver a plantearse la cuestión sobre el grado y la calidad de las relaciones temporales entre los verbos subordinante y subordinado », voir S. Gili Gaya, *op. cit.*, p. 289.

À présent nous traiterons des temps. La Grammaire latine prescrit que le verbe subordonné doit garder une certaine relation temporelle avec le subordonnant : il sera à un certain temps en fonction de celui de la principale. Cette *concordancia temporum* fait l'objet de règles fixant pour chaque cas les temps auxquels peut se trouver le verbe subordonné. Mais les textes latins démontrent que de telles règles étaient enfreintes fréquemment dans la pratique réelle de la langue ; le latin vulgaire et les langues romanes les ont enfreintes bien davantage. Sans nous attacher complètement au modèle grammatical latin, nous tenterons de résumer le schéma qui s'applique à l'espagnol moderne<sup>89</sup>.

Aussitôt après, l'*Esbozo* propose deux règles, l'une pour le verbe subordonné à l'indicatif, l'autre pour le verbe subordonné au subjonctif :

Pour formuler les règles de la concordance des temps dans notre langue, nous distinguerons deux cas : 1- verbe subordonné au mode indicatif ; 2- verbe subordonné au subjonctif<sup>90</sup>.

Mais, curieusement, cette distinction entre les deux modes n'aboutit pas à la prise en considération de la spécificité du mode « subjonctif » et, partant, des « temps » qui en font partie. La règle énoncée écarte immédiatement la différence sémantique entre les modes qu'elle présente pourtant distinctement, pour mettre en avant, aussitôt, le sémantisme du verbe subordonnant :

Verbe subordonné au subjonctif. –a) Avec des verbes de volonté (commandement, prière, souhait, etc.), le verbe subordonné peut se trouver à n'importe quel temps postérieur à celui du verbe principal. Les verbes de volonté sont, par la nécessité de leur signifié, antérieurs à leur accomplissement, étant donné que l'action de *commander*, d'*interdire* ou de *prier* ne peut pas renvoyer à des actions déjà accomplies au moment où l'on *commande*, *interdit* ou *prie* : *Mandan que estudie* ; *Madaron que estudie, que estudiara* o *estudiase* ; c'est-à-dire que le temps subordonné doit être postérieur à celui du verbe principal<sup>91</sup>.

---

<sup>89</sup> « Trataremos ahora de los tiempos. La Gramática latina preceptúa que el verbo subordinado debe guardar cierta relación temporal con el subordinante: se hallará en un tiempo o en otro según el tiempo en que se encuentre el verbo principal. Esta *concordancia temporum* es objeto de reglas que fijan en cada caso los tiempos en que puede hallarse el verbo subordinado. Pero los textos latinos demuestran que tales reglas se infringían con frecuencia en el uso real del idioma; mucho más las infringieron el latín vulgar y los romances. Prescindiendo por completo del modelo gramatical latino, trataremos de condensar el esquema a que se atiene el español moderno. » in RAE, *ibid.*, § 3.19.5. « Tiempo de la oración subordinada », p. 518.

<sup>90</sup> « Para formular las reglas de la concordancia de los tiempos en nuestra lengua, distinguiremos dos casos: 1° verbo subordinado en modo indicativo; 2° verbo subordinado en subjuntivo. » *Id.*

<sup>91</sup> « Verbo subordinado en subjuntivo. –a) Con verbos de voluntad (mandato, ruego, deseo, etc.), el verbo subordinado puede hallarse en cualquier tiempo posterior al del verbo principal. Los verbos de voluntad son, por necesidad de su significado, anteriores a su cumplimiento, ya que el acto de *mandar*, *prohibir* o *rogar* no puede referirse a acciones ya acabadas en el momento en que se manda, prohíbe o ruega: *Mandan que estudie*; *Madaron que estudie, que estudiara* o *estudiase*; Es decir, el tiempo subordinado debe ser posterior al del verbo principal. » *Id.*, p. 519.

Comment, de façon générale, faire l'économie, dans le discours, de la nature sémantique des autres éléments environnants, et, en particulier, dans le cadre syntaxique envisagé ici, du contenu sémantique du verbe principal ? La relation de successivité induite par le sémantisme du verbe – « los verbos de voluntad son, por necesidad de su significado, anteriores a su cumplimiento » –, est ce qui vient justifier la concordance des temps au sein de la phrase : « el tiempo subordinado debe ser posterior al del verbo principal ». Or, cette successivité n'est pas d'ordre strictement temporel, elle relève de la chronologie de raison. Par ailleurs, comment une telle « règle » expliquerait-elle un exemple du type « Mando que hayas terminado cuando vuelva » ?

L'*Ezbozo* n'échappe pas à la hiérarchisation – règle puis transgression – associée à la règle latine, puisqu'elle présente dans un premier temps « las reglas de la concordancia de los tiempos – verbo subordinado en subjuntivo » ; pour, dans un second temps, décrire les « Casos especiales de concordancia », inscrits dans « las excepciones a las normas generales »<sup>92</sup>. Mais, ici encore, l'*Esbozo* ne propose qu'une « description » des combinaisons possibles avec « concordance des temps » ne s'appuyant que sur deux exemples contrastifs (*El jefe dispuso que se reforzasen ~ El jefe dispuso que se refuercen*), mis à l'écart pour laisser apparaître le caractère particulier, exceptionnel, de ce cas de non-concordance.

#### Cas particuliers de concordance.

Nous avons évoqué les règles générales qui régulent les temps de la subordonnée, déjà fort éloignées de celles qui régissaient la *concordantia temporum* latine. Les exceptions doivent être expliquées dans chaque cas par le contexte, lequel peut altérer la relativité temporelle des verbes subordonnant et subordonné (cf. § 3.13.8a). Les acceptions différentes qu'un verbe peut avoir sont, par exemple, un facteur modificateur important : ainsi, *decir*, est énonciatif dans *Dice que vendrá Juan*, et verbe de commandement dans *Dice que venga Juan*. De la même façon, les adverbos, ou autres expressions temporelles, ou les circonstances de la situation, peuvent altérer les relations de temps entre les verbes subordonnant et subordonné [...]. Si nous disons *El jefe dispuso que se reforzasen los puestos avanzados*, nous n'indiquons que la postériorité de *reforzasen* par rapport à *dispuso*, sans référence aucune au moment où nous parlons ou écrivons ; mais dans *El jefe dispuso que se refuercen los puestos avanzados* nous exprimons clairement que le *refuerzo* devra se produire après ce moment<sup>93</sup>.

<sup>92</sup> *Id.*, § 3.19.6, p. 519-520.

<sup>93</sup> « Casos especiales de concordancia.

Estas son las normas generales que regulan los tiempos de la subordinada, ya muy distantes de las que regían la *concordantia temporum* latina. Las excepciones deben ser explicadas en cada caso por el contexto, que puede alterar la relatividad temporal de los verbos subordinante y subordinado (v. § 3.13.8a). Las acepciones distintas que un verbo puede tener son, por ejemplo, un factor modificativo importante: así, *decir*, es enunciativo en *Dice que vendrá Juan*, y es verbo de mandato en *Dice que venga Juan*. Igualmente, los adverbios, otras expresiones temporales o las circunstancias de la situación pueden alterar las relaciones de tiempo entre los verbos subordinante y subordinado [...]. Si decimos *El jefe dispuso que se reforzasen los puestos avanzados*, sólo

L'*Esbozo* de la Real Academia Española minimise la fréquence d'emploi en opposant « normas generales » et « excepciones », mais aussi en le présentant comme produisant un effet très particulier. En réalité, nous le savons, cet emploi d'un subjonctif « présent » avec un verbe principal au « prétérit » (*El jefe dispuso que se refuercen*) est plutôt monnaie courante.

Plus grave : l'argument de spécificité – « Las excepciones deben ser explicadas en cada caso por el contexto, que puede alterar la relatividad temporal de los verbos subordinante y subordinado » – accorde au contexte la vertu de pouvoir justifier les seules exceptions, c'est-à-dire les cas de non-concordance. Mais, le contexte n'entre-t-il pas en ligne de compte *autant* pour les cas de concordance ? Pourquoi fait-on appel au contexte, présenté comme particulier – mais ne l'est-il pas à chaque fois ? – pour justifier uniquement les cas de non-concordance ?

Les grammaires recensées par Á. Carrasco Gutiérrez<sup>94</sup> ont toutes, elles aussi, recours à la nature du verbe subordonnant lorsqu'il s'agit de présenter la seule restriction à la règle de la concordance des temps :

Avec les verbes de souhait (*querer, anhelar, preferir...*), et d'influence (*pedir, rogar, implorar, exhortar, exigir...*) l'action du verbe subordonné doit être postérieure à celle du verbe principal :

(14) Queremos que lo hayas hecho \*(antes del martes)

(15) Les ordenan que hagan dos horas de ejercicios \*(en este momento).

Mais :

[...] si l'événement de la proposition principale se situe dans le passé et que V1 est un verbe d'influence (17), le verbe *negar* (18), ou un verbe de sentiment-factitif, comme *alegrarse, sentir* ou *lamentar* (19), V2 peut être à un temps de la sphère (–passé) :

(17) a. Le mandaron que estudie. (Gili Gaya, 1943 : § 220)

b. En resumen, aconsejó a los ingleses que hagan las maletas y dejen Chipre a su suerte. (Farley, 1965 : 551)

c. El consejo directivo de la Facultad de Arquitectura y Urbanismo solicitó al rector interino que se reconsidere la resolución. (Obaid, 1967 : 113)

d. La señora ordenó que limpiemos la cocina. (Fernández Álvarez, 1972 : 126)

(18) Negó abiertamente que forme/formara parte de las filas del partido Nazi. (Padilla Rivera, 1985 : 35)

(19) Lamentó que Bolivia no esté incorporada a la ALALC. (Padilla Rivera, 1985 : 36), Suñer y Padilla Rivera (1987 : 188), Suñer (1990 : 83)

---

indicamos la posterioridad de *reforzasen* respecto a *dispuso*, sin referencia alguna al momento en que hablamos o escribimos; pero en *El jefe dispuso que se refuercen los puestos avanzados* expresamos claramente que el refuerzo habrá de hacerse después de ese momento. » *Id.*, § 3.19.7, p. 520. C'est moi qui souligne.

<sup>94</sup> Voir Á. Carrasco Gutiérrez, « La concordancia de los tiempos en las gramáticas del español », 1994.

Mis à part les cas que je viens de présenter, la séquence [V1+passé...V2-passé] donne lieu à des phrases agrammaticales. Ce fait confirme, à nouveau, que ce que l'on attend c'est qu'à un temps de la sphère du +passé soit subordonné un temps de la même sphère temporelle<sup>95</sup>.

Ici, on inscrit dans les formes verbales, et rétroactivement, des valeurs temporelles (+passé, -passé) qui sont en réalité le résultat d'une combinaison de plusieurs éléments apportant chacun leur quote-part dans la construction du sens phrastique. C'est ainsi que les temps verbaux, quel que soit leur mode d'appartenance, sont classés dans des « sphères temporelles » à partir des emplois qu'ils ont en discours.

Dans la Grammaire de Bosque et Demonte, également, le cadre syntaxique se trouve immédiatement restreint aux propositions subordonnées substantives :

Les formes verbales des propositions substantives situent sur la ligne du temps le moment où survient l'événement subordonné par rapport au moment où survient l'événement principal : le temps de l'événement subordonné peut être antérieur au temps de la phrase principale, il peut lui être postérieur ou simultané<sup>96</sup>.

---

<sup>95</sup> « Con los verbos de deseo (*querer, anhelar, preferir...*) e influencia (*pedir, rogar, implorar, exhortar, exigir...*) la acción del verbo subordinado tiene que ser posterior a la del verbo principal:

(14) Queremos que lo hayas hecho \*(antes del martes)

(15) Les ordenan que hagan dos horas de ejercicios \*(en este momento) [...] »

« [...] si el acontecimiento de la oración principal se sitúa en el pasado y V1 es un verbo de influencia (17), el verbo *negar* (18), o un verbo emotivo-factivo, como *alegrarse, sentir* o *lamentar* (19), V2 puede estar en un tiempo de la esfera del (-pas):

(17) a. Le mandaron que estudie. (Gili Gaya, 1943: § 220)

b. En resumen, aconsejé a los ingleses que hagan las maletas y dejen Chipre a su suerte. (Farley, 1965:551)

c. El consejo directivo de la Facultad de Arquitectura y Urbanismo solicitó al rector interino que se reconsiderara la resolución. (Obaid, 1967: 113)

d. La señora ordenó que limpiemos la cocina. (Fernández Álvarez, 1972:126)

(18) Negó abiertamente que forme/formara parte de las filas del partido Nazi. (Padilla Rivera, 1985: 35)

(19) Lamentó que Bolivia no esté incorporada a la ALALC. (Padilla Rivera, 1985: 36), Suñer y Padilla Rivera (1987:188), Suñer (1990: 83) ».

« A no ser en los casos que acabo de ejemplificar, la secuencia [V1+pas...V2-pas] da lugar a oraciones agrammaticales. De nuevo, este dato confirma que lo esperable es que a un tiempo de la esfera del +pas se subordine un tiempo de su misma esfera temporal. » In Á. Carrasco Gutiérrez, *op. cit.*, p. 125. C'est moi qui souligne.

<sup>96</sup> « Las formas verbales de las oraciones substantivas sitúan en la línea temporal el tiempo en que ocurre el evento subordinado con respecto al tiempo en que ocurre el evento principal: el tiempo del evento subordinado puede ser anterior al tiempo del evento de la oración principal, puede ser posterior o puede ser simultáneo. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, p. 3066. C'est moi qui souligne.

Après avoir passé en revue, pour les subordonnées substantives, les « casos canónicos de concordancia de tiempos »<sup>97</sup>, Á. Carrasco Gutiérrez examine ensuite les cas de restrictions temporelles, en les présentant comme une conséquence des propriétés lexicales du verbe principal :

Jusqu'ici nous nous avons examiné les combinaisons de temps auxquelles donnent lieu les cas de concordance canoniques. Dans ce paragraphe nous observerons, cependant, que quelques-unes de ces combinaisons sont impossibles en raison des propriétés lexicales du verbe principal<sup>98</sup>.

La seule restriction à cette « chronologie relative » s'explique par l'emploi de certains verbes dans la proposition principale : verbes d'influence (« verbos de influencia »), quelques verbes de volonté ou de sentiment (« algunos verbos de voluntad o sentimiento »), exigeant que le temps de l'événement subordonné soit postérieur au temps de l'événement principal.

Enfin, pour achever ce panorama, on signalera que dans la présentation, ancienne, d'Andrés Bello<sup>99</sup>, c'est uniquement la nature sémantique de certains verbes qui permet de justifier l'alternance modale, mais aussi le phénomène de la concordance des temps, présenté de façon extrêmement restrictive :

Modes du verbe.

On appelle MODES les inflexions du verbe dès lors qu'elles proviennent de l'influence ou du régime d'un mot ou d'une phrase auquel/à laquelle il est/peut être subordonné.

Si l'on compare ces deux phrases : *sé que tus intereses prosperan, y dudo que tus intereses prosperen*, on voit que tout en elles est identique, excepté le signifié radical du verbe subordonnant : *prosperan* dépend de *sé*, et *prosperen* dépend de *dudo* ; en d'autres termes, *sé* régit *prosperan* et *dudo* régit *prosperen*.

§ 457. Le subjonctif, communément, présente une caractéristique qui le distingue de tout autre mode, à savoir qu'en se subordonnant ou en pouvant se subordonner à des mots ou des phrases qui expriment un *commandement*, une *prière*, un *conseil*, une *autorisation*, en un mot, un *souhait* (et également les idées contraires comme la *dissuasion*, la *désapprobation*,

---

<sup>97</sup> On se reportera au tableau récapitulatif p. 3082-3083 qui dresse pour les deux « sphères » temporelles du verbe principal (« esfera del presente » ; « esfera del pasado »), toutes les combinaisons possibles d'antériorité, de postériorité et de simultanéité dans la subordonnée.

<sup>98</sup> « Hasta ahora nos hemos detenido en las combinaciones de tiempos a que dan lugar los casos canónicos de concordancia. En este apartado comprobaremos, sin embargo, que algunas de estas combinaciones no son posibles debido a las propiedades léxicas del verbo principal. » *Ibid.*, § 47.2.2 « Restricciones impuestas por las propiedades léxicas del verbo principal », p. 3083.

<sup>99</sup> A. Bello, (1<sup>e</sup> éd. 1847), *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, 2004, § 450, p. 158.

l'*interdiction*), il signifie la chose *commandée, priée, conseillée, autorisée, en un mot, souhaitée* (et la chose *dissuadée, désapprouvée, interdite, etc.*)<sup>100</sup>.

*Quiero, Deseo, Ruego, Te encargo, Permíto, Te aconsejo Te prohibo, Ojalá, que estudies el Derecho.*

*Quise, Deseé, Te rogué, Te encargué, Permittí, Te aconsejé, Te prohibí, Ojalá, que estudiases o estudiaras el Derecho.*

Cette incapacité des grammairiens et études linguistiques espagnoles à proposer d'autres restrictions que celle de la nature sémantique des verbes subordonnants découle de l'absence de théorisation sur le système verbal espagnol et de caractérisation de la langue espagnole. Aucune systématique des emplois propres à la langue espagnole ne peut se dégager de telles présentations puisque les interprétations portent sur les temps d'événements, toujours immanquablement repérés à partir du moment d'énonciation, avec lequel ils vont avoir une relation de simultanéité, d'antériorité ou de postériorité.

Un tel classement n'est pas propre à la langue espagnole et, comme le signale Gilles Luquet, il est symptomatique que l'expression « concordance des temps », dans ces grammaires, ne touche qu'un type bien particulier de propositions :

Certains verbes, par exemple, ont un signifié dont le propre est d'impliquer, entre la réalisation de l'événement qu'ils expriment et celle de l'événement qu'on leur subordonne, une *consecutio temporum*, au sens propre du terme, c'est-à-dire un rapport de successivité obligée : le temps que l'on associe à l'événement subordonné doit se situer dans l'au-delà de celui auquel on associe l'événement subordonnant. Il en va ainsi, notamment, des verbes dits « de volonté », c'est-à-dire de tous ceux qui expriment le désir, l'ordre, la défense, la suggestion, etc. Dans la mesure où ces verbes ont en outre la particularité de « régir » – c'est-à-dire d'exiger – l'emploi d'un mode verbal singulier dans leur dépendance syntaxique, ce sont eux que, dans les grammaires destinées à des apprenants, on choisit d'ordinaire pour illustrer de façon simplifiée ce qu'est « la » règle de concordance des temps en espagnol. Le propos des grammairiens est de porter à la connaissance de ces apprenants qu'avec telle forme verbale dans le verbe subordonnant, c'est telle autre qui, dans le mode requis pour la construction de la

---

<sup>100</sup> « Modos del verbo.

Llámanse MODOS las inflexiones del verbo en cuanto provienen de la influencia o régimen de una palabra o frase a que esté o pueda estar subordinado.

Comparando estas dos oraciones: *sé que tus intereses prosperan, y dudo que tus intereses prosperen*, se ve que en ellas todo es idéntico, menos el significado radical del verbo subordinante: *prosperan* depende de *sé*, y *prosperen* depende de *dudo*; en otros términos, *sé* rige *prosperan* y *dudo* rige *prosperen*.

§ 457. El subjuntivo común tiene un carácter que lo diferencia de todo otro MODO, y es que subordinándose o pudiéndose subordinar a palabras o frases que expresan *mandato, ruego, consejo, permisión*, en una palabra, *deseo* (y lo mismo las ideas contrarias, como *disuasión, desaprobación, prohibición*), significa la cosa *mandada, rogada, aconsejada, permitida*, en una palabra, *deseada* (y la cosa *disuadida, desaprobada, prohibida*, etc.). »

subordonnée, va permettre de se représenter la consécution temporelle sémantiquement impliquée<sup>101</sup>.

Le constat est sans appel. L'interprétation des temps verbaux et le classement des effets discursifs qui en émane, entraîne contradiction et incohérence :

– l'impossibilité de dégager ce qui fonde l'existence même d'une grammaire descriptive<sup>102</sup>, à savoir une ou des règles d'emplois spécifiques de la langue espagnole, puisque toutes les combinaisons sont possibles en temps d'événement si l'on raisonne en termes d'antériorité/simultanéité/postériorité ; ne dégager d'autre restriction que celle qu'impose l'emploi de certains verbes dits « volitifs » impliquant dans leur sémantisme une « suite obligée ». Le piège est d'autant plus voyant qu'on recourt dans ce cas précis au co-texte, admettant par là, implicitement, que le sens phrastique est le résultat d'une combinaison totale et non de la présence du seul verbe, et que les éléments temporels sont contenus ailleurs que dans le verbe, alors que jusque-là on a fait totalement abstraction de cette donnée, pourtant capitale.

– En prenant comme parti-pris de départ le classement des effets discursifs d'une forme linguistique, on court le danger, pour justifier certains emplois jugés « non canoniques », de faire entrer dans son signifié de puissance, unique par définition, des « valeurs » qui ne sont que contextuelles, dues à l'environnement phrastique et au contexte en général. Chez Á. Carrasco Gutiérrez cela s'appelle « la interpretación de doble acceso », chez A. Veiga « la dislocación de los tiempos ». C'est ce que nous allons voir à présent :

– tout d'abord, chez A. Veiga, dans la *Gramática descriptiva* de Bosque et Demonte, mais aussi dans ses études linguistiques jusqu'aux plus récentes : valeur temporelle *versus* valeur modale du subjonctif.

– Chez Á. Carrasco Gutiérrez : « la interpretación de doble acceso » pour justifier l'emploi du « subjonctif présent » dans des exemples jugés non canoniques, combiné au « prétérit » dans la proposition principale.

---

<sup>101</sup> Voir G. Luquet, « La concordance des "temps" ? Soit. Mais des temps de quels modes ? », 2008b, à paraître.

<sup>102</sup> ... surtout lorsqu'elle se donne comme la plus complète des grammaires.

### 1.2.3 Confusion entre signifié et référence : *dislocación de los tiempos* et *interpretación de doble acceso*

Nous avons vu précédemment comment se trouve justifié l'emploi des formes verbales d'un point de vue temporel avec comme point de repère unique le temps de l'énonciation, suivant trois possibilités : antériorité/simultanéité/postériorité. Les « temps » du subjonctif seraient aptes à poser un événement dans une époque déterminée mais de façon indirecte, par rapport au « temps » de la principale, déclaré au mode indicatif. C'est ce type de relations « temporelles », fondées sur la chronologie des événements, que l'on appelle « concordance des temps » :

[...] la chronologie relative que les formes verbales ont entre elles, ou bien relativement à des expressions temporelles de différentes sortes, donne lieu à la « concordance des temps » ou « *consecutio temporum* »<sup>103</sup>.

Mais, devant la difficulté à rendre compte de certains emplois en considérant uniquement la chronologie des événements, on recourt à la notion de « dislocation temporelle » :

La dislocation temporelle des formes verbales est le mécanisme grâce auquel, par exemple, les formes qui, employées conformément à leurs valeurs temporelles normales, expriment une relation basique incluant un vecteur de postériorité, acquièrent, quand elles sont employées pour exprimer la simultanéité, une valeur supplémentaire d'incertitude qu'elles ne possédaient pas initialement<sup>104</sup>.

Rojo et Veiga distinguent deux cas de « dislocation ».

1. « L'acquisition d'une valeur modale d'incertitude dans des formes dont la valeur première contient un vecteur de postériorité<sup>105</sup> ».

---

<sup>103</sup> « [...] la cronología relativa que las formas verbales muestran entre sí o bien con respecto a expresiones temporales de diferentes tipos da lugar a la "correlación temporal" o "consecutio temporum" ». Voir G. Rojo et A. Veiga, « El tiempo verbal. Los tiempos simples », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, § 44.2.2.4., p. 2886.

<sup>104</sup> « La dislocación temporal de las formas verbales es el mecanismo mediante el cual, por ejemplo, las formas que, empleadas conforme a sus valores temporales rectos, expresan alguna relación básica que incluye un vector de posterioridad, adquieren, cuando son empleadas para expresar simultaneidad, un valor adicional de incertidumbre que no poseían inicialmente. » *Ibid.*, p. 2894. C'est moi qui souligne.

<sup>105</sup> « La adquisición de un valor modal de incertidumbre por parte de formas en cuyo valor recto interviene un vector de posterioridad ». *Id.*, p. 2894-2895. Sur l'emploi, chez A. Veiga, en particulier, de l'adjectif « recto »

Dentro de un rato *serán* las diez  
*Serán* las diez (en este momento)

Ici, l'interprétation de la forme « *serán* » – temporelle dans un cas (le futur), modale dans l'autre (la probabilité) –, débouche sur l'inscription dans le signifié du temps verbal, de ce qui n'est, de toute évidence, qu'une valeur d'emploi en discours, qu'un effet de sens lié au contexte.

2. « [...] des formes comme *cantaría* et *cantaba*, à l'indicatif, ou *cantara* ~ *cantase*, au subjonctif voient leur contenu temporel aussi bien que modal se modifier comme dans les exemples suivants » :

- a- Si no se hubiera producido el cambio climático anunciado, en estos momentos *llovería* en toda la península.
- b- De buena gana *vivía* en el campo, pero no me lo puedo permitir.
- c- Ojalá *estuvieras* ~ *-ses* contenta.

Dans les trois exemples, la relation temporelle a éliminé le vecteur originel d'antériorité propre aux emplois « premiers » de ces formes pour se transformer en relation de simultanéité directe à l'origine, de « présent ».

Il est important de comprendre que les formes verbales employées selon leurs usages « disloqués » ne perdent pas leur nature modale d'indicatifs ou de subjonctifs par le fait d'ajouter à leur signifié un nouveau contenu de nature modale<sup>106</sup>.

Cette méthode consistant à tirer des conclusions sur les temps verbaux en ne considérant que leurs valeurs contextuelles et à les intégrer dans leur signifié, est récurrente dans toutes les études d'A. Veiga sur la concordance des temps et, en particulier, pour ce qui nous intéresse

---

pour distinguer une valeur première d'une valeur seconde, cf. Stéphane Pagès : « [...] une telle présentation sous-tend un principe de métaphorisation des temps verbaux dès lors que l'on retient une valeur « phare » centrale ou « première » pour un tiroir verbal autour de laquelle s'organiseraient, par glissement, des valeurs secondes, périphériques, " additionnelles", in « Combien y a-t-il de présents de l'indicatif en espagnol ? », 2010, p. 61

<sup>106</sup> « [...] formas como *cantaría* y *cantaba*, en el indicativo, o *cantara* ~ *cantase*, en el subjuntivo varían su contenido temporal al tiempo que el modal en ejemplos como los siguientes : [...] »

« En los tres ejemplos, la relación temporal ha eliminado el vector originario de anterioridad propio de los empleos « rectos » de estas formas para convertirse en una relación de simultaneidad directa al origen, de « presente ».

Es importante entender que las formas verbales empleadas conforme a sus usos «dislocados» no pierden su condición modal de indicativas o subjuntivas por el hecho de añadir a su significado algún nuevo contenido de índole modal. » *Id.*, p. 2895. C'est moi qui souligne.

ici, sur l'emploi du « subjonctif présent » dans une subordonnée régie par une principale au passé.

[...] la caractérisation temporelle qui s'applique communément à la forme verbale *cante*, appelée traditionnellement « présent du subjonctif », est, quel que soit le terme, celle qui correspond à un *présent-futur* [...]; il est facile de vérifier qu'effectivement cette forme apparaît au subjonctif comme résultat de la transformation modale autant de *canto* que de *cantaré*, comme l'illustre le double exemple suivant :

- *creo* que mi primo *estudia* filología > no *creo* que mi primo *estudie* filología
- *creo* que mi primo *estudiará* filología > no *creo* que mi primo *estudie* filología<sup>107</sup>.

La commutation grammaticale n'est pas en soi une méthode répréhensible, mais, lorsqu'elle aboutit, comme ici, à poser des équivalents – *estudie* est l'équivalent modal à la fois d'un présent et d'un futur de l'indicatif, donc le subjonctif présent est un *présent-futur* –, elle nous semble absolument inacceptable.

Autre problème : la notion de « transformation modale » ne s'accompagne pas d'une conclusion sur la nature du repérage temporel offerte par le « subjonctif présent ». On constate une transformation modale mais l'on continue à poser du temps de même nature autour du moment d'énonciation : la forme « *cante* » est un présent comme l'est la forme « *estudia* », et un futur comme l'est la forme « *estudiará* ». La notion de mode, pourtant introduite, est immédiatement écartée au lieu d'alimenter l'idée que le temps contenu dans « *cante* » dit peut-être un « présent-futur », mais en aucun cas déterminé à partir du même repérage que le présent « *estudia* » et le futur « *estudiará* ».

La valeur « temporelle » du subjonctif présent est ce que Veiga appelle « el valor recto »<sup>108</sup>. Mais cette hypothèse sur la signification du subjonctif présent trouve une contradiction évidente dans certains exemples.

---

<sup>107</sup> « [...] la caracterización temporal que se aplica por lo común a la forma verbal española *cante*, tradicionalmente denominada « presente de subjuntivo », es, en unos u otros términos, la que corresponde a un *presente-futuro* [...]; es fácil comprobar que, en efecto, dicha forma aparece en subjuntivo como resultado de la transformación modal tanto de *canto* como de *cantaré*, tal como ilustra el siguiente doble ejemplo [...] ». In A. Veiga, « *Te he pedido que vengas*: La forma verbal *cante* y la relación temporal *pos-ante-presente* », 2001, article en ligne, <http://elies.rediris.es/elies13/veiga.htm>, p. 1 sur 10.

<sup>108</sup> Sur l'articulation entre « valor recto » (valeur première temporelle) et « valor funcional modal », voir G. Rojo et A. Veiga, in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, « Formas simples de subjuntivo: usos dislocados », p. 2918.

Cette forme (*cante*) offre en espagnol courant un emploi particulier dans un contexte également particulier, où l'on observe immédiatement qu'elle s'applique à des opérations verbales qui ne se situent chronologiquement ni dans le « présent » ni dans le « futur », mais sont déjà des faits passés du point de vue des interlocuteurs.

Nous voulons parler de l'apparition de cette forme pour faire référence à des faits en réalité déjà accomplis et exprimés dans la dépendance syntaxique d'un verbe principal à l'anté-présent comme dans les exemples

- te he pedido que vengas
- has dejado que se apague
- has vuelto a hacer que me equivoque

... exemples tous parfaitement grammaticaux où, dans le premier cas, l'interlocuteur est déjà venu, dans le deuxième, le feu est déjà éteint, et dans le troisième, le locuteur s'est déjà trompé.

Ces exemples ne correspondent à aucune variété géographique concrète de l'espagnol, mais l'emploi de la forme *cante* que l'on y observe est propre à l'espagnol courant. Ils ne peuvent donc pas être comparés à l'extension temporelle « rétrospective » de la valeur exprimée par cette forme observable dans certaines aires hispanoaméricaines, résultat de la désuétude des formes *cantara ~se*, et qui offre des exemples comme

- Fui a verla para que me *preste* un libro
- El enfermo seguía hablando sin que ninguno le *escuche*
- Sin que el jinete le obligue, la mula paró frente a la tienda « El descanso »<sup>109</sup>

Ici encore, pour justifier ces derniers exemples, la méthode appliquée est celle de la commutation grammaticale<sup>110</sup>, en appliquant le principe que remplacement fonctionnel vaut pour équivalence de signifié :

---

<sup>109</sup> Esta forma (*cante*) ofrece en español común un uso particular en un contexto también particular en que, ya de entrada, se aplica a procesos verbales no situados cronológicamente en el «presente» ni en el «futuro», sino ya pasados desde la perspectiva de los interlocutores.

Nos referimos a la aparición de dicha forma para hacer referencia a hechos en realidad ya acontecidos y expresados en dependencia sintáctica de un verbo principal en *ante-presente*, tales como los referidos en los ejemplos

- te he pedido que vengas
- has dejado que se apague
- has vuelto a hacer que me equivoque

... ejemplos todos ellos perfectamente gramaticales cuando en el primer caso el interlocutor ya ha venido, en el segundo el fuego ya se ha apagado, y en el tercero el hablante ya se ha equivocado.

Estos ejemplos no corresponden a ninguna variedad geográfica concreta del castellano, sino que el empleo de la forma *cante* en ellos registrado es propio del español común. No pueden, por tanto, parangonarse a la extensión temporal «retrospectiva» del valor expresado por dicha forma que se detecta en áreas hispanoamericanas como resultante del desuso de las formas *cantara ~se* y que posibilita ejemplos como

- Fui a verla para que me *preste* un libro
- El enfermo seguía hablando sin que ninguno le *escuche*
- Sin que el jinete le obligue, la mula paró frente a la tienda "El descanso" » Ici, A. Veiga renvoie à C. Kany, 1945, p. 221. C'est moi qui souligne.

<sup>110</sup> La méthode de la commutation est au cœur de l'ouvrage d'A. Veiga et M. Mosteiro Louzao, *El modo verbal en cláusulas condicionales, causales, consecutivas, concesivas, finales y adverbiales de lugar, tiempo y modo*, 2006 : « Poniendo en práctica el análisis conmutatorio basado en la antedicha precisión metodológica, y tal como ya se efectuó en Veiga [...], vamos a proceder a una conmutación de matices de contenido gramatical efectuada

[...] dans ces trois exemples la forme *cante* exprime les relations temporelles respectivement *post-prétérit*, *co-prétérit* et *prétérit*, comme on peut facilement le vérifier en les comparant avec les séquences à l'indicatif

- Fui a verla con la convicción de que ella me *prestaría* un libro
- El enfermo seguía hablando, pero ninguno lo *escuchaba*
- Aunque el jinete no la *obligó*, la mula paró<sup>111</sup>.

Selon A. Veiga, à cette valeur de « présent-futur » qualifiée de « valor recto », il faut donc accrocher une autre valeur à la forme de subjonctif présent, celle qui se rencontrerait uniquement en « áreas hispanoamericanas », censée pallier la disparition de la forme en *-ra*, et produit d'une « extensión temporal retrospectiva » comme dans « *prestaría* », « *escuchaba* » et « *obligó* ».

Encore plus discutable nous apparaît le jugement porté sur cet emploi d'un subjonctif présent en espagnol d'Amérique, là où l'espagnol péninsulaire, prudemment enveloppé dans un « español común », utilise le subjonctif en *-ra/-se* ayant un « contenu modal non irréel ».

Ces trois orientations sont exprimées en espagnol courant quand le contenu modal est celui du subjonctif sans qu'on y ajoute une valeur d'irréalité, par les formes *cantara* et *cantase* en situation d'allomorphisme :

- Fui a verla para que me *prestara~se* un libro
- El enfermo seguía hablando sin que ninguno le *escuchara~se*
- Sin que el jinete le *obligara~se*, la mula paró frente a la tienda «El descanso»<sup>112</sup>.

Selon Veiga, les événements exprimés ici dans *prestara~se*, *escuchara~se* et *obligara~se* s'appliquent à

[...] des événements qui ont eu lieu dans le passé, raison pour laquelle une séquence comme *fui a verla para que me prestara~se un libro y me lo prestó* est acceptable en espagnol courant, tandis que la même construction avec *cante* ne l'est pas, \**fui a verla para que me preste un libro y me lo prestó*, sauf, en revanche, dans les aires géographiques où s'est produite la perte d'emploi des formes en *-ra~-se* et l'extension subséquente de *cante* à des signifiés temporels d'antériorité dans un

---

en igualdad de circunstancias lingüísticas y, especialmente, de realización de contenidos en principio asignables a las categorías temporalidad y aspecto », p. 26.

<sup>111</sup> « [...] en estos tres ejemplos la forma *cante* expresa respectivamente las relaciones temporales *pos-prétérito*, *co-prétérito* y *prétérito*, como se puede comprobar fácilmente comparándolos con las secuencias indicativas [...] », *Id.*

<sup>112</sup> « Estas tres orientaciones son expresadas en español común cuando el contenido modal es el del subjuntivo sin que se añada un valor de irrealidad, mediante las formas *cantara* y *cantase* en relación de alomorfismo ».

processus de reconstruction diachronique offrant des concomitances visibles avec ce qui s'est produit pour le subjonctif français [...] <sup>113</sup>

Le subjonctif présent aurait donc connu une extension de son champ temporel – la capacité à dire aussi l'antériorité – en espagnol américain. Mais cette « extension », propre à l'Amérique, ne peut justifier des exemples tels que « te he pedido que vengas », possibles en espagnol péninsulaire. Outre cette valeur d'antériorité proprement américaine, selon A. Veiga, scientifiquement prouvée par la magie de la transformation fonctionnelle, et qui s'ajoute déjà à la valeur canonique de « présent-futur », il faut donc se résoudre à ajouter encore une autre valeur au subjonctif présent afin de résoudre cette relation temporelle avec un verbe qualifié d' « anté-présent » dans la principale, du type « Te he pedido que vengas ».

Si l'on récapitule le raisonnement d'A. Veiga, 1. « vengas » ne peut pas être un « présent-futur » puisque « te he pedido » évoque un événement passé, et de fait, « vengas » également ; 2. on ne peut utiliser la « valeur américaine » de passé, résultat d'une extension du champ temporel pour pallier l'emploi moins important de la forme en *-ra*, puisqu'il s'agit d'un emploi également péninsulaire. Il ne reste donc plus qu'à rattacher au subjonctif présent une 3<sup>e</sup> valeur, suggérée par la notion de « présent historique », lequel suggère « un déplacement rétrospectif du point d'origine ou centre déictique des repérages temporels, de telle sorte qu'un événement "passé" qui, spontanément, serait interprété temporellement comme un *prétérit*, est réinterprété comme simultané à un point d'origine qui s'est déplacé rétrospectivement » <sup>114</sup>. Étant donné que dans « te he pedido que vengas », la forme verbale subordonnée exprime un événement postérieur à l'unité verbale principale <sup>115</sup>, nous dit Veiga, la forme « he cantado » faisant référence à un événement conservant une relation avec le moment présent de locution – « ou bien parce qu'il a eu lieu dans un passé immédiat, ou

---

<sup>113</sup> « [...] procesos que han tenido lugar en el pasado, por lo que en español común resulta aceptable, por ejemplo una secuencia como *fui a verla para que me prestara-se un libro y me lo prestó*, y no, en cambio, la correspondiente construcción con *cante*,

\**fui a verla para que me preste un libro y me lo prestó*,

válida, en cambio, en las áreas geográficas en que se ha producido la decadencia en el uso de las formas en *-ra--se* y la consiguiente extensión de *cante* a significados temporales de anterioridad originaria en un proceso de reconstrucción diacrónica que ofrece visibles concomitancias con lo sucedido en el subjuntivo francés [...] » Voir A. Veiga, *op. cit.*, page 2 sur 10.

<sup>114</sup> « [...] un desplazamiento retrospectivo del origen o centro déictico de orientaciones temporales, de tal manera que un proceso "pasado" que en su enfoque temporal más espontáneo recibiría una orientación de *prétérito*, es reenfocado como simultáneo a un origen retrospectivamente desplazado ».

<sup>115</sup> Et ce pour des raisons d'ordre sémantique liées au verbe subordonnant, comme nous l'avons vu précédemment.

parce qu'il se situe dans une période temporelle qui n'est pas encore achevée, ou parce que les conséquences perdurent au moment présent »<sup>116</sup> –, on est autorisé à poser que le subjonctif présent a également comme valeur le futur dans le passé :

[...] la relation *post-anté-présent* n'en constitue pas moins une variante du contenu temporel de /futur/<sup>117</sup>.

Pour A. Veiga, qui se recommande de la linguistique de type fonctionnel<sup>118</sup>, décrire le phénomène de la concordance des temps revient à décrire les valeurs fonctionnelles exprimées par les formes verbales. Cette méthode est peu économique puisqu'elle implique, dans le cadre d'une « dislocation des temps », au vu des énoncés, non seulement de distinguer un subjonctif imparfait « temporel » déclarant un fait passé, et un subjonctif imparfait « modal » disant l'irréel, mais en plus, de distinguer au moins trois valeurs pour une seule forme verbale au subjonctif présent : le « présent-futur », l'antériorité, et le « futur dans le passé ».

En outre, le choix des exemples, non seulement produit la mise à l'écart d'un grand nombre de combinaisons s'observant dans la pratique de la langue, mais également vise à minimiser, en la présentant comme marginale et spécifique à l'espagnol américain, cette double possibilité de la forme en *-ra* et du subjonctif présent.

En effet, Rojo et Veiga, dans la *Gramática descriptiva* de Bosque et Demonte, reprennent à leur compte l'idée de Kany selon laquelle le « remplacement » de la forme en *-ra* par le subjonctif présent est un emploi marginal restreint à l'espagnol d'Amérique<sup>119</sup> :

*Cante* au lieu de *cantara ~-se*

L'un des phénomènes observables dans des zones de parler latino-américain est la perte d'emploi de *cantara~-se* dans sa valeur première comme expression de certaines relations temporelles d'antériorité au *subjonctif 0* et la généralisation de la forme *cante* dans

<sup>116</sup> « [...] bien por haber tenido lugar en el pasado inmediato, bien por situarse en un período de tiempo que no ha concluido todavía, bien porque sus consecuencias aún perduran en el momento presente [...] »

<sup>117</sup> « [...] la relación *pos-ante-presente* no deja de constituir una variante del contenido temporal de /futuro/. » C'est-à-dire que le subjonctif présent déclare un événement dans la postériorité (« pos ») de l'événement déclaré par le passé composé (« ante-presente »), voir A. Veiga, *op. cit.*, page 7 sur 10.

<sup>118</sup> Voir A. Veiga et M. Mosteiro Louzao, *op. cit.*, 2006. La méthode fonctionnaliste est très clairement exposée dès les premières lignes de l'introduction : « El presente libro aborda el estudio del modo verbal en español moderno, verificando su funcionamiento en ocho tipos de cláusulas. [...] « El trabajo ha sido concebido como una nueva presentación de una teoría sobre las oposiciones de modo en el núcleo del sistema verbal español actual [...] », p. 15.

<sup>119</sup> Voir G. Rojo et A. Veiga, in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, « El tiempo verbal. Los tiempos simples », 1999, § 44.5, « Algunos usos marginales de formas verbales simples », p. 2927.

l'expression de toute cette parcelle de contenu temporel. Kany (1945 : 221) propose différents exemples de cet emploi de *cante* :

- a- Fui a verla para que me preste un libro
- b- El enfermo seguía hablando sin que ninguno le escuche
- c- Sin que el jinete le obligue, la mula paró frente a la tienda «El Descanso»<sup>120</sup>

Cette discrimination diatopique circule dans de nombreux ouvrages universitaires espagnols, comme celui de Juan Antonio Frago Gracia et Mariano Franco Figueroa, *El español de América* (2003) :

Il [le subjonctif imparfait] entre également en concurrence avec le présent du subjonctif, quand cet imparfait a une valeur de conditionnel, en particulier chez les écrivains chiliens, boliviens et équatoriens ainsi que dans la langue parlée d'Argentine : *fui a verla para que me preste un libro* (Lapesa, 1988, 591)<sup>121</sup>.

On voit très clairement comment s'établit en Espagne le lien entre les études linguistiques fondées sur la référentialité, et la *Gramática descriptiva* de grande diffusion, ne proposant pas d'approche différente, puisque les auteurs sont les mêmes.

Pour l'autre spécialiste espagnole de la « Concordance des temps », Á. Carrasco Gutiérrez, l'emploi du subjonctif présent jugé « non concordant » dans certains emplois, se justifie par une double interprétation : « la interpretación de doble acceso »<sup>122</sup>.

– Les cas de concordance des temps sont ceux où le temps d'événement de la proposition principale est « l'axe de la *deixis* temporelle », c'est-à-dire sert de point de repérage pour le temps du verbe subordonné.

– Les cas de non-concordance des temps sont ceux où le temps de l'événement principal n'est que l'un des axes de la *deixis* temporelle, auquel vient s'ajouter un autre axe : le moment d'énonciation. Ces deux axes de la *deixis* temporelle fondent ce que l'auteur appelle « la

---

<sup>120</sup> « *Cante por cantara --se*

Fenómeno registrable en áreas del español americano es la decadencia en el empleo de *cantara --se* conforme a su valor recto como expresión de ciertas relaciones temporales de anterioridad en *subjuntivo 0* y la extensión de la forma *cante* a la expresión de toda esta parcela de contenido temporal. Kany (1945: 221) recoge diversos ejemplos de este empleo de *cante* [...] ».

<sup>121</sup> « Existe también competencia del presente de subjuntivo, cuando tiene este imperfecto un valor de postpretérito, sobre todo en escritores chilenos, bolivianos y ecuatorianos y en el habla conversacional argentina: *fui a verla para que me preste un libro* (Lapesa, 1988, 591) ».

<sup>122</sup> Á. Carrasco Gutiérrez reprend la théorie de Mürvet Enç exposée dans « Anchoring conditions for tense », 1987, p. 633-657.

interpretación de doble acceso ». Ces cas de non-concordance des temps sont annoncés dès le début du chapitre comme des exceptions :

Dans ce chapitre on propose de nouvelles combinaisons temporelles qui entrent dans les cas particuliers de concordance. Le caractère exceptionnel des séquences présentées est dû à trois facteurs [...]<sup>123</sup>.

Le dernier paragraphe de ce chapitre est dédié aux combinaisons temporelles qui donnent lieu à une interprétation particulière du verbe subordonné<sup>124</sup>.

Á. Carrasco Gutiérrez examine deux exemples contrastifs : (9) jugé concordant et (8b) jugé non concordant,

(9) Insistieron en que *lleváramos* lo estrictamente necesario (posteriorité)  
(8b) Insistieron en que *llevemos* lo estrictamente necesario (posteriorité)<sup>125</sup>

Remarquons tout d'abord que l'indication de « posterioridad » indiquée entre parenthèses signale le lien présenté comme « temporel » entre l'événement déclaré par « *lleváramos* » ~ « *llevemos* » et l'événement déclaré par « *insistieron* » : comme nous l'avons vu précédemment, si effectivement la réalisation de l'événement déclaré par les deux formes de *llevar* est vue comme obligatoirement ultérieure au moment où l'insistance s'exprime, cette *consecutio temporum* est le fait de la nature sémantique du verbe *insistir*.

Comment justifier, alors, pour l'auteur, l'emploi des deux formes de subjonctif, puisque le lien soi-disant « temporel » avec « *insistieron* » est inopérant ? Carrasco Gutiérrez propose l'interprétation suivante : si l'on considère la position de l'événement de la subordonnée sur la ligne temporelle relativement au moment d'énonciation – le présent –, dans l'exemple (9), cette position reste indéterminée : l'événement de la subordonnée, « *lleváramos* », peut être antérieur, simultané ou postérieur par rapport au présent d'énonciation. Ce qui sera déterminant pour placer l'événement « *lleváramos* » soit avant, soit après le moment d'énonciation, soit dans sa simultanéité, ce sont « las expresiones temporales *en la excursión del mes pasado, en la excursión de hoy y en la excursión del mes que viene* ».

---

<sup>123</sup> « En este capítulo se proponen nuevas combinaciones de tiempos que responden a casos especiales de concordancia. La excepcionalidad de las secuencias que se presentan se debe a tres factores [...] » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, *La concordancia de tiempos*, 2000, p. 39. C'est moi qui souligne.

<sup>124</sup> « El último apartado de este capítulo está dedicado a las combinaciones de tiempos que dan lugar a una interpretación particular del verbo subordinado. » *Ibid.*, p. 43. C'est moi qui souligne.

<sup>125</sup> *Id.*, p. 45.

– Insistieron en que *lleváramos* lo estrictamente necesario *en la excursión del mes pasado*  
La première [expression temporelle] situe l'événement subordonné comme antérieur au moment d'énonciation...<sup>126</sup>

– Insistieron en que *lleváramos* lo estrictamente necesario *en la excursión de hoy*  
... la deuxième, comme simultané<sup>127</sup>

– Insistieron en que *lleváramos* lo estrictamente necesario *en la excursión del mes que viene*  
... et la troisième, comme postérieur<sup>128</sup>.

Ce qui est dit clairement ici, et avec raison, c'est l'incapacité de la forme de « subjonctif imparfait » à situer un événement dans une époque déterminée ; par ailleurs, le recours obligatoire à des « expressions temporelles » pour interpréter cette forme verbale est symptomatique de ce refus d'accepter ce qui est d'une évidence frappante, à savoir que le temps n'est pas contenu uniquement dans le verbe mais dans la phrase entière et que l'ensemble de l'énoncé phrastique constitue un réseau de relations temporelles qui ne sont pas uniquement à la charge du verbe.

L'observation d'Á. Carrasco Gutiérrez sur l'incapacité du subjonctif imparfait à livrer, à lui tout seul, le temps d'événement, suivie de l'introduction des expressions temporelles, ne débouche pas sur l'idée que la nature du temps dans la forme en *-ra* est donc particulière et ne se confond pas avec la nature du temps dans d'autres formes du système verbal, comme le « subjonctif présent » par exemple. Au lieu de cela, Á. Carrasco Gutiérrez juge cet exemple « concordant » parce que la forme « *lleváramos* » est repérée uniquement à partir du temps de l'événement principal au prétérit, « insistieron », donc, à partir de ce qu'elle appelle un seul « axe déictique », et non par rapport au présent d'énonciation du locuteur.

Finalement, tout ce que l'on demande à ce « *lleváramos* » pour qu'il serve la « concordance des temps », c'est de se trouver dans la « postériorité » de « insistieron », et c'est fatalement le cas avec ce type de verbe, comme nous l'avons vu<sup>129</sup> ; pour plus de précisions sur le moment où l'événement est vu se dérouler, on en appellera au contexte. C'est ainsi que se trouve totalement évacué le lien avec le locuteur, parce que celui-ci, dans une proposition substantive, « délègue » au sujet de la proposition principale les propos rapportés :

La relation entre le temps de l'événement subordonné et le moment d'énonciation n'a aucune importance puisque, rappelez-vous, dans la proposition substantive, on reproduit des paroles,

<sup>126</sup> « La primera sitúa el evento subordinado como anterior al momento del habla... »

<sup>127</sup> « ... la segunda, como simultáneo con él... »

<sup>128</sup> « ... y la tercera, como posterior. »

<sup>129</sup> Voir *supra* p. 42.

des pensées, des souhaits, etc., qui ne sont pas le fait du locuteur mais du sujet de la proposition principale. Par conséquent, le temps qui détermine l'axe de la deixis temporelle est celui de l'événement principal<sup>130</sup>.

Cet exemple est jugé concordant non par rapport au lien avec le temps du locuteur mais uniquement par rapport au temps d'événement déclaré par le verbe principal. Comme l'on ne s'intéresse qu'à ce qu'expriment les temps verbaux et que l'on veut trouver, coûte que coûte, du temps d'événement dans un verbe au subjonctif imparfait, mais que l'on n'en trouve pas sans le recours aux expressions temporelles, on en arrive à une contradiction flagrante entre la revendication du caractère déictique de tous les temps verbaux, entendu comme rattachés directement au présent de locution<sup>131</sup>, et l'affirmation que dans les subordonnées, le lien avec le locuteur étant inopérant pour trouver ce temps d'événement, c'est le temps du verbe de la principale qui devient le point de repère pour calculer le temps de la subordonnée. D'où la prédilection pour les « subordonnées substantives » pour décrire le phénomène de la « concordance des temps » puisque dans ce cadre syntaxique, le verbe principal est très généralement un verbe perspectivant, impliquant la réalisation d'un événement dans l'ultériorité. Rien d'étonnant à ce que tous ces exemples soient jugés « concordants ».

L'exemple (8b) est, lui, jugé « non concordant » :

(8b) Insistieron en que *llevemos* lo estrictamente necesario (postériorité)

Nous sommes toujours dans le cadre d'une subordonnée substantive, mais son interprétation, selon Carrasco Gutiérrez, implique, cette fois, la prise en compte de « deux temps d'évaluation » ou « interpretación de doble acceso » : à la fois le temps de l'événement dans la proposition principale et le présent du locuteur. Ici, l'événement déclaré par « *llevemos* » est postérieur à « *insistieron* » – exactement pour les mêmes raisons – d'ordre sémantique vues précédemment – qu'avec « *lleváramos* ». Mais du point de vue de la concordance des « sphères temporelles » – le présent doit concorder avec le présent et le passé avec le passé –,

---

<sup>130</sup> « La relación entre el tiempo del evento subordinado y el momento del habla es irrelevante porque en la oración sustantiva, recuérdese, se reproducen unas palabras, unos pensamientos, deseos, etc., que no son los del hablante sino los del sujeto de la oración principal. Por consiguiente, el tiempo que se toma como eje de la deixis temporal es el del evento principal. » Voir Á. Carrasco Gutiérrez, *op.cit.*, p. 45-46. C'est moi qui souligne.

<sup>131</sup> Voir la définition du caractère déictique de tous les temps verbaux (*supra* 1.1.3 Le temps comme donnée objectale, citation p. 22, note 42).

il est jugé discordant : comment justifier alors qu'un subjonctif « présent », conçu comme un temps du présent, soit mis en relation avec un « prétérit », conçu comme un temps du passé, dans la principale ? Par ce qui s'apparente à un tour de passe-passe : la prise en compte du présent du locuteur :

Le fait que l'un des axes soit le moment d'énonciation explique que nous trouvions dans la proposition substantive les mêmes formes verbales que nous aurions subordonnées à des temps de la sphère du présent<sup>132</sup>.

C'est de là que jaillit l'idée que ce type d'exemple est une exception puisque « normalement », la forme de « subjonctif présent » devrait être subordonnée à un temps de la sphère du présent. Mais, selon Carrasco Gutiérrez, une règle s'applique qui veut que :

[...] l'événement subordonné ne peut occuper n'importe quelle position sur la ligne temporelle vis-à-vis du moment d'énonciation. Il en est empêché par la relation de concordance qui subordonne obligatoirement l'interprétation du verbe de la proposition substantive à celle du verbe de la proposition principale.

[...] entre un événement subordonné et le moment d'énonciation il existe toujours la même relation temporelle qu'entre l'événement subordonné et le principal. Dans notre exemple (8b) l'événement subordonné est postérieur au principal. Et bien, cette même relation doit être maintenue entre l'événement subordonné et le moment d'énonciation<sup>133</sup>.

On aboutit donc au principe suivant, totalement contradictoire :

- lorsqu'il y a « concordance des temps » entre verbe principal et verbe subordonné, c'est-à-dire qu'à un temps de la « sphère » du passé correspond un subjonctif imparfait tandis qu'à un temps de la « sphère » du présent-futur correspond un subjonctif présent, le repère temporel est le temps de la principale.
- Lorsqu'il n'y a pas « concordance des temps » c'est-à-dire qu'à un temps de la « sphère » du passé est associé un subjonctif présent, le repère temporel est le présent d'énonciation. Et,

---

<sup>132</sup> « El hecho de que uno de los ejes sea el momento del habla es la causa de que nos encontremos en la oración sustantiva las mismas formas verbales que nos encontraríamos subordinadas a tiempos de la esfera del presente. » Á. Carrasco Gutiérrez, *op.cit.*, p. 46.

<sup>133</sup> « [...] el evento subordinado no puede ocupar cualquier posición en la línea temporal con respecto al momento del habla. Se lo impide la relación de concordancia, que obligatoriamente subordina la interpretación del verbo de la oración sustantiva a la del verbo de la oración principal.

[...] entre un evento subordinado y el momento del habla existe siempre la misma relación temporal que entre el evento subordinado y el principal. En nuestro ejemplo de (8b) el evento subordinado es posterior al principal. Pues bien, esta misma relación es la que debe mantener el evento subordinado con el momento del habla. » *Ibid.*

cette fois, au lieu de déléguer au sujet de la principale la prise en charge du propos, c'est le point de vue du locuteur qui est valorisé :

Les séquences donnant lieu à une double interprétation supposent, donc, une certaine mise en valeur, chez le locuteur, du propos, des pensées ou des souhaits, etc., reproduits dans la proposition substantive. C'est cette mise en valeur qui est à l'origine de la prise en compte du second axe de la deixis, le moment d'énonciation<sup>134</sup>.

Ce sont donc les exemples au subjonctif présent, nécessitant d'intégrer comme paramètre d'interprétation le présent du locuteur qui sont jugés comme marqués ; tandis que ceux au subjonctif imparfait pour lesquels le calcul temporel se fonde sur le temps de la principale et en excluant le présent d'énonciation, sont jugés comme non marqués, comme « normaux ». En jugeant comme « exceptionnels » les exemples au subjonctif présent que l'on rattache au présent du locuteur, on en oublierait presque que le moment d'énonciation a été posé par le même auteur comme le pivot central de toute l'organisation temporelle<sup>135</sup> !

Cette pirouette qui permet de reproduire l'idée que les temps linguistiques épousent le temps des événements, obligatoirement placés dans une antériorité, simultanité ou postériorité temporelles d'un repère, est symptomatique d'une absence de théorisation sur le temps verbal, et de l'incapacité à proposer autre chose qu'une description et/ou un classement des effets discursifs. Cette façon d'exclure le locuteur lorsque l'on juge que les temps d'événement concordent, mais de le réintégrer dans l'interprétation lorsque les temps d'événement ne concordent plus et qu'on a besoin, une fois de plus, d'assimiler un présent linguistique – le « subjonctif présent » – au présent d'expérience, est une méthode plus que discutable, mais surtout, encore une fois, peu économique.

C'est pourtant cette théorie qu'a retenu le linguiste anglais Jerzy Kowal<sup>136</sup> pour expliquer des exemples tels que

---

<sup>134</sup> « Las secuencias que dan lugar a las interpretaciones de doble acceso suponen, pues, cierta valoración por parte del hablante de las palabras, pensamientos, deseos, etc., que se reproducen en la oración sustantiva. Esta valoración es lo que está en el origen de la incorporación del segundo eje de la deixis, el momento del habla. » *Id.*, p. 49.

<sup>135</sup> « La posición en la línea temporal del momento del habla es decisiva a la hora de interpretar una forma verbal. Esto es lo que convierte a los tiempos en categorías deícticas y al momento del habla en el eje de la deixis temporal », voir *supra* citation p. 22 et note 42. C'est moi qui souligne.

<sup>136</sup> Voir Jerzy Kowal, *Spanish Consecutio Temporum : Myths and Reality*, 2007, p. 91.

- (310) *Insistieron en que los lleváramos al aeropuerto*  
 (311) *Insistieron en que los llevemos al aeropuerto*

Avec des temps prospectifs appartenant à la sphère du passé, le locuteur indiquera que l'action de V2 [verbe subordonné] est postérieure à l'action de V1 [verbe principal], comme dans (310). Par ailleurs, avec des temps prospectifs appartenant à la sphère du présent, le locuteur indiquera que l'action de V2 n'est pas seulement postérieure à l'action de V1 mais également postérieure au moment d'énonciation, comme dans (311). En d'autres termes, l'action de V2 reste encore à accomplir<sup>137</sup>.

Et, suivant le même procédé que nos linguistes espagnols, en appliquant la « théorie de la double interprétation » de Carrasco Gutiérrez, Kowal met au premier plan le sémantisme des verbes subordonnants – au point d'en proposer une longue liste en fin d'ouvrage – et inscrit, ensuite, dans le signifié du « subjonctif imparfait », des valeurs qui ne sont que le résultat de l'emploi en combinaison avec d'autres éléments de l'énoncé.

[...] avec *pedir*, qui exige un temps prospectif, on peut utiliser soit l'imparfait du subjonctif (*viniera/viniese*) soit le présent du subjonctif (*venga*). L'imparfait du subjonctif indiquera une action postérieure à partir de V1 [verbe principal] et le présent du subjonctif une action postérieure à partir du moment d'élocution, une action qui reste encore à accomplir présentement.

- (330) *Me pidió que viniera / viniese / venga a verla.*

Cependant, si l'on introduit l'adverbe de temps dans l'exemple (330), on limitera les temps verbaux pouvant être utilisés avec *pedir*.

- (331) *Me pidió que viniera / viniese a verla anoche*  
 \* *venga*

- (332) *Me pidió que viniera / viniese / venga a verla ahora mismo*

Avec l'adverbe *anoche*, comme dans (331), V2 ne peut être mis qu'à l'imparfait du subjonctif puisque l'action de V2, quoique postérieure à V1, est antérieure au moment d'élocution. Par ailleurs, avec l'adverbe de temps *ahora mismo*, comme dans (332), V2 peut être soit à l'imparfait soit au présent du subjonctif. À partir du moment où l'action de V2 est vue comme une action qui reste à accomplir, le présent du subjonctif sera le temps verbal le plus approprié dans ce contexte<sup>138</sup>.

<sup>137</sup> « With subsequent tenses from the past domain, the speaker will indicate that the action of V2 is posterior to the action of V1, as in (310). On the other hand, with subsequent tenses from the present domain, the speaker will indicate that the action of V2 is not only posterior to the action of V1 but also posterior to the moment of speech, as in (311). In other words, the action of V2 has not yet been accomplished. »

<sup>138</sup> « [...] with *pedir* which requires a subsequent tense, either the imperfect subjunctive (*viniera/ viniese*) or the present subjunctive (*venga*) can be used. The imperfect subjunctive will indicate a posterior action from the perspective of V1 and the present subjunctive, a posterior action from the perspective of the moment of speech, an action that has not been accomplished yet. » [...] « However, if the temporal adverb is introduced into (330), it

Pourtant, contrairement à ce que prétend Kowal dans son interprétation de l'exemple (332), le subjonctif imparfait serait aussi « approprié » que le subjonctif présent pour dire l'action qui ne s'est pas encore déroulée. La question ne se situe pas au niveau du moment de réalisation de l'événement, mais au niveau du choix, pour le locuteur, entre deux formes verbales déclarant un événement dont la réalisation, soumise à ultériorité dans les deux cas, est surtout *inactualisée*.

Chez A. Veiga, les temps verbaux se « disloquent » au gré des exemples, tandis que chez Á. Carrasco Gutiérrez, les temps verbaux intègrent deux axes de calcul dans certains emplois. Les autres éléments du discours participant à l'interprétation des temps verbaux – nature sémantique du verbe subordonnant, expressions temporelles –, sont nettement identifiés et utilisés dans les démonstrations, ce qui est une façon de reconnaître que tout le temps n'est pas contenu dans les seuls verbes. Mais, chez ces linguistes, on note l'incapacité commune à séparer le blanc du jaune, et à verser l'entier des valeurs contextuelles dans le signifié des temps verbaux.

On observe ici ce que Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport ont maintes fois observé et dénoncé :

L'outil verbal est fait de repérages temporels. On s'est employé à y mêler inextricablement ces autres repérages qui sont dans la « chronologie événementielle », dans la « chronologie narrative », et dans ces autres indications, de nature chronique, portées par les vocables du contexte. Tout ce que l'on identifie dans le sens résultant d'un discours, on l'importe de mille et une façons dans une seule catégorie de ce discours : dans le verbe.<sup>139</sup>

Les choix méthodologiques d'A. Veiga et d'Á. Carrasco Gutiérrez sont en totale contradiction avec le principe de l'unicité du signe linguistique, auquel nous restons attachée quelle que soit la variété des effets de discours. Sans nier ces différents emplois (bien au contraire, en leur

---

will limit the tenses that can be used with the verb *pedir* » [...] « With the adverb *anoche*, as in (331), V2 can only appear in the imperfect subjunctive because the action of V2, though it is posterior to V1, it is anterior to the moment of speech. On the other hand, with the temporal adverb *ahora mismo*, as in (332), V2 can appear in either the imperfect subjunctive or the present subjunctive. Since the action of V2 is seen as an action that has not happened yet, the present subjunctive will be the more appropriate tense in this context. » Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 95-96. C'est Kowal qui souligne.

<sup>139</sup> Voir J.-C. Chevalier et M.-F. Delport, « Temps des choses, temps de l'outil », 1995, p. 164.

accordant le plus grand intérêt), il est pour nous manifeste qu'ils sont le résultat d'un signifié de puissance, unique, les autorisant tous.

Non que, comme tout un chacun, linguistes ou simples locuteurs qu'on interroge sur leur langue, nous ne percevions des différences d'un énoncé à un autre ; ou à plusieurs autres énoncés qui contiennent, tous, une même forme. Mais ces différences, nous nous gardons bien, de quelque manière que ce soit, de les accrocher à cette forme commune. Ce serait poser que, d'un énoncé à l'autre, ou elle s'adapte à une situation nouvelle, ou elle se déforme, ou on lui ajoute en chaque circonstance une information nouvelle, ou on la prive de l'une de ses caractéristiques, etc. La voyant physiquement inchangée, nous la tenons pour sémiotiquement identique, ici et là.<sup>140</sup>

Les valeurs fonctionnelles exprimées par les formes verbales nous intéressent au plus haut point, mais pas en tant que finalité pour, en aval, accrocher au signifié du verbe des valeurs contextuelles, comme ici, mais en tant que conséquence, résultat d'un signifié abstrait, puissanciel, de cette forme, posé en amont, tâche à laquelle doit se livrer le linguiste s'il prétend décrire la spécificité d'une langue.

Nous postulons que chacune de ces formes verbales, partout, en toutes circonstances, ne peut verser à la phrase que l'organisation temporelle qui la constitue et que chaque locuteur n'a pas à ajuster en fonction de ses besoins momentanés. Les rapports, temporels eux aussi, que nous saurons lire dans un texte ou que, achevé, il nous livrera, nous nous garderons, comme du péché le plus grave, de les accrocher rétroactivement à ces formes verbales et de les inscrire, ainsi qu'il est fait si souvent, dans leur mécanique interne.<sup>141</sup>

Les études espagnoles n'énoncent jamais, en amont de l'étude et du classement d'exemples, de postulat sur la valeur unique de la forme verbale en *langue*, sur la représentation temporelle que cette forme véhicule. Ce manque est symptomatique de ce type de linguistique de la référentialité. Au gré du chapitre, parfois, il est fait allusion au contenu sémantique de la forme, mais en « remplissant » aussitôt ce contenu avec des valeurs contextuelles et au gré des exemples.

Comme cette approche occulte le fait que le « temps » est placé sous le chapeau d'un « mode » chargé d'une valeur différentielle par rapport à l'autre mode, proposant, de fait, une

---

<sup>140</sup> J.-C. Chevalier et M.-F. Delpont, « Le signifié de langue, ou *la précision inutile* », 2006, p. 24.

<sup>141</sup> Voir J.-C. Chevalier, M.-F. Delpont, « Temps des choses, temps de l'outil », p. 150. C'est moi qui souligne.

représentation temporelle *différente*, une autre façon d'objectiver le temps, la confusion entre temps linguistique et temps vécu, plus subtile, plus délicate à détecter entre formes verbales de l'indicatif, devient criante lorsque, dans le cadre de la « concordance des temps », on observe en vis-à-vis des formes d'indicatif et des formes de subjonctif.

### **1.3 Fausse norme et vrai usage**

Les grammaires espagnoles se contentent de décrire un usage majoritaire, parfois qualifié de « canonique », mais elles n'énoncent aucune règle stricte, ne donnent aucune norme autoritaire. Les études linguistiques, quant à elles, décrivent la « concordance des temps » en classant des emplois parmi lesquels certains sont jugés « concordants », sans parvenir à poser une théorie sur les différentes conceptualisations du temps en Langue, ni à proposer une réelle syntaxe des temps verbaux. En outre, une forme de normalisation de la langue se laisse observer avec la mise à l'écart de nombreuses combinaisons, et la déclaration explicite d'une particularité de l'espagnol d'Amérique.

Côté français, manuels et grammaires à visée normative et non explicative visent un public n'ayant aucune connaissance intuitive de la langue espagnole. Ces manuels se doivent avant tout de proposer au lecteur un cadre rassurant pour décrire une langue envisagée comme « langue étrangère », et de faire le choix d'une approche extrêmement simplifiée. Rien d'étonnant, donc, à ce que l'enseignement traditionnel de la grammaire adopte systématiquement les critères les plus rigides et impose des règles d'emploi fondées sur des critères abusifs oblitérant les emplois les plus courants, et, le plus souvent, non imposées par la norme académique espagnole. Cette approche désastreuse se fait au détriment de la compréhension des mécanismes linguistiques, systématiquement écartés.

#### **1.3.1 Plus royalistes que le Roi !**

Dans les précis grammaticaux des manuels de secondaire, la « Règle de la concordance des temps » a constamment sa place depuis de nombreuses années, et le discours n'évolue pas. Au nom d'une certaine « logique », comme en latin, on doit faire coïncider dans la proposition principale et dans la proposition subordonnée les mêmes « temps » : du présent avec du présent, du passé avec du passé.

*Gran Vía español*, classe de Première, Paris, Didier, 1992, « Grammaire », p. 215, § 54.0.

La concordance des temps.

Elle est rigoureusement appliquée en espagnol, qu'il s'agisse de la langue écrite ou parlée, lorsque la phrase répond au schéma suivant :

proposition principale + subordonnée au subjonctif (de temps, de condition, relative, etc.).

D'un mode à l'autre la concordance des temps s'établit ainsi :

Temps de la principale → Temps de la subordonnée

présent de l'indicatif	}	présent du subjonctif
impératif	}	
futur de l'indicatif	}	
passé composé	}	

imparfait de l'indicatif	}	imparfait du subjonctif
passé simple	}	
conditionnel	}	
plus-que-parfait	}	

Exemples :

*Le dices, dile, le dirás, le has dicho que venga mañana ;*

*le decías, le dijiste le dirías, le habías dicho que viniera (viniese) al día siguiente*

Dans *Caminos del idioma*, Espagnol – classe de première, Paris, Didier, 1991, la règle de la Concordance des temps était déjà rédigée strictement dans les mêmes termes, et accompagnée d'exemples illustrant la règle sous forme de passage systématique de la principale au présent avec subordonnée au subjonctif présent, à la principale aux temps du passé avec subordonnée au subjonctif imparfait. Les caractères gras que nous avons reproduits illustrent la volonté d'inscrire chez l'apprenant une mécanique d'application.

No **quiero que te pongas** la blusa verde → No **quise que te pusieras** la blusa verde

Le **decimos que baje** a danzar → Le **dijimos que bajara** a danzar  
Me **ha dicho que venga** → Me **había dicho que viniera**  
Me **interesará que lo hagas** → Me **interesaría que lo hicieras**

Dans le « Livre du professeur », on recense à l'enseignant, en fin d'ouvrage, les principaux exercices proposés à l'élève dans son livre : les exercices réunis sous le titre « la concordance des temps », distinguent les textes où l'élève doit, dans la principale, « mettre au présent, passé composé, futur », et les textes où il doit « mettre au passé ». Ainsi, l'élève apprend à systématiser l'emploi du subjonctif présent et du subjonctif imparfait, en fonction du temps verbal dans la proposition principale : il fera logiquement correspondre présent/présent et passé/passé... sans réfléchir !

Aujourd'hui, rien n'a changé. Dans *Nuevos rumbos*, Espagnol – 2<sup>e</sup> année, Paris, Didier, 2005, on retrouve « La règle de concordance des temps » présentée et illustrée exactement de la même façon qu'il y a 15 ans :

Quand le verbe de la principale est à un temps du passé ou au conditionnel, le verbe de la subordonnée, s'il doit être au subjonctif, est à l'**imparfait** du subjonctif.  
le **aconsejaron** a Mahed que emigrara a Europa.

Si le verbe principal est au présent, au passé composé, à l'impératif, on emploie le subjonctif **présent** dans la subordonnée.  
le **aconsejan** a Mahed que emigre a Europa.

La question de la nature du temps dans le mode subjonctif n'est pas même ébauchée : les temps verbaux épousent les temps d'événements, quel que soit le mode auquel ils appartiennent. Le passage de la principale à la subordonnée est ici inscrit dans le cadre d'une relation univoque qui va obligatoirement de l'une à l'autre, dans ce que François Rastier appelle « une succession déterministe décalquée de l'algorithme informatique »<sup>142</sup>. Dans ces manuels, on présente donc une langue espagnole parfaitement homogène, en ne faisant aucune place aux autres combinaisons possibles, en mettant soigneusement à l'écart bien d'autres emplois (y compris la combinaison « prétérit »/« subjonctif présent » signalée par la RAE) non proscrits, et surtout observables fréquemment dans l'usage.

---

<sup>142</sup> François Rastier, « Conditions d'une linguistique des normes », 2007, p. 5.

### 1.3.2 Mise à l'écart et hiérarchisation

Il en va pareillement dans les grammaires françaises de la langue espagnole, nettement plus prescriptives que les grammaires espagnoles : elles forcent le trait en ne retenant qu'un certain type de structures en nombre très limité, et alimentent ce que Frédéric Serralta appelle une « fausse norme » :

Les « fausses normes » – ces certitudes grammaticales traînant depuis de nombreuses décennies dans notre enseignement de la langue espagnole et qui pourtant ne sont justifiées ni par l'usage ni même par la théorie la plus rigoureusement académique – n'en finissent décidément pas d'exercer leurs insidieux ravages.<sup>143</sup>

Parmi les explications que l'on peut avancer devant la longévité d'une telle fausse règle, en dehors du poids de la tradition latine et du goût pour la « logique », la plus décisive est probablement celle qui tient au contexte français.

On observe, en effet, que pour justifier une règle de la syntaxe espagnole, la *Grammaire espagnole* de Jean Bouzet<sup>144</sup> prend le français comme point de repère :

Concordance des temps du subjonctif.

Le français moderne n'est pas très rigoureux sur la concordance des temps du subjonctif avec le verbe de la proposition principale et tolère bien souvent l'emploi du présent au lieu de l'imparfait : *j'avais peur qu'il ne s'égare, qu'il n'arrive pas, qu'il ne sache pas*, etc.

Il conviendra toujours de rectifier la concordance avant de traduire.

J'avais peur *qu'il n'arrivât pas, qu'il ne sût pas* / *Temía que no llegase, que no supiese*  
Je voudrais *que tout le monde fût là* (et non soit là) / *Quisiera que todos estuviesen ahí*.

La règle de Bouzet est extrêmement stricte (« il conviendra toujours ») et sa formulation particulièrement rigide. Le français moderne, considéré comme tolérant « tolère bien souvent ») est taxé de « pas très rigoureux », ce qui laisse supposer que d'autres emplois existent bien en français, mais sont rejetés ici explicitement. Pour le passage à l'espagnol, on

---

<sup>143</sup> F. Serralta, « Une fausse norme qui a la vie dure », 1994, p. 107.

<sup>144</sup> J. Bouzet, *Grammaire espagnole*, 1984, § 514, p. 223.

livre implicitement l'image d'une langue parfaitement homogène, et l'on n'évoque pas les autres combinaisons, tout simplement occultées.

Jean Coste et Augustin Redondo signalent, eux, dans l'introduction à leur *Syntaxe de l'espagnol moderne*, que l'ouvrage est « destiné à des étudiants français », justifiant ainsi que plusieurs questions soient abordées à partir du français, tout en prétendant réserver à certaines autres l'approche du « système espagnol en lui-même pour mieux en faire apparaître la cohérence : *ser* et *estar*, les démonstratifs, les prépositions, les modes, etc. »<sup>145</sup> Or, là non plus, aucune théorie sur le système verbal espagnol « en lui-même » ne sous-tend la présentation des modes et des temps verbaux, et l'on se contente de livrer la même règle abusive et restrictive que chez Bouzet, sans place aucune pour les « exceptions » à la règle.

En réalité, la règle de la concordance des temps sert de contrepoint à la pratique de la langue française, laquelle, après avoir été présentée dans la tradition grammaticale comme un modèle d'application rigoureuse<sup>146</sup>, ne la respecte plus, pour parler en termes traditionnels. Les grammaires françaises de la langue espagnole se sont avidement saisies de cette règle parce que le français a connu une évolution dans l'emploi des temps du subjonctif, comme si chez les grammairiens français hispanistes, leur amour de la concordance, ne pouvant plus se satisfaire dans la langue française, trouvait refuge dans la défense acharnée d'une fausse norme en espagnol.

Cette évolution du français est immédiatement signalée dans le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois<sup>147</sup> à l'article « concordance » :

Le français connaît plus souvent la *concordance des temps*, fréquente aussi en latin ; c'est ainsi que, quand le verbe principal est au présent ou au futur, le verbe de la subordonnée, à l'indicatif, se met au temps que réclame le sens. [...]

Quand le verbe de la subordonnée est au subjonctif, le système fonctionne de la même manière ; en principe, le présent du subjonctif joue le rôle du présent et du futur, l'imparfait du subjonctif celui de l'imparfait de l'indicatif, le passé du subjonctif, les rôles du passé composé

---

<sup>145</sup> Voir J. Coste et A. Redondo, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965, « Avant-propos ».

<sup>146</sup> Pour une présentation extrêmement normalisée de cette règle en français, voir Walther von Wartburg et Paul Zumthor, *Précis de syntaxe du français contemporain*, 1958, p. 236.

<sup>147</sup> J. Dubois et alii, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1994, article « concordance ». C'est moi qui souligne.

et du futur antérieur, le plus-que-parfait ceux du passé antérieur, du plus-que-parfait de l'indicatif, du futur antérieur du passé, du conditionnel passé.

La présentation est aussitôt suivie d'un clivage entre « langue commune » et « langue soutenue » :

En réalité la langue commune a tendance à substituer à ce système à quatre temps un système à deux temps (présent-futur exprimant la simultanéité ou l'action postérieure ; passé exprimant l'action antérieure). On a ainsi, en langue soutenue :

*je veux qu'il vienne* (action de venir postérieure à *je veux*).

*Je voulais qu'il vînt* (action de venir postérieure à *je voulais*).

Mais en langue commune :

*Je veux, je doute, je voulais, je doutais qu'il vienne.*

On observera, au passage, que les faux arguments ne connaissent pas de frontière, puisque, comme on l'a observé dans les exemples retenus dans les grammaires espagnoles, l'idée de « postériorité » qui sert à justifier l'emploi différencié des deux temps du subjonctifs, « vienne » ~ « vînt », est imputable au sémantisme du verbe « vouloir » et non aux deux temps verbaux, contrairement à ce qui est avancé ici.

L'opposition entre les deux registres de langue, telle qu'elle est traditionnellement exploitée pour rendre compte, dans la langue française, de la quasi-disparition du subjonctif imparfait<sup>148</sup>, peut expliquer l'ardeur des hispanistes français à enseigner une langue espagnole de préférence « soutenue », *castiza* à souhait, appliquant, elle, scrupuleusement, par contraste, la concordance des temps au subjonctif imparfait.

Ces manuels de secondaire et ces grammaires ne signalent pas qu'il existe en espagnol bien d'autres usages que ceux qu'ils ont retenus et donnent à voir une langue amputée de nombreux emplois autorisés par le système linguistique. En prétendant que la langue espagnole n'admet que certains emplois, ceux qu'ils décrivent, ces ouvrages considèrent sans doute que les autres combinaisons ne font pas partie de la langue espagnole, telle que eux-mêmes, prescripteurs, la conçoivent, illustrée par des exemples qu'ils ont eux-mêmes forgés. Bien entendu, leur propos n'est jamais étayé de statistiques ou de quelques données prouvant que leur sélection des cas soi-disant les plus caractéristiques est justifiée. Ils vendent et transmettent ainsi une certaine conception de la langue espagnole : la leur.

---

<sup>148</sup> À ce sujet, voir la *Grammaire méthodique du français* de M. Riegel, J.-C. Pellat et R. Rioul, 2004, p. 327-329. Sur l'évolution diachronique d'un point de vue « quantitatif », voir la thèse d'Annick Legraverand, *Étude diachronique et synchronique de la Concordance des Temps en français (étude quantitative)*, 1997.

Dans les grammaires françaises, également, le rejet de certains exemples, explicite, s'inscrit au sein d'une hiérarchisation. Lorsque certaines grammaires espagnoles et françaises signalent d'autres usages, il est frappant de remarquer qu'ils ne sont jamais présentés sur le même plan que les autres considérés comme canoniques. Ils n'entrent tout simplement pas dans la « logique » retenue, extrêmement simpliste<sup>149</sup>.

La règle de la concordance des temps, telle qu'elle est présentée dans la *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain* de Pierre Gerboin et Christine Leroy (1994), commande un lien de dépendance entre le « temps » du verbe de la proposition principale, au mode indicatif, et celui du verbe de la proposition subordonnée, au mode subjonctif, « si l'action exprimée est considérée comme non réalisée ou non réalisable ».

Si la subordonnée est au subjonctif, le temps de ce mode subjonctif dépend du temps du verbe de la principale, c'est ce que l'on appelle la concordance des temps. Si le verbe de la subordonnée est au mode subjonctif, le temps de cette subordonnée est déterminé par le temps du verbe de la principale de la façon suivante<sup>150</sup> :

Principale	Subordonnée
Présent Futur Impératif	Présent du subjonctif
Imparfait Passé simple Plus-que-parfait Conditionnel présent ou passé	Imparfait du subjonctif

<sup>149</sup> Sur ce type de présentation – règle puis exceptions –, cf. Dolores Ligatto et Béatrice Salazar, *Grammaire de l'espagnol courant*, 1993 : l'association d'un temps du passé dans la principale et d'un présent du subjonctif y est présentée comme possible lorsque « le procès postérieur est envisagé comme non accompli : « *Rechazó que su propósito sea acceder a la independencia de Cataluña* », p. 260-261.

<sup>150</sup> Chapitre 23, « La concordance des temps », p. 224.

Suivent aussitôt les « exceptions à la concordance avec principale au passé simple », présentées comme une transgression aux règles de la concordance.

Il y a des cas où le locuteur peut transgresser les règles de la concordance selon l'intention de son discours :

Le **pidieron** a Pablo que **estudiara** más.

Le verbe de la subordonnée est, comme il se doit, à l'imparfait du subjonctif mais cet imparfait indique que l'action d'étudier davantage appartient elle aussi au passé et il faut le contexte pour savoir si la demande d'un plus grand travail a été satisfaite ou non.

Le **pidieron** a Pablo que **estudie** más.

Cette fois le verbe de la subordonnée est au présent du subjonctif, en dépit d'un verbe principal au passé simple, parce que la volonté qui s'est bien exprimée dans le passé sera éventuellement suivie d'effets (subjonctif) dans le présent ou dans l'avenir (présent de ce subjonctif).

Cette « discordance » des temps en espagnol doit être maniée avec une extrême prudence et il ne faut surtout pas croire que tout est possible. Cette souplesse de construction est moins grande qu'avec le passé composé.

Il est plus sage, pendant la période – longue – d'apprentissage, de s'en tenir à une concordance stricte des temps, mais il faut être sensible, le plus tôt possible, dans le discours de l'interlocuteur ou dans le texte de l'écrivain, au raffinement, à la subtilité de cette « discordance » des temps.

Le **dije** que **aguarde** a que se resuelva lo de la conserjería. M. Delibes

El Director de Bellas Artes **aludió** el miércoles 15 en Figueras a la posibilidad de que las residencias de Salvador Dalí en Cadaqués y Púbol –hoy propiedad del Estado- **se conviertan** en casa museo. *El País* <sup>151</sup>

On notera, à propos de ces deux derniers exemples, où l'on a pris soin de choisir des exemples parfaitement authentiques (littérature et presse), qu'à l'instar de la règle latine présentée par Ernout et Thomas<sup>152</sup>, l'opposition entre langue et littérature est patente : on pose tout d'abord l'homogénéité de la langue (illustrée par la règle), pour ensuite faire ressortir la pratique hétérogène des écrivains ou des journalistes.

---

<sup>151</sup> Voir P. Gerboin et C. Leroy, *op. cit.*, p. 225-226.

<sup>152</sup> voir *supra* p. 17, note 32.

Cette règle est assortie de « Remarques sur la concordance des temps ». La première remarque concerne l'emploi des formes composées du subjonctif (subjonctif passé et plus-que-parfait du subjonctif) :

Si l'action de la subordonnée est antérieure à celle de la principale – *je souhaite* (en ce moment) *qu'il ait pu arriver à temps* (hier soir) – le verbe de la subordonnée se met :

- au passé du subjonctif si la principale est au présent, au passé composé, au futur ou à l'impératif.

**Deseo, he deseado, deseare** que él **haya podido** llegar a tiempo.

**Perdóname** que **haya insistido** tanto.

- Au plus-que-parfait du subjonctif si la principale est à l'imparfait, au passé simple, au plus-que-parfait, au conditionnel présent ou passé :

**Deseaba, deseé, había deseado, deseearía, habría deseado** que él **hubiera podido** llegar a tiempo.<sup>153</sup>

En l'absence d'une réflexion sur les temps, d'une théorie posée en amont, il est impossible pour ces auteurs de proposer une distinction entre le temporel et l'aspectuel. Or, l'emploi du « subjonctif passé », comme on l'observe ici, relève d'une opposition *aspectuelle* et non temporelle<sup>154</sup>.

La deuxième remarque concerne les deux possibilités de concordance lorsque le verbe de la proposition principale est au passé composé. Si l'une est présentée comme « logique », l'autre est, à en croire cette grammaire, d'un emploi plus restreint.

Le passé composé étant un temps du passé, il est logique qu'une subordonnée au subjonctif qui en dépend soit elle-même à un temps du passé, donc à l'imparfait :

**He cotizado** la autorización de ese Gambo Club a cambio de que los conservadores [...] **hicieran** la vista gorda en el asunto del café de camareras.

**He sabido** cómo has venido a Logroño, y **he mandado** que te **buscaran**. P. Baroja

Cependant, plus que les autres temps du passé, le passé composé a un lien avec le présent et il est d'ailleurs constitué avec l'auxiliaire **haber** conjugué au présent. Une subordonnée qui dépend d'une principale au passé composé peut d'ailleurs exprimer une action qui se réalise dans le présent ou dans le futur. En conséquence, dans ce cas-là, la subordonnée se met au présent du subjonctif.

**He hecho** todo lo posible para que no **llore**. A Zamora<sup>155</sup>

---

<sup>153</sup> P. Gerboin et C. Leroy, *op. cit.*, p. 224-225.

<sup>154</sup> Sur cette erreur récurrente, voir Gilles Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 44.

<sup>155</sup> P. Gerboin et C. Leroy, *op. cit.*, p. 225.

La présentation de la grammaire de Gerboin et Leroy montre la difficulté de concilier règle prescriptive et usage. L'organisation du chapitre, clairement hiérarchisée, présente dans un premier temps la règle de la « concordance des temps » et son application dite « stricte », puis, dans un second temps, les « exceptions » ou « transgressions », y compris à l'intérieur d'une même sous-partie, où l'on présente d'abord la forme dite « logique », puis celle d'un emploi soi-disant plus particulier. Ici, le descriptif étant très incomplet, de nombreux usages se retrouvent dans la catégorie honteuse des exceptions.

Bien d'autres combinaisons sont possibles, nous le savons, mais elles ne sont prises en compte ni dans le cadre simpliste et restrictif de la « règle de la concordance des temps », puisqu'elles la contredisent, ni dans celui des exceptions. Tous ces autres emplois sont tout simplement occultés afin de justifier une règle ne retenant qu'une partie des combinaisons observables dans le discours, dans un cadre syntaxique extrêmement réduit, le plus souvent celui de la proposition substantive.

La recommandation de la « règle » enseignée par Gerboin et Leroy veut que dans le mode subjonctif, l'on sélectionne l'un de ses « temps » en fonction du « temps » du mode indicatif retenu dans la proposition principale. On pose donc une concordance de *formes* verbales : à une forme de « présent » de l'indicatif, l'usager doit faire correspondre une forme de « présent » du subjonctif. À une forme de « prétérit » de l'indicatif il fera correspondre une forme d'« imparfait » du subjonctif.

Poser la concordance en ces termes, c'est postuler que le « temps » du mode indicatif et le « temps » du mode subjonctif sont deux « temps » de même nature, permettant donc le même type de repérage, à savoir un repérage de type temporel : le « temps » du mode subjonctif permettrait, donc, comme le « temps » du mode indicatif, de placer un événement dans une époque déterminée. Du fait de cette indistinction entre mode indicatif et mode subjonctif, les relations entre les deux formes verbales sont de type temporel, c'est-à-dire que l'on glisse de la notion de « temps verbal », dans deux modes distincts, à la chronologie des événements évoqués, les uns par rapport aux autres, et toujours à partir du présent d'énonciation du sujet parlant.

Du fait aussi de cette assimilation, la présentation de Gerboin et Leroy nous impose un certain ordre dans la relation entre le temps du verbe subordonné et celui du verbe subordonnant : « Si le verbe de la subordonnée est au mode subjonctif, le temps de cette subordonnée est déterminé par le temps du verbe de la principale... ». L'ordre établi, ici, pose que c'est le temps du verbe de la proposition principale qui régit le temps de la subordonnée, qu'il est aux

commandes, en quelque sorte : si j'ai un « présent » de l'indicatif (temps linguistique) dans la principale qui correspond à une action présente (temps vécu), je dois logiquement lui subordonner un « présent » du subjonctif (temps linguistique) évoquant une action présente ou future (temps vécu). Or, si le verbe de la proposition principale a effectivement le statut de « régisseur » dans ces exemples retenus pour illustrer la règle de la concordance des temps, c'est parce qu'il s'agit d'un certain type de verbe, dans le cadre d'un certain type de subordonnée, la subordonnée dite substantive, introduite par une classe bien particulière de verbes. Nous y reviendrons dans la partie 3 de cette étude.

La chronologie des événements les uns par rapport aux autres étant, en réalité, ce à quoi l'on s'attache – et non aux *formes verbales* – la règle de la « concordance des temps » est en réalité un relevé des « effets de sens » possibles des formes verbales les unes relativement aux autres. Bien entendu, ne répondent à cette règle de la « concordance des temps » que certains « effets de sens », les autres étant qualifiés de « transgressifs ». Cette confusion entre temps verbal et temps de l'événement est illustrée par l'exemple de « discordance de temps » avec verbe de la principale au « prétérit » et verbe de la subordonnée au « présent » : *le pidieron a Pablo que estudie más ~ le pidieron a Pablo que estudiara más*.

Présentée comme une transgression, la combinaison *pidieron-estudie* est justifiée par la valeur temporelle qu'auraient les deux formes de subjonctif, l'une à l'« imparfait », l'autre au « présent ». Les deux événements déclarés par ces subjonctifs, « estudiara » et « estudie » sont présentés comme s'opposant *temporellement*, dans l'emploi qui en est fait dans ces exemples, non pas du point de vue de la représentation temporelle différente qu'elles véhiculent, mais, du point de vue de l'expérience, du point de vue des actions qu'elles servent à évoquer. En résumé, un subjonctif « présent » évoque une action présente ou future, un subjonctif « imparfait » évoque une action passée. Avec « estudiara » l'action appartient au passé, tandis qu'avec « estudie », l'action a des effets dans le présent. D'un côté, on tire vers le passé du locuteur, pris comme repère, du fait du temps de la principale, et l'on justifie ainsi le subjonctif imparfait choisi « comme il se doit » pour faire concorder deux actions dans le passé ; de l'autre côté, on tire vers le présent ou l'avenir du locuteur, toujours à partir du point de repère dans le passé (temps de la principale) pour justifier un cas de non- concordance formelle – « prétérit » ~ « présent » – par une non-concordance des actions dans la chronologie du locuteur.

Non seulement on met sur le même plan les temps verbaux du mode indicatif et ceux du mode subjonctif, mais on assimile pour les deux modes « temps » linguistique – « présent », « prétérit », « imparfait » – et chronologie des événements : passé, présent, futur, autour de la figure du locuteur.

Dans la grammaire française de Jean-Marc Bedel on observe la même hiérarchisation du chapitre :

L'application de la règle de la concordance des temps, en général très stricte en espagnol, peut néanmoins être soumise à quelques dérogations.<sup>156</sup>

Comme dans les autres grammaires françaises citées (Gerboin et Leroy, Ligatto et Salazar), on en déduit que les cas de non-concordance sont minoritaires, mais ici, viennent s'ajouter des jugements de valeur et l'esquisse d'une variation diatopique :

Ces usages sont parfois injustifiés et erronés, notamment dans la langue de certains pays d'Amérique, mais aussi en Espagne. Ils sont d'autres fois admissibles, voire parfaitement corrects.

On reconnaîtra néanmoins à Bedel le mérite d'avoir signalé que les cas de « non-concordance » concernent aussi bien l'espagnol péninsulaire que l'espagnol américain, précaution dont ne s'embarrassent pas Rojo et Veiga dans la *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, comme on l'a vu précédemment.

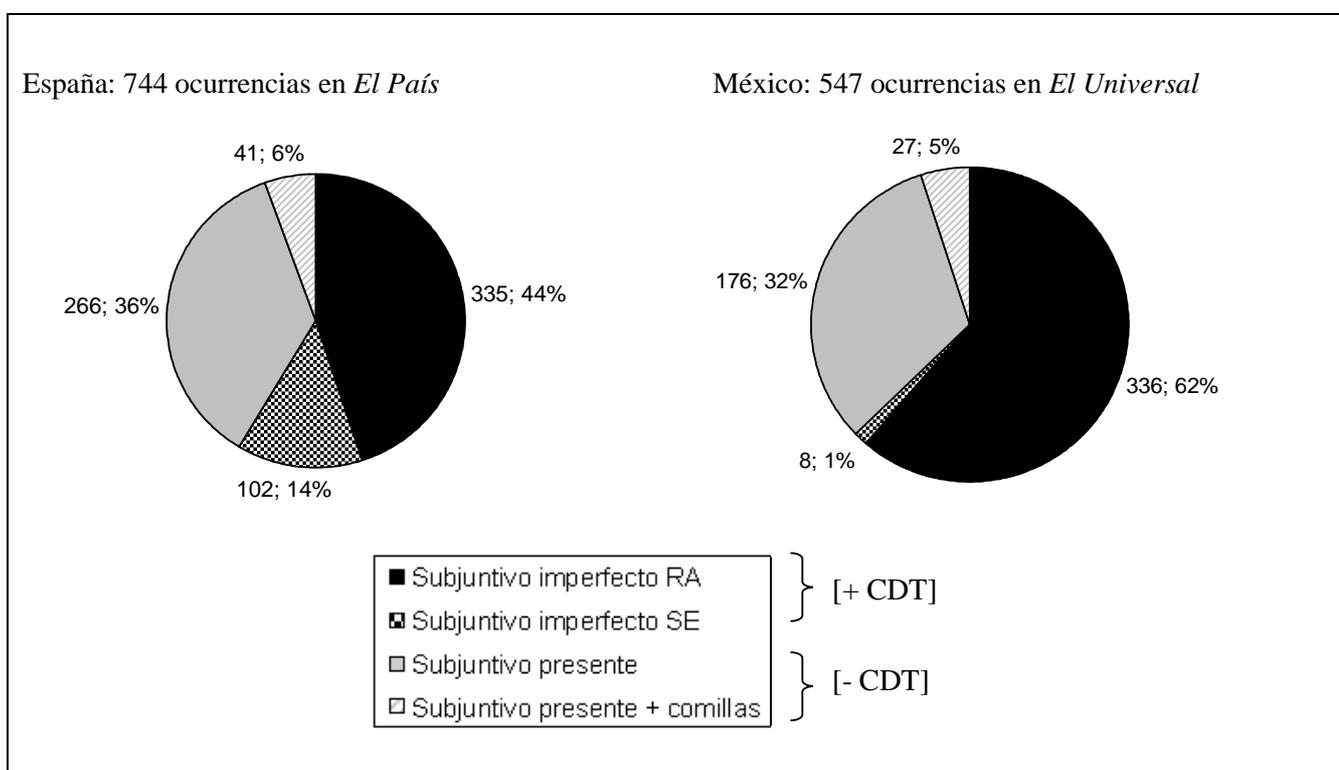
Et pourtant, un simple test avec le moteur de recherche *Google* permet d'établir que cette non-concordance, loin d'être une « dérogation », est une pratique des plus courantes en espagnol péninsulaire comme américain. Le test consiste à formuler la demande « pidió que » sur les sites des journaux espagnol *El País* – *elpais.com* – et mexicain *El Universal* – *eluniversal.com.mx*. On obtient 744 occurrences pour *El País* et 575 pour *El Universal*, répartis de la façon suivante :

---

<sup>156</sup> J.-M. Bedel, *Grammaire de l'espagnol moderne*, 1997, p. 466. C'est moi qui souligne.

Tableau 1

- Imparfait du subjonctif en <i>-ra</i>	<i>PIDIÓ que + -RA</i>	} Concordance
- Imparfait du subjonctif en <i>-se</i>	<i>PIDIÓ que + -SE</i>	
- Présent du subjonctif	<i>PIDIÓ que + -E /-A</i>	} Non-concordance
- Présent du subjonctif guillemeté <sup>157</sup>		



*Pidió que +...* en *El País* (España) [búsqueda del 24-01-2008] y en *El Universal* (México) [29-01-2008]<sup>158</sup>

On observe qu'entre l'emploi du subjonctif présent (jugé non concordant par les grammaires) et celui du subjonctif imparfait (formes en *-ra/-se*), le partage est assez semblable dans les

<sup>157</sup> Par exemple : « Más categórico se mostró el portavoz del BNG, Carlos Aymerich, que reivindicó "que se apruebe la ley" que debe reformar el estatuto del ente público, y que, recordó, "forma parte del pacto de gobierno" entre el PSOE y los nacionalistas », *El País*, « Quintana arranca a Touriño un compromiso para el transporte de discapacitados », 05/09/2007.

<sup>158</sup> Caroline Pasquer, *La concordancia de tiempos en español moderno: las subordinadas en subjuntivo*, mémoire de Master 2, 2008, p. 70.

deux journaux, ce qui suffit à montrer nettement que, d'une part, la règle de la concordance des temps est loin d'illustrer la réalité des emplois, et d'autre part, que l'espagnol d'Amérique n'est pas moins respectueux de cette règle que l'espagnol péninsulaire : 63% de formes de subjonctif imparfait (Mexique) contre 58 % (Espagne). On observe également l'emploi presque inexistant de la forme en *-se* dans *El Universal*, ce qui ne nous surprend pas.

Du côté français, la « règle de la concordance des temps », telle qu'elle est posée traditionnellement dans manuels et grammaires, n'a aucune pertinence puisqu'elle ne correspond tout simplement pas à la réalité des emplois en espagnol.

Du côté espagnol, la conception du phénomène de la « concordance des temps » est toujours strictement la même dans les grammaires de grande diffusion ou dans les études linguistiques : 1. n'ayant posé, en amont, aucune hypothèse sur la représentation du temps particulière au mode subjonctif, on fait entrer dans son signifié des valeurs contextuelles en opposant, au gré des besoins de justification d'exemples, un subjonctif « temporel » et un subjonctif « modal » ; 2. on ne s'intéresse qu'aux valeurs d'effets des temps verbaux dans le discours et seul leur classement change, éventuellement, ou se fait plus détaillé ; 3. on retient les exemples où la concordance formelle (« présent » de l'indicatif / « présent » du subjonctif) épouse une concordance de sens du point de vue de la chronologie événementielle, et l'on justifie quelques « exceptions » en ayant recours explicitement au contexte (nature sémantique des verbes subordonnants), ou au procédé de la commutation, en posant grossièrement que le remplacement possible d'une forme par une autre vaut pour équivalence. Enfin, on minimise ou taxe de transgressifs, voire on passe sous silence, tous les autres emplois.

### **1.3.3 Description des emplois**

La description récente la moins incomplète que l'on puisse consulter aujourd'hui se trouve dans le petit ouvrage du linguiste anglais Jerzy Kowal, au titre évocateur, *Spanish Consecutio Temporum : Myths and Reality* (2007). Reprenant les travaux d'inspiration générativiste de Roger Farley<sup>159</sup> et d'Antonio Obaid<sup>160</sup> sur la règle de la concordance des temps, telle qu'elle est présentée dans la *Grammaire* de la RAE (versions de 1917 et 1931), Kowal s'attache à démontrer, à partir d'un *corpus* journalistique péninsulaire et américain, que ce qu'il appelle la « règle de la RAE », extrêmement restrictive, ne rend pas compte de toutes les possibilités d'emplois des temps en espagnol moderne<sup>161</sup>.

De mon côté, à partir d'un *corpus* d'exemples issus de la presse de langue espagnole contemporaine, péninsulaire et américaine<sup>162</sup>, je propose de confronter les présentations tronquées des grammaires, études linguistiques espagnoles et manuels français, avec les combinaisons effectivement observables.

#### – Méthode de recherche des exemples

La recherche s'est faite à partir de journaux disponibles sur Internet et du CREA (*Corpus de Referencia del Español Actual*) de la Real Academia Española, des moteurs de recherche proposés par certains journaux en ligne (*www.elpais.com*, *www.abc.es...*). Ce *corpus* ne prétend pas à l'exhaustivité car, bien entendu, la linguistique n'est pas une question de quantité, mais sur ce point, il m'est apparu clairement que l'apport de quelques données quantitatives serait nécessaire (et suffisant) pour balayer cette fausse règle de la concordance des temps. L'avantage de la recherche informatique est en effet d'offrir une grande quantité d'exemples, mais afin d'extraire l'échantillon le plus diversifié possible de combinaisons, il est impératif de varier les paramètres : combinaisons de modes et de temps, types de subordonnées (substantives, adjectives, adverbiales), conjonctions de coordination (*para que*, *con el propósito de que...*), tournures personnelles (*necesito que...*) et impersonnelles (*es necesario que...*), verbes subordonnants (*exigir*, *lamentar*, *desmentir...*).

#### – Description du *corpus*

---

<sup>159</sup> R. Farley, « Sequence of Tenses : a Useful Principle ? », 1965, p. 549-553 ; voir aussi du même auteur « Time and the Subjunctive in Contemporary Spanish », 1970, p. 466-475.

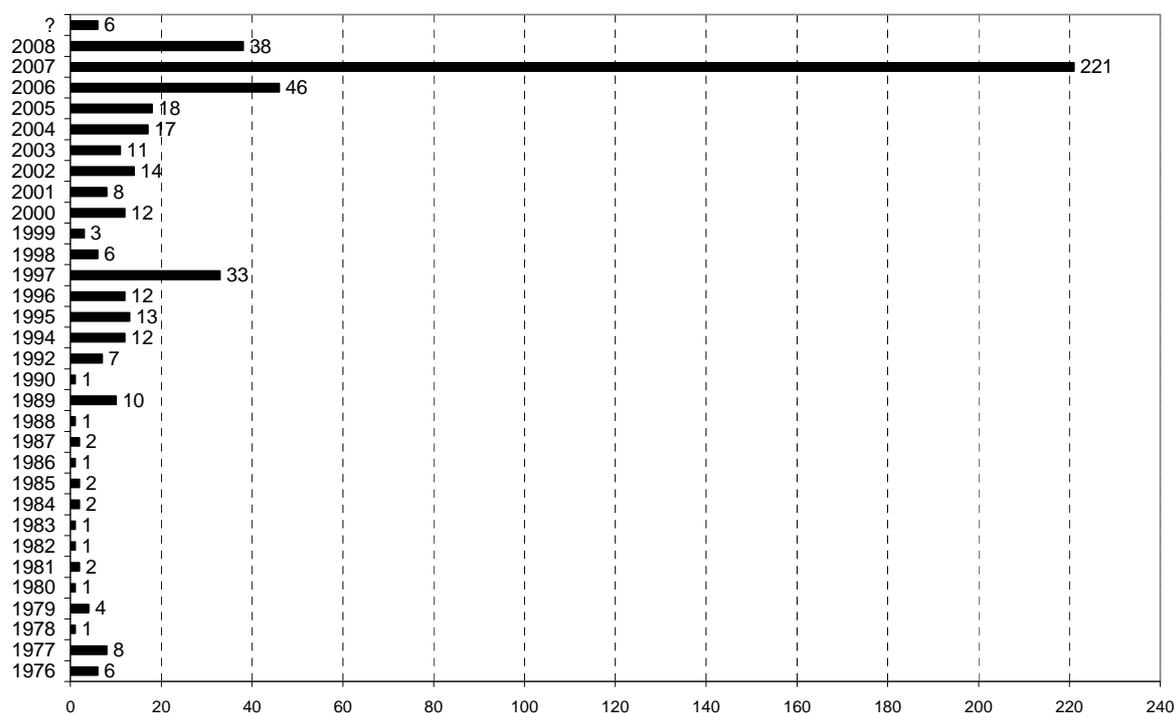
<sup>160</sup> A. Obaid, « A Sequence of Tenses ? – What Sequence of Tenses ? », 1967, p. 112-119.

<sup>161</sup> « Almost forty years later, I will demonstrate with the same procedure that CT [*Consecutio Temporum*] rules as presented in the 2004 reprint of *EsbozoRAE* also do not represent the reality of modern spanish », in J. Kowal, *Spanish Consecutio Temporum : Myths and reality*, 2007, p. 35.

<sup>162</sup> Ce *corpus* a été élaboré dans le cadre d'un Master 2, sous ma direction, par Caroline Pasquer à l'université de Rennes 2 (2008).

Le *corpus* réunit 520 exemples, extraits de la presse espagnole contemporaine, péninsulaire et américaine, ainsi que de journaux des États-Unis de langue espagnole publiés à Miami : *Diario de las Américas*, *El Nuevo Herald*. Par ailleurs, les exemples recueillis sont tirés d'articles publiés depuis 1976 jusqu'à 2008, 74 % des occurrences étant très récentes, de sources postérieures à l'année 2000. Quant aux exemples tirés du CREA, qui représentent 106 des 520 occurrences (soit 20 %), une très grande majorité, 83 %, est antérieure à l'année 2000. La répartition chronologique des exemples du *corpus* est donc la suivante :

Tableau 2



Reparto cronológico de los ejemplos<sup>163</sup>

Concernant les pays représentés, l'Espagne totalise 80 % des exemples (417 exemples), suivie de l'Argentine, 8%, tandis que les autres pays restent très minoritaires. Ces écarts gigantesques sont dus aux moteurs de recherche, les mieux achalandés étant toujours les moteurs péninsulaires.

<sup>163</sup> Voir C. Pasquer, *op. cit.*, p. 36.

Tableau 3

<i>País</i>	<i>Número de ocurrencias</i>	<i>%</i>
Argentina	42	8,1
Bolivia	2	0,4
Chile	1	0,2
Costa Rica	5	1,0
Cuba	3	0,6
Ecuador	7	1,3
EE. UU.	8	1,5
El Salvador	1	0,2
España	417	80,2
Guatemala	2	0,4
México	11	2,1
Nicaragua	2	0,4
Paraguay	7	1,3
Perú	4	0,8
Puerto Rico	1	0,2
Rep. Dominicana	4	0,8
Venezuela	3	0,6
Total	520	100,0

*Número y porcentaje de ocurrencias por país*<sup>164</sup>

Tableau 4

---

<sup>164</sup> Voir C. Pasquer, *op. cit.*, p. 37.

País	Periódico	Total
ARGENTINA	<i>Clarín</i>	21
	<i>Cronista digital</i>	1
	<i>Diario Época</i>	2
	<i>Diario La Prensa</i>	6
	<i>El Independiente</i>	1
	<i>La Gaceta on line</i>	1
	<i>La Mañana de Córdoba</i>	1
	<i>La Nación</i>	4
	<i>La Nueva Provincia</i>	1
	<i>La Voz del Interior</i>	1
	<i>Olé</i>	2
	<i>Periodismo de verdad</i>	1
	BOLIVIA	<i>El Mundo</i>
<i>La Prensa</i>		1
CHILE	<i>El Observatodo</i>	1
COSTA RICA	<i>La Nación</i>	4
	<i>La Prensa Libre</i>	1
CUBA	<i>El Habanero</i>	1
	<i>Granma Internacional</i>	2
ECUADOR	<i>Diario Hoy</i>	2
	<i>Ecuador Ciencia</i>	1
	<i>El Mercurio</i>	2
	<i>El Universo</i>	2
EE. UU.	<i>Diario de las Américas</i>	4
	<i>El Mensajero</i>	1
	<i>El Nuevo Herald</i>	1
	<i>EXTRA</i>	1
	<i>La Opinión digital</i>	1
EL SALVADOR	<i>El Diario de Hoy</i>	1
ESPAÑA	<i>ABC &amp; ABC Electrónico</i>	26
	<i>Diario de Mallorca</i>	2
	<i>Diario Directo</i>	2
	<i>Diario Vasco</i>	2
	<i>El Comercio digital</i>	1
	<i>El Correo digital</i>	1
	<i>El Diario Montañés</i>	1
	<i>El Diario Vasco</i>	2
	<i>El Economista</i>	1
	<i>El Mundo</i>	24
ESPAÑA	<i>EL País</i>	325
	<i>El Periódico mediterráneo</i>	1
	<i>La Opinión Coruña</i>	1
	<i>La Opinión de Tenerife</i>	1
	<i>La Razón &amp; La Razón Digital</i>	6
	<i>La Región</i>	1
	<i>La Vanguardia</i>	12
	<i>La Verdad</i>	2
	<i>La Voz de Galicia</i>	1
	<i>La Voz Digital</i>	2
<i>Las Provincias</i>	1	
<i>Libertad Digital</i>	1	
<i>Metro</i>	1	
GUATEMALA	<i>La Hora</i>	2
MÉXICO	<i>Diario de Yucatán</i>	1
	<i>El Sur de Acapulco</i>	1
	<i>El Universal</i>	2
	<i>Excélsior</i>	2
	<i>La Jornada</i>	2
	<i>MURAL</i>	2
<i>Noticiasenlinea.com</i>	1	
NICARAGUA	<i>La Prensa de Nicaragua</i>	2
PARAGUAY	<i>ABC Color</i>	1
	<i>ABC Digital</i>	2
	<i>Diario Popular</i>	1
	<i>La Nación</i>	3
PERÚ	<i>Correo</i>	2
	<i>Expreso</i>	2
PUERTO RICO	<i>El Nuevo Día</i>	1
REP. DOMINICANA	<i>Clave Digital</i>	1
	<i>Dedom</i>	1
	<i>Diario Digital</i>	1
	<i>Diario Horizonte</i>	1
VENEZUELA	<i>Agencia bolivariana de noticias</i>	1
	<i>El Tiempo</i>	1
	<i>El Universal</i>	1
<b>Total</b>		<b>520</b>

*Inventario de los periódicos del corpus en función del país de publicación<sup>165</sup>*

Je propose de décrire les relations temporelles entre le verbe d'une proposition principale et le verbe d'une proposition subordonnée au mode « subjonctif », dans le cadre syntaxique classique de ce qu'on appelle la « concordance des temps » : sans m'attacher pour l'instant

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 40.

aux types de subordonnées et en considérant aussi les formes non personnelles des verbes. J'indique les combinaisons signalées aussi par Kowal et, pour tous les cas qu'il n'envisage pas, j'indique Ø.

– Le verbe de la **principale à l'infinitif** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(1) CONFIAR en que SEA el propio fabricante quien se denuncie a sí mismo es arriesgado por definición.<sup>166</sup>

le « subjonctif imparfait »

(2) De los clubes que hay en Guipuzkoa sólo tenemos escuela de rugby el Ordizia y el Hernani. Los demás andan mal. No PERMITIR que HUBIESE competición en alevines nos ha hecho daño.<sup>167</sup>

Pas d'exemple avec les formes auxiliées correspondantes.

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au gérondif** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(3) ADMITIENDO que SEA un color - los diccionarios lo niegan, basándose en los argumentos de la física -, el negro era el color que en mi adolescencia, e incluso en la juventud, aplicado al vestuario, sólo significaba luto o ceremonia.<sup>168</sup>

le « subjonctif imparfait »

(4) En los últimos meses, la ampliación de los plazos de la hipoteca ha sido una tendencia asumida por diversas entidades. Se ha llegado incluso a los 50 años en préstamos para menores de 35 años. SUPONIENDO que SE CUMPLIESEN dichas condiciones, habría personas que podrían cumplir 85 años, un plazo que parece impensable para los posibles solicitantes.<sup>169</sup>

---

<sup>166</sup> *El País*, « Juguetes peligrosos », 16/08/2007.

<sup>167</sup> CREA, *El Diario Vasco*, Sergio Eguiguren, « El rugby guipuzcoano está bajo... », ESPAÑA, 04/05/1999.

<sup>168</sup> *El periódico mediterráneo*, Josep María Espinás, « La gran sorpresa del negro », ESPAÑA, 17/04/2007.

<sup>169</sup> *El Mundo*, « Revolución en los préstamos ante el nuevo escenario », ESPAÑA, 31/03/2006.

Pas d'exemple avec les formes auxiliées correspondantes.

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au « présent de l'indicatif »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(5) En cambio, no ha crecido nada el porcentaje de personas que **PREFIERE** que **GANEN** los socialistas (51%), como tampoco el de los que manifiestan que les gustaría que venciese el PP (32%).<sup>170</sup>

le « subjonctif passé »

(6) Una laringitis de Mick Jagger impidió a aproximadamente 50.000 espectadores disfrutar de la música del veterano grupo en El Ejido y a casi 30.000 en Valladolid. [...]

La empresa organizadora afirma que había contratado un seguro con varias compañías ante posibles cancelaciones y que éstas certificaron la afonía del cantante. **FACUA**, sin embargo, **RECHAZA** que **SE HAYA FACILITADO** certificado médico alguno pero le restan importancia e inciden más en los posibles intereses que podrían haber generado los varios millones de euros que “seguro no guardaron en un calcetín”, según afirmó su portavoz, Rubén Sánchez, que dijo estar “satisfecho” con la sanción.<sup>171</sup>

le « subjonctif imparfait »

(7) Bergen **DESMIENTE** que Bin Laden **FUERA** en los años ochenta -cuando combatía junto a los muyahidines contra la invasión soviética de Afganistán- un agente o colaborador de la CIA.<sup>172</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

---

<sup>170</sup> *El País*, « La precampaña no calienta el clima electoral », 17/02/2008.

<sup>171</sup> *El País*, José S. Gutiérrez, « Multa de 60.000 euros por la demora en el reembolso del concierto de los Rolling », 12/07/2007.

<sup>172</sup> *El País*, Javier Valenzuela, « Retrato de un monstruo », 28/04/2007.

(8) Pazos insistió en que el momento es “inoportuno” y DESMIENTE que la Xunta les HUBIERA COMUNICADO la noticia 20 días atrás: “La recibimos el día 9”.<sup>173</sup>

Kowal mentionne les 4 combinaisons<sup>174</sup>.

– Le verbe de la **principale au « passé composé »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(9) Desde París, el Dalai Lama, líder budista tibetano, HA EXPRESADO su apoyo y APELADO a que SE MANTENGA la no violencia.<sup>175</sup>

le « subjonctif passé »

(10) Bernardino León HA NEGADO tajantemente que HAYA PARTICIPADO en reuniones con responsables de ETA en nombre del Gobierno y ha añadido que la información que publican El Mundo y Abc es falsa.<sup>176</sup>

le « subjonctif imparfait »

(11) Altura HA LAMENTADO que no LLEGARAN a buen puerto las negociaciones iniciadas antes de las elecciones con ERC para buscar un pacto en clave catalanista en todo el territorio.<sup>177</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(12) Nadal, preguntado por estas manifestaciones después de lograr su pase a los cuartos de final de Wimbledon, HA NEGADO rotundamente que HUBIERA TOMADO parte en cualquier práctica relacionada con el dopaje y toma de sustancias prohibidas.<sup>178</sup>

Kowal ne signale pas l’emploi avec le « subjonctif plus-que-parfait »<sup>179</sup>.

---

<sup>173</sup> *El País*, Lara Varela, « Las cofradías de Pontevedra anuncian movilizaciones », 01/04/2007.

<sup>174</sup> Voir Jerzy Kowal, *op. cit.*, p. 44-45.

<sup>175</sup> *La Vanguardia*, Rafael Poch, « La junta birmana advierte a la protesta de los monjes », ESPAÑA, 25/09/2007.

<sup>176</sup> *El País*, « Bernardino León niega que se reuniera con ETA durante la campaña », 19/06/2007.

<sup>177</sup> *El País*, « CiU sufre en Lleida una severa pérdida de poder tras los pactos electorales », 11/06/2007.

<sup>178</sup> *El País*, « Nadal niega las acusaciones de dopaje lanzadas por un diario francés », 04/07/2006.

<sup>179</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 45.

– Le verbe de la **principale au « futur simple » de l'indicatif** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(13) El juez instructor del caso del centro comercial Parque Nevada [...] ORDENARÁ que SE EFECTÚE una prueba pericial para determinar con exactitud los excesos de edificabilidad que presenta el colosal complejo, según fuentes judiciales cercanas al caso.<sup>180</sup>

le « subjonctif passé »

(14) Para tener derecho al abono anticipado de la deducción basta con haber cotizado a la Seguridad Social o a la mutualidad 15 días al mes si se trabaja a tiempo completo o el que corresponda si se trabaja a tiempo parcial, SE EXIGIRÁ que HAYA COTIZADO 30 días al mes, mientras que en el régimen agrario la cotización debe ser un mínimo de diez días.<sup>181</sup>

le « subjonctif imparfait »

(15) ¿SERÁ posible que a las 7 horas de la mañana nadie VIERA la agresión ni saliera en defensa de una mujer agredida, porque fuera miembro de la Compañía Jaizkibel?<sup>182</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(16) Al contrario de lo que reclamaba España, el acuerdo de los ministros ha aceptado la propuesta para reducir en un 10% los 216 días de pesca anual para las flotas de merluza del sur, aunque a propuesta española aceptó una propuesta para "reagrupar" las tres artes de pesca que se utilizan en esta pesquería con más flexibilidad para intercambiar y utilizar días no empleados por otras. La delegación española estimó que el efecto SERÁ el mismo que si se HUBIERAN MANTENIDO los 216 días.<sup>183</sup>

Kowal ne signale qu'une combinaison, celle avec le « subjonctif présent »<sup>184</sup>.

---

<sup>180</sup> *El País*, « El juez del caso de Armilla pedirá una prueba pericial », 01/05/2007.

<sup>181</sup> *ABC*, F. Ramírez, « Más de 6.300 mujeres con hijos menores de tres años recibirán una paga de 100 euros », 13/01/2003.

<sup>182</sup> *El País*, Rosario Iraola, « Hondarribia, Intolerancia », 25/01/2000.

<sup>183</sup> *El País*, « La UE mantiene la veda de la anchoa en Vizcaya hasta verano », 19/12/2007.

<sup>184</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 46.

– Le verbe de la **principale au « futur antérieur »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(17) No sé [...] si te HABRÁ SORPRENDIDO que ME DIRIJA a ti a través de un periódico [...].<sup>185</sup>

le « subjonctif imparfait »

(18) Es difícil que podamos imaginar cómo HABRÁN DESEADO muchos corredores que este Giro ALCANZARA su final.<sup>186</sup>

Pas d'exemple avec les formes auxiliées correspondantes.

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au « conditionnel présent »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(19) Para recuperar el ritmo que la Comunidad de Madrid tenía en 2003, SERÍA necesario que los Presupuestos Generales del Estado para 2008 SE INCREMENTEN en 1.000 millones de euros », afirmó Hidalgo.<sup>187</sup>

le « subjonctif passé »

(20) El Dream Act es un proyecto de ley que les daría a los jóvenes que se gradúen de secundaria (o preparatoria) la posibilidad de obtener un estatus legal. El proyecto EXIGIRÍA que el joven HAYA ENTRADO a Estados Unidos antes de los 15 años de edad y HAYA VIVIDO al menos cinco años de manera continua en el país.<sup>188</sup>

le « subjonctif imparfait »

---

<sup>185</sup> CREA, *ABC*, « Tribuna abierta », ESPAÑA, 05/05/1989.

<sup>186</sup> CREA, *El Mundo*, Pello Ruiz Cabestany, « Claves para garantizar el espectáculo », ESPAÑA, 13/06/1994.

<sup>187</sup> *El País*, « El aumento del 24% en la inversión para Cataluña abre la guerra entre autonomías », 19/09/2007.

<sup>188</sup> *El Mensajero*, José Luis Aguirre, « Un sueño sin cumplir: el DREAM Act », EE. UU.

(21) Por cierto, en lo referente a ACO justamente, cabe señalar que [...] ocupa 50% del mercado, pues es la pionera en este campo. Expertos en este ramo habrían señalado en paralelo que, en todo caso, CONVENDRÍA que SE INVESTIGARA a fondo sobre el comportamiento de la cartera de esta empresa, así como de las quejas acumuladas por parte de su clientela.<sup>189</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(22) El comportamiento de El Chino y de su grupo en los días siguientes al atentado no es el de alguien que acaba de cometer una masacre, porque no tratan de huir ni de esconderse. El 19 de marzo, El Chino, a quien nos han querido vender como un islamista radical, celebra tranquilamente con una fiesta familiar el Día del Padre (la fiesta de San José) en su casa de Morata. ¿RESULTARÍA lógico ese comportamiento en alguien que HUBIERA HECHO algo más que actuar de simple transportista?<sup>190</sup>

Kowal ne signale que les combinaisons aux temps simples du mode subjonctif<sup>191</sup>.

– Le verbe de la **principale au « conditionnel passé »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(23) El PSC [Partido Social cristiano] dice que le HABRÍA GUSTADO que su lista para assembleístas ESTÉ presidida por Jaime Nebot, pero no podrá ser porque es candidato presidencial.<sup>192</sup>

le « subjonctif passé »

(24) La embarcación era vieja, tenía varios desperfectos y estaba con sobrecarga, lo que HABRÍA OCASIONADO que HAYA IDO a pique.<sup>193</sup>

le « subjonctif imparfait »

(25) Nadie podrá saber nunca si a Hergé le HABRÍA GUSTADO que SE PUBLICARAN, que se pregonaran a los cuatro vientos, las notas preliminares y los más primarios bocetos de lo que

---

<sup>189</sup> *Excélsior*, « Indefinición de las Autoridades Sobre las Empresas de Autofinanciamiento », MÉXICO, 30/08/1996.

<sup>190</sup> *Libertad Digital*, ESPAÑA, 22/02/2008.

<sup>191</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 49.

<sup>192</sup> CREA, *Diario Hoy*, « Asamblea: borra y va de nuevo », ECUADOR (Quito), 03/09/1997.

<sup>193</sup> *ABC Digital*, « Se hunde barco arenero y muere su capitán », PARAGUAY, 26/01/2008.

hubiera sido una nueva aventura de Tintín si la muerte del creador no hubiera venido a truncar su desarrollo.<sup>194</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(26) Hace días que quedó claro que CiU entiende que la acción conjunta que ha hecho posible la continuación de la legislatura tenía un límite temporal, que nos HABRÍA GUSTADO que HUBIERA SIDO recogido por el presidente del Gobierno de forma más explícita de lo que ha sido hasta ahora.<sup>195</sup>

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au « prétérit »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(27) El presidente venezolano, Hugo Chávez [...] PIDIÓ a su homólogo colombiano, Álvaro Uribe, que le PERMITA reunirse con el líder de la guerrilla, Manuel Marulanda [...] con el objetivo de intentar avanzar en la liberación de los secuestrados en manos de la guerrilla.<sup>196</sup>

le « subjonctif passé »

(28) El acto del IESE es el que la Cámara de Comercio de Barcelona, el Círculo de Economía, la patronal Fomento y el RACC organizaron el pasado marzo para defender una gestión aeroportuaria descentralizada y un aeropuerto de El Prat más potente. Pimec es una de las entidades que apoyaron este acto y su presidente SE QUEJÓ ayer DE que los organizadores no HAYAN CONSULTADO al resto de entidades que participaron en el evento, aunque coincide con los empresarios en criticar la actitud dilatoria del Gobierno central.<sup>197</sup>

le « subjonctif imparfait »

(29) Ogiyama, según el comandante Pereira, no quería que se muestre demasiada presencia policial, porque no deseaba que los invitados lo interpretaran mal. PIDIÓ empero que SE

---

<sup>194</sup> CREA, *ABC*, « Tintín y el arte alfa », ESPAÑA, 21/11/1987.

<sup>195</sup> *La Vanguardia*, José María Brunet, ESPAÑA, 16/07/1995.

<sup>196</sup> *El País*, Clodovaldo Hernández, « Sarkozy, dispuesto a ir a la selva a liberar a los rehenes colombianos », 16/09/2007.

<sup>197</sup> *El País*, « La patronal Pimec y los sindicatos rechazan una gestión totalmente privada del aeropuerto », 11/07/2007.

PUSIERA mayor énfasis en el control del tránsito vehicular por la cantidad de invitados (unos 1.200).<sup>198</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(30) Seat confirmó ayer que [...] no prorrogará el acuerdo de flexibilidad en la producción alcanzado el 8 de mayo de 2003, que vencía este marzo. [...]

Con el acuerdo SE EVITÓ un expediente que HUBIERA AFECTADO a 1.100 personas durante 100 días.<sup>199</sup>

Kowal signale les 4 combinaisons<sup>200</sup>.

– Le verbe de la **principale au « passé antérieur »**<sup>201</sup> peut se combiner avec :

le « subjonctif imparfait »

(31) El 14 de junio a las 9:50 pm, un conductor de autobús [...] paró a una patrulla de policía [...]. Señaló a los policías que el acusado, tipo de 35 años, le HUBO PEDIDO que SE APRESURARA. Al rehusarse el conductor, el agresor le arrojó un vaso de café a la cara. Este trató de escapar pero la policía pudo aprehenderlo y ponerlo bajo custodia.<sup>202</sup>

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale à « l'imparfait de l'indicatif »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(32) Hace unos meses, el organismo europeo PLANTEABA que los vehículos fabricados a partir de 2012 EMITAN un máximo de 120 gramos de CO2 por kilómetro.<sup>203</sup>

le « subjonctif passé »

---

<sup>198</sup> CREA, *Clarín*, « Golpe Guerrillero en Lima: Fallas en la seguridad japonesa », ARGENTINA, 07/03/1997.

<sup>199</sup> CREA, *El País*, « Seat amenaza con un recorte de 600 empleos en Barcelona », 01/04/2004.

<sup>200</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 47.

<sup>201</sup> La fréquence d'emploi du « passé antérieur » est très faible en espagnol : à partir de la demande « hubo pedido que », le moteur de recherche ne produit que 4 résultats – tous combinés au « subjonctif imparfait » –, tandis que la demande « pidió que » en produit 1,63 millions.

<sup>202</sup> *Extra*, « Crimen simple no paga », EE.UU., 22/06/2006.

<sup>203</sup> *El País*, Ramón Casamayor, « REPORTAJE Verde y con ruedas », 05/08/2007.

(33) El príncipe Bandar hizo público ayer un comunicado en el que NEGABA que HAYA COBRADO comisiones ilegales.<sup>204</sup>

le « subjonctif imparfait »

(34) El edicto de tolerancia era ambiguo. No excluía explícitamente a los judíos, pero en la práctica se reservó únicamente a los protestantes. En cualquier caso, Luis XVI DESEABA que SE EXTENDIERA a los judíos.<sup>205</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(35) [...] el comisario Domingo Pérez Castaño, al conocer la declaración del eurodiputado popular, envió una carta a este diario en la que NEGABA que HUBIERA SIDO PRESIONADO, que hubiera habido cambios en la orientación del informe o que hubiera dejado la Unidad Central de Inteligencia (UCI) por ese asunto.<sup>206</sup>

Kowal ne signale pas la combinaison avec le « subjonctif passé »<sup>207</sup>.

– Le verbe de la **principale au « plus-que-parfait de l’indicatif »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(36) El autor del libro publicado por la editorial estadounidense Doubleday, el padre Brian Kolodiejchuk, reunió las cartas como material para postular la beatificación de la Madre Teresa. La religiosa HABÍA PEDIDO que su correspondencia SEA destruida, pero la Iglesia no respetó su deseo.<sup>208</sup>

le « subjonctif passé »

(37) Schlenker HABÍA RECHAZADO que HAYA USADO a Rubén Rodríguez, alias “Rubencito”, para justificar dónde estaban la noche del crimen Alan y su hermano William [...] <sup>209</sup>

---

<sup>204</sup> *El País*, Walter Oppenheimer, « Una empresa británica pagó 1.800 millones en presuntos sobornos a un príncipe saudí », 08/06/2007.

<sup>205</sup> CREA, ABC, « Doscientos años de la Revolución », ESPAÑA, 14/07/1989.

<sup>206</sup> *El País*, José Yoldi, « El folio arrugado », 14/05/2007.

<sup>207</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 48. Par ailleurs, l’exemple retenu par Kowal au subjonctif présent est invalide puisque le verbe de la principale est au « présent de l’indicatif » et non à « l’imparfait » comme indiqué dans le classement : « Kouchner manifestó que *confía* en que los serbios *retornen* a ocupar sus puestos en el Consejo Asesor de la ONU en Kosovo. (Spain-*El País*-09/23/1999) ».

<sup>208</sup> *El País*, « Teresa de Calcuta perdió la fe », 24/08/2007.

<sup>209</sup> *La Mañana de Córdoba*, ARGENTINA, 10/12/2007.

le « subjonctif imparfait »

(38) David no HABÍA ACEPTADO que la relación SE TERMINARA. No se lo pensó. En su ira, sacó un cuchillo de cocina de su bolsillo y apuñaló a la joven en la espalda, el pecho y el vientre.<sup>210</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(39) El abogado Sapena señaló también que Gatnau HABÍA NEGADO que HUBIERA ESCONDIDO al Departamento de Agricultura la aparición de la infección, facilitando así el contagio a otras granjas.<sup>211</sup>

Kowal ne fait mention que de la combinaison avec le « subjonctif imparfait »<sup>212</sup>.

– Le verbe de la **principale au « subjonctif présent »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(40) SUPONGAMOS –es un suponer– que lo que Richard Gere y Cindy Crawford han intentado desmentir, previo pago publicitario de cuatro millones de pesetas, SEA verdad.<sup>213</sup>

le « subjonctif imparfait »

(41) IMAGINEMOS que Balears ESTUVIERA gobernada hoy por James Matas -como hubiera ocurrido de no ser por unos cientos de ingenuos que creyeron que se daría marcha atrás en Son Espases-.<sup>214</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

---

<sup>210</sup> *El País*, Cristóbal Ramírez, « Cosida a puñaladas por no quererle », 27/09/2007.

<sup>211</sup> *El Mundo*, M. J. Sangenis, « Un imputado por la peste porcina dice que compró lechones en Zamora », ESPAÑA, 09/10/2001.

<sup>212</sup> Voir J. Kowal, *op. cit.*, p. 48-49.

<sup>213</sup> *El Mundo*, Luis Antonio De Villena, « Pansexuales y polígamos », ESPAÑA, año VI, número 1.646, 13/05/1994.

<sup>214</sup> *Diario de Mallorca*, Matías Vallés, « La corrupción es una prima a terceros », ESPAÑA, 18/11/2007.

(42) Bueno, pues Sara, y de verdad, intentó suicidarse "por culpa de un hombre", confiesa sin ningún pudor en un capítulo de sus prolijas memorias, para que luego digan que las mujeres no sufren por amor y que son todas unas lagartonas. IMAGÍNENSE lo que HUBIERA PODIDO ser de Sara entonces, cuando todavía le quedaba toda una vida por delante, si llega a haber consumado su alocado acto.<sup>215</sup>

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au « subjonctif imparfait »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

(43) Tras sufrir 18 meses el rostro más amargo del castrismo en la cárcel, el opositor y poeta Raúl Rivero fue puesto en libertad ayer [...]. Al salir de prisión dijo que le gustaría quedarse a vivir en Cuba para “escribir tranquilo” y si no pudiera ser “desearía ir a España”. Castro QUISIERA que ABANDONE la isla.<sup>216</sup>

le « subjonctif imparfait »

(44) En la cabeza de los poetas se asientan todas las cosas que vuelan, como las hojas de los árboles, las aves y el pensamiento. Y luego las va lanzando en forma de palabras hermosas o dramáticas. Imagina el mañana y QUISIERA que las acciones ESTUVIERAN encaminadas en esa dirección. Es decir a la realidad o a la búsqueda de lo real.<sup>217</sup>

le « subjonctif passé »

(45) "Para estas alforjas no hacía falta tanto viaje", decía un editorial de EL MUNDO, sin el menor atisbo del entusiasmo sobre el apoyo de Blair que traslucían sus propias informaciones, pero quizá más cercano a la realidad de lo sucedido. O, al menos, de lo que Blair QUISIERA que HUBIESE SUCEDIDO...<sup>218</sup>

Kowal : Ø

– Le verbe de la **principale au « subjonctif plus-que-parfait »** peut se combiner avec :

le « subjonctif présent »

---

<sup>215</sup> ABC, ESPAÑA, 17/11/1983.

<sup>216</sup> CREA, *La Razón*, « Castro libera al opositor Raúl Rivero que, por ahora, desea quedarse a vivir », ESPAÑA, 01/12/2004.

<sup>217</sup> *La Hora*, Manlio Argueta, GUATEMALA, 14/07/1997.

<sup>218</sup> *El Mundo*, Víctor de la Serna, « ¿Qué es lo que Blair dijo... de verdad? », ESPAÑA, 07/10/2006.

(46) Sin embargo, Guardado negó que el edil le HUBIERA PEDIDO que SE POSTULE como candidato a diputado de la Asamblea.<sup>219</sup>

le « subjonctif passé »

(47) ME HUBIERA GUSTADO que SE HAYA PLASMADO en actitudes reparadoras de las desprolijidades cometidas [...].<sup>220</sup>

le « subjonctif imparfait »

(48) En el comité electoral provincial del PSOE, que preside, Diego Maciá [...] se hizo análisis y autocrítica de la campaña electoral. [...] Ante estas críticas, Maciá respondió que “eso no HUBIERA EVITADO que PERDIÉRAMOS”.<sup>221</sup>

le « subjonctif plus-que-parfait »

(49) ¿Si Coca-Cola SE HUBIESE ASOCIADO con Golden, qué HUBIESE PASADO?<sup>222</sup>

Kowal : Ø

Après avoir observé le *corpus* d'exemples de C. Pasquer, j'ai choisi d'adopter ici, pour l'instant, l'ordre traditionnel allant du temps verbal de la principale au temps verbal de la subordonnée, parce qu'il laisse voir précisément ce que nul ne veut prendre en compte et qui invalide l'idée selon laquelle le temps de la principale détermine le temps de la subordonnée, à savoir que *le subjonctif imparfait et le subjonctif présent peuvent*, à quelques rares exceptions près, *alterner partout*, c'est-à-dire avec tout type de temps dans la principale. La seule exception dans la subordonnée substantive touche un temps très peu usité, le passé antérieur, seulement combinable avec le subjonctif imparfait (du moins dans notre *corpus*).

---

<sup>219</sup> *El Diario de Hoy*, Antonio Soriano/Wilfredo Moreno, « Héctor Silva rechaza candidatura del PDC », EL SALVADOR, 09/01/2003.

<sup>220</sup> *Cronista digital*, « Reflexiones de un ex-senador para tomar en cuenta en tiempos de hegemonía política », ARGENTINA, 07/01/2004.

<sup>221</sup> *El País*, Ezequiel Moltó, « Luna critica a Maciá por la campaña del PSOE en Alicante », 30/05/2007.

<sup>222</sup> CREA, *El Universal*, « Unión Pepsi-Polar sí aumentará la concentración », VENEZUELA, 09/10/1996.

Par ailleurs, dans une subordonnée circonstancielle de type « conditionnel » introduite par *si*, comme c'est le cas ci-dessus (ex. 49), la forme de subjonctif est obligatoirement l'imparfait en *-ra/-se*.

En dehors de ces deux cas, parfaitement justifiables, subjonctif présent et subjonctif imparfait sont combinables avec tout type de temps verbal, simple ou composé, dans la proposition principale. Ce simple constat suffit à invalider la règle de la concordance des temps.

## Conclusion

La règle de la « concordance des temps » part de l'observation d'une certaine concordance de formes (présent de l'indicatif/présent du subjonctif) mais ne prend en compte et ne classe que certaines combinaisons discursives : lorsque « présent » de l'indicatif et « présent » du subjonctif concordent, ce sont des valeurs d'effets que l'on observe ; lorsqu'il y a selon les grammaires « discordance » c'est-à-dire qu'un « prétérit », dans la principale, se voit associé à un « présent » du subjonctif dans la subordonnée, par exemple, c'est une autre valeur d'effet possible mais, cette fois, elle ne laisse pas observer de concordance *formelle*. Que l'on observe une certaine « concordance » de formes – à un « présent » de l'indicatif correspond un « présent » du subjonctif – ou que l'on observe une « discordance » de formes, il s'agit toujours et partout uniquement d'effets discursifs.

Poser une règle basée exclusivement sur la concordance de formes, ne peut aboutir qu'à un classement des effets discursifs, et à l'intérieur de ce classement, à ne retenir que les combinaisons concordantes. Ces combinaisons laissant observer une concordance de formes, dès lors qu'elles sont érigées en « règle » grammaticale illustrant un fonctionnement syntaxique propre à la langue espagnole, sont posées en regard d'autres combinaisons ne s'inscrivant pas, elles, dans la règle de la concordance. La grammaire aura alors tout intérêt, pour justifier la règle de « concordance », à minimiser quantitativement et qualitativement ces autres combinaisons. D'où les descriptifs incomplets des cas de « non-concordance », d'où l'importance accordée à certains contextes soi-disant particulièrement marqués, afin de faire d'une combinaison, par exemple « prétérit » – « présent », une exception dans un contexte exceptionnel. Le classement des effets discursifs n'est pas, en soi, une mauvaise chose, pourvu qu'il ne fasse pas l'impasse sur la spécificité des modes, qu'il soit le plus complet possible, et prenne en compte également les cas de « non-concordance », mais, nous l'avons vu, c'est très loin d'être le cas. L'approche linguistique confondant temps verbal et temps vécu se heurte forcément à des contradictions et débouche sur un jugement de valeur concordance ~ discordance ou canonique ~ non canonique.

Pour revenir à la mise au clair terminologique de Gilles Luquet, n'oublions pas que les « temps » verbaux sont des sous-ensembles à l'intérieur d'une autre catégorie, celle des modes : « Parler des *temps* – au pluriel – du mode X, cela signifie, dans la pratique : parler

des sous-ensembles de formes auxquels on reconnaît la propriété d' « appartenir » au mode X, c'est-à-dire d'exprimer ce qui caractérise le mode X ». <sup>223</sup>

La description des emplois ne peut être une fin en soi et ne peut absoudre le linguiste d'une démarche résolument théorique, comme l'affirme Gustave Guillaume en soulignant « la fragilité des explications relatives aux emplois du discours » :

Par leur diversité, qui est l'objectif visé, les emplois du discours s'opposent l'un à l'autre, d'une manière qui tient en échec toute tentative d'établir un inventaire classificateur. Une grammaire des emplois est un ouvrage inachevable. On ne dressera jamais, en regard d'aucune forme, une liste exhaustive de ses emplois. Et de ce côté, il faut se borner à des indications se rapportant aux plus intéressants d'entre eux. Aussi bien, pour le linguiste théoricien, l'intérêt est-il ailleurs. Il consiste à bien voir que le mécanisme de langue est précisément, dans sa simplicité, conçu de telle sorte qu'il en puisse sortir des emplois d'une diversité infinie. C'est du simple, de la condition simple – d'une simplicité d'ailleurs transcendante – que l'on tire la multiplicité de l'exprimé effectif. <sup>224</sup>

Le reproche habituellement adressé à la linguistique d'inspiration guillaumienne de ne s'intéresser qu'à la langue au mépris des faits de discours est particulièrement irrecevable ici, puisque nous venons d'établir le relevé de nombreux exemples marginalisés ou non signalés dans la *Gramática descriptiva* – pour ne retenir que la grammaire de grande diffusion la plus ambitieuse. Et c'est précisément la prise en compte de ce relevé qui appelle une toute autre approche des modes et des temps, et de leur syntaxe, que celle proposée traditionnellement. Accorder aux emplois de discours toute l'importance qu'ils ont aux yeux du linguiste qui *observe* est une bonne chose <sup>225</sup>, à condition, toutefois, de les mettre à leur place. En effet, fonder entièrement une étude linguistique sur le constat que « subjonctif présent » et « subjonctif imparfait » peuvent alterner avec toute sorte de temps verbaux dans la principale – même s'il s'agit d'une avancée importante eu égard aux descriptions tronquées signalées dans la première partie de cette étude – ne peut définitivement pas satisfaire le linguiste qui cherche à *expliquer*. Il faut donc poursuivre notre parcours en l'orientant vers ce qui, en amont, conditionne les emplois de discours, même dans leur foisonnement parfois le plus déconcertant : la langue.

---

<sup>223</sup> G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 43.

<sup>224</sup> *Leçons de linguistique* de Gustave Guillaume, 1946-1947 C, 1989, p. 167.

<sup>225</sup> « Une sage et remarquable parole de Henri Poincaré me revient en mémoire. La voici : " Mieux vaut ne pas regarder que de mal regarder ". Or, en linguistique et certainement d'une manière générale, dans toutes les grandes sciences d'observation, ce qui est difficile au degré suprême, c'est de savoir bien regarder. » *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 1945-1946, série B, conférence du 15 novembre 1945 : *Faits de langue et faits de discours*, 2008, p. 1.

## **PARTIE 2**

**Non-concordance modale : mode *actualisant*  
~ mode *inactualisant***

On a vu précédemment tout le poids exercé par la vue erronée des temps verbaux telle qu'elle est posée depuis la *consecutio temporum* latine. Ne retenant qu'un certain nombre d'effets de sens au nom d'une logique et d'une vérité indiscutables, et non discutée dans la longue tradition grammaticale, espagnole ou française, cette règle exclut de très nombreux emplois permis par la langue, et les range dans la catégorie honteuse des exceptions. En outre, l'idée que cette règle est *vraie* est inséparable d'une certaine conception du mode subjonctif. La règle de la concordance des temps – et son rayonnement – va de pair avec une certaine vision du mode subjonctif, et en particulier du subjonctif imparfait, simplement parce que cette règle est inséparable de la conception logique que l'on a du *mode*. Comme le dit Marc Wilmet, parlant de *mode*, « le concept et le mot trahissent l'influence de la logique (dite *modale*, justement), où *mode* et son doublet *modalité* décrivent la *valeur de vérité* d'une *proposition* ». <sup>226</sup> La phrase subordonnée au regard d'une proposition dite principale étant conçue comme la structure d'accueil de l'opposition entre le vrai (indicatif) et le non-vrai (subjonctif), entre le certain et le probable, la mise à l'épreuve par la fameuse règle de la « concordance des temps » est un passage obligé dans l'application d'une théorie sur le mode subjonctif. C'est ce que l'on observe avec la théorie guillaumienne des modes et des temps et, ensuite, telle qu'elle fut appliquée par les disciples de Guillaume.

---

<sup>226</sup> Voir Marc Wilmet, « L'articulation mode-temps-aspect dans le système verbal français », 1995, p. 97.

## 2.1 Le mode « subjonctif » en Psychomécanique

L'idée qu'en matière de temps il faut, au préalable, poser une théorie sur les différentes façons dont l'esprit appréhende le temps, afin d'être en mesure, ensuite, d'expliquer les morphèmes verbaux d'une langue donnée, est l'un des apports principaux du linguiste Gustave Guillaume. Le fondement de cette approche s'exprime dans l'enjeu que représente le passage d'une science d'observation à une science théorique.

[...] la réalité, pour un bon observateur, ne se limite pas à ce qui tombe sous le coup de l'observation directe, par l'effet d'une existence sensible, et dispense ainsi l'esprit de tout effort tendant à une construction de l'objet à observer. La réalité, la vraie réalité, si j'ose dire, s'étend fort au-delà, et il n'est permis de la connaître qu'à ceux qui acceptent le risque de chercher, d'imaginer sous les faits visibles, constatables directement, des faits profonds et en quelque sorte secrets, qui, plus que les faits visibles, observables dans l'immédiat, sont la réalité.

[...] une science ne devient vraiment une science que par l'acceptation d'une opération intellectuelle, dont le propre est de substituer à l'objet de réalité sensible, n'exigeant de l'esprit que la peine de le constater, un objet d'une réalité supérieure issue d'une opération constructive de l'esprit. Or, cette substitution est chose virtuellement accomplie dès l'instant qu'on introduit dans la science du langage la notion de *système* !<sup>227</sup>

Rendre compte du système des temps verbaux, dans une langue donnée, présuppose, chez Guillaume, de mettre au jour les opérations psychiques nécessaires à la conceptualisation du temps.

La tâche du linguiste-grammairien est, toujours et partout, de découvrir le psychisme sous le sémiologique et, là où il s'agit de structure et de système, de se représenter la structure ou le système psychique auxquels renvoient la structure et le système sémiologique apparent.<sup>228</sup>

Les formes verbales constituent toutes ensemble un système, fait de positions psychiques diverses et opposables, et chacune signifiée par l'une des formes de la conjugaison.<sup>229</sup>

### 2.1.1 Temps contenant et temps contenu

---

<sup>227</sup> G. Guillaume, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série B, vol. 1, 1971, p. 10.

<sup>228</sup> G. Guillaume, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série A, vol. 1, 1971, p. 77.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 79.

Le principe cardinal chez Guillaume, influencé par les travaux de Bergson, est qu'intuitivement, on se représente le temps de deux façons. Le premier mode de représentation du temps est lié à l'appréhension que nous avons du procès. Le simple fait de se représenter un procès amène à concevoir différentes étapes dans le déroulement de ce procès. Parallèlement à cette donnée, l'esprit humain se forge une autre représentation du temps, plus abstraite, celle qui lui fait diviser le temps en époques et à l'intérieur duquel se déploie obligatoirement toute opération. Ainsi, toute opération se déploie dans le temps (temps porteur ou *exochronie*) et contient elle-même du temps (temps porté ou *endochronie*), ce qui revient à établir entre ces deux représentations un rapport de contenant à contenu, qui correspond à la distinction qu'opère Guillaume entre « temps impliqué » et « temps expliqué » :

Le verbe est un sémantème qui *implique* et *explique* le temps.

Le *temps impliqué* est celui que le verbe emporte en soi, qui lui est inhérent, fait partie intégrante de sa substance et dont la notion est indissolublement liée à celle de verbe. [...]

Le *temps expliqué* est autre chose. Ce n'est pas le temps que le verbe retient en soi par définition, mais le temps divisible en moments distincts – passé, présent, futur et leurs interprétations – que le discours lui attribue.<sup>230</sup>

De cette distinction fondatrice se dégagent deux définitions : ce que sont, dans une langue dotée d'un système verbal, une théorie des modes et une théorie des temps.

[...] dans les langues où le verbe existe et où il prend des formes différentes selon le mode et le temps auxquels on le conjugue, une théorie des « modes », en grammaire systématique, est une théorie des différents principes de représentation de l'exochronie d'une opération. [...]

Une théorie des « temps », dans ces mêmes langues, est celle de la forme singulière que revêtent l'exochronie et l'endochronie d'une opération (la forme singulière du rapport temps contenant/ temps contenu) dans les unités de représentation caractéristiques de chaque mode.<sup>231</sup>

Ce que la tradition grammaticale appelle les « temps » de chaque mode peut en fait se définir de façon simple : chacun d'eux se présente comme une certaine concevabilité du rapport qui s'établit entre temps contenant et temps contenu d'opération [...] <sup>232</sup>

---

<sup>230</sup> G. Guillaume, « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe » (1933), 1984, p. 47-48.

<sup>231</sup> Voir Federico Ferreres Maspla et Gilles Luquet, *Subjonctif et grammaire systématique française*, 1990, p. 28. C'est moi qui souligne.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 13.

C'était déjà la conception de Jean-Claude Chevalier dans *Verbe et phrase* (1978), lorsque, après avoir posé la relation d'inclusion entre temps extérieur et temps intérieur dans la phase III (choix du mode) de la *chréode* verbale, il définit la phase IV (choix du temps) de la façon suivante :

C'est une donnée à ne point perdre de vue. Sans elle [phase III : choix du mode], rien ne s'entend des effets de la phase IV [choix du temps] et des incompatibilités qui s'y déclarent ; sans elle deviennent inexplicables les répercussions qu'ont sur la représentation finale de l'image intérieure de O [opération verbale] les diverses représentations possibles de l'*exochronie*.<sup>233</sup>

C'est également la conception d'André Joly :

Le trait fondamental de l'instauration du système temporel dans une langue apparaît donc être l'explicitation morphologique de la distinction entre le temps intérieur porté et contenu (temps d'événement) et le *temps extérieur porteur et contenant*.<sup>234</sup>

– L'*exochronie* : l'opération chronogénétique

Dans la « chronogénèse » guillaumienne, cette représentation du temps contenant, ou *exochronie*, se réalise en trois étapes successives. Guillaume la définit comme une opération de construction de l'« image-temps » dans la pensée, image propre à chaque langue.

Il est concevable, en effet, que pour s'introduire profondément à la connaissance d'un objet, cet objet fût-il le temps, point ne suffit de le considérer à l'état achevé, mais qu'il faut de plus, et surtout, se représenter les états par lesquels il a passé avant d'atteindre sa forme d'achèvement.<sup>235</sup>

Cette opération de pensée ou *visée*, qui construit le temps, et aussi le verbe, correspond, dans la langue française, à trois modes. Il en résulte « un ensemble de formes verbales, *qui sont toutes d'ordre temporel* »<sup>236</sup>. La chronogénèse, mouvement psychique progressif, est donc fondée sur du temps opératif, qui va conduire d'une représentation du temps seulement encore à l'état de

---

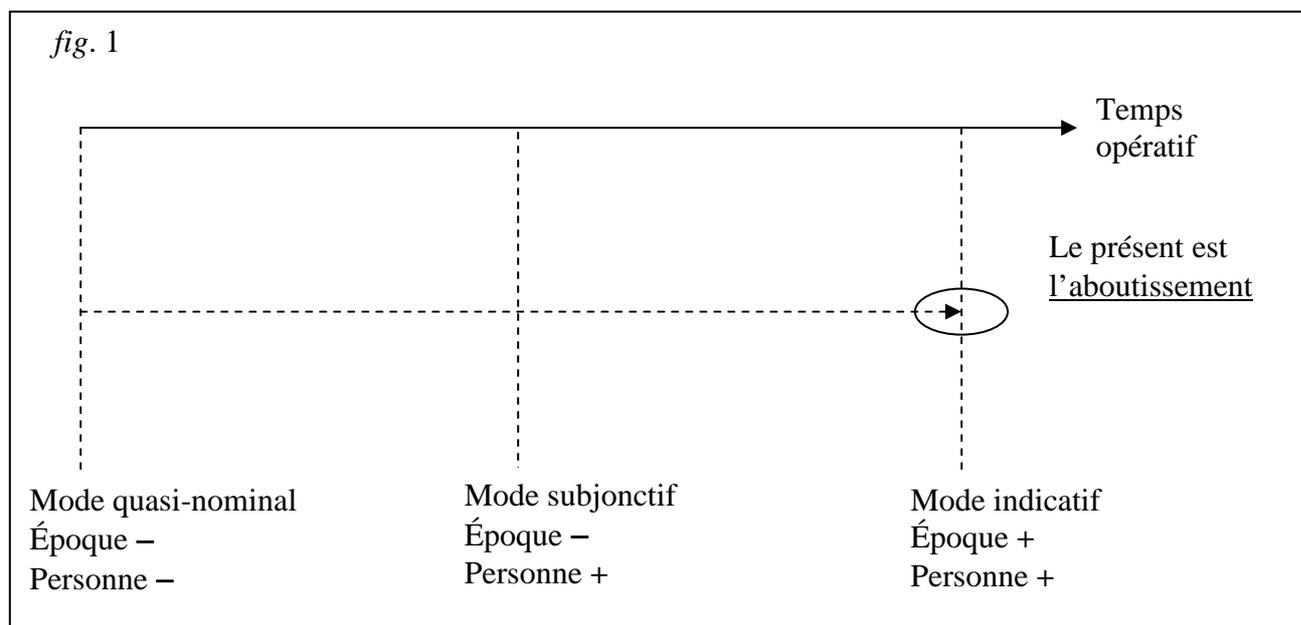
<sup>233</sup> J.-C. Chevalier, *Verbe et phrase*, 1978, p. 40.

<sup>234</sup> A. Joly, « De quelques constantes dans la représentation cognitive et linguistique du temps », 1995, p. 44.

<sup>235</sup> G. Guillaume, *Temps et verbe* (1929), 1993, p. 8.

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 11. C'est G. Guillaume qui souligne.

puissance, jusqu'à l'image du temps la plus achevée qui soit, la plus aboutie. Ce déroulement donne lieu à des « profils consécutifs » :



Au total, la chronogénèse se réalise en trois étapes, trois coupes appelées *chronothèses*. La première chronothèse donne l'image du temps *in posse*, en puissance. Cette interception précoce du mouvement chronogénétique ne donne encore que la représentation du degré d'accomplissement de l'événement, au mode quasi-nominal (le temps contenu). La deuxième saisie, ou temps *in fieri*, en cours de formation dans l'esprit, apporte la représentation de la personne au mode subjonctif. La troisième et dernière saisie, ou temps *in esse*, apporte la représentation des époques (trois), à partir du présent, au mode indicatif. La formation de l'image-temps s'achève, atteint ainsi sa complétude au mode indicatif, avec le temps *présent* de l'*actualisation*.

Le temps contenant ou *exochronie*, se réalise donc progressivement en trois moments de construction de l'image-temps dans la pensée, trois modes, lesquels vont se décliner en « temps » selon la conception du temps contenu d'opération<sup>237</sup>.

<sup>237</sup> Sur la réalisation de l'image verbale dans le temps *in posse*, dans le système français, voir G. Guillaume, *Temps et verbe* (1929), 1993, chapitre II, p. 15-27.

– L’*endochronie* : incidence et décadence

Tout événement se déroulant entre un commencement et une fin, on se donnera de toute opération trois représentations possibles de son temps interne ou *endochronie*. La traduction morphologique de cette représentation du temps interne de l’événement, elle-même inscrite dans l’une des représentations du temps externe, donne lieu à ce que l’on appelle communément les « temps verbaux ».

[...] le temps contenu d’une opération se présente, lui, sous l’espèce de l’*incidence* ou de la *décadence*, selon que l’image que l’esprit s’en donne est celle d’un *accomplissement* (incidence), d’un *accompli* (décadence) ou une image composite dans laquelle ces deux représentations s’associent dans un rapport quantitatif variable, et ce quel que soit le temps contenant auquel est versée l’opération en question.<sup>238</sup>

Cette représentation du temps interne de l’événement, si elle ne pose aucun problème pour le mode quasi-nominal et le mode indicatif, définis en termes d’étapes chronothétiques (étapes 1 et 3), est absolument incompatible avec la position intermédiaire qu’occupe le mode subjonctif (étape 2), ne formant qu’une « vaste époque indivise ». En effet, en chronogénèse, le mode subjonctif est conçu comme un « passé » chronogénétique du mode indicatif.

On remarquera que les formes augmentent en nombre lorsqu’on atteint le temps *in esse*. C’est là un effet de la réalisation, devenue complète de l’image-temps. Entre le temps *in esse* et le temps *in fieri*, il y a, notamment, cette différence que le premier, très « réalisé », se divise en trois époques, tandis que le second, peu « réalisé », ne forme qu’une vaste époque indivise.<sup>239</sup>

Conçu comme le résultat, à la fois d’une postériorité modale (relativement au mode quasi-nominal qui n’est qu’*endochronie*) et d’une antériorité modale (relativement au mode indicatif qui lui succède et voit s’instituer le présent), le « subjonctif » est inapte à diviser le temps en époques.

Remontée en direction de sa source, la chronogénèse nous met en présence du mode subjonctif, lequel signifie une image-temps non encore parvenue à complétude qu’elle a dans le mode indicatif. L’incomplétude consiste en ce que l’image-temps n’inscrit pas encore en elle l’image étroite du présent, opératrice de la division du temps en deux époques latérales aussi extensives

---

<sup>238</sup> « Mode quasi-nominal : temps contenant sans distinction d’époque + incidence = infinitif ; + incidence et décadence = part. présent ; + décad = part. passé. Mode indicatif : temps contenant passé + incidence = passé simple ; + incidence + décadence = imparfait, etc. » Voir F. Ferreres Maspla et G. Luquet, *op. cit.*, p. 13.

<sup>239</sup> G. Guillaume, *op. cit.*, p. 12. C’est moi qui souligne.

que l'on voudra. La ligne représentative de l'extension infinie du temps y sépare les deux niveaux temporels sans porter en elle la coupure du présent.<sup>240</sup>

Le mode subjonctif est conçu comme le résultat d'une image-temps intermédiaire équidistante, à la fois du mode quasi-nominal, conçu comme la « source » du parcours, et du mode indicatif conçu comme la destination finale. Il est aussi le mode où s'institue la personne. Chez Guillaume, donc, la différence entre l'exochronie du mode quasi-nominal et l'exochronie des modes subjonctif et indicatif tient à la personne, absente dans la première chronothèse mais présente dès la deuxième.

### **2.1.2 Temps ascendant et temps descendant : le problème de la personne**

Avec l'intégration de la personne à l'étape du mode subjonctif, surgit selon Guillaume, la prise de conscience de la double orientation du temps définie comme suit par André Joly :

La spatialisation du temps repose sur ces deux cinétismes opposés : (a) un cinétisme descendant (rétrospectif), orienté vers le passé des choses ; c'est celui du temps qui apporte et emporte ; il correspond à une vue objective du temps, et du point de vue de la personne, passive (le temps y est subi), (b) un cinétisme ascendant (prospectif), orienté vers le futur ; c'est le temps dans lequel la personne est installée pour y inscrire son activité : visée subjective et active.<sup>241</sup>

Comme nous l'avons signalé sur la *fig. 1*, l'apparition de la personne au mode subjonctif est le critère déterminant pour différencier les trois types d'*exochronie* (mode quasi-nominal : personne – ; à partir du mode subjonctif : personne +).

Le problème surgit lorsque Guillaume associe la personne à la double orientation du temps, et, conjointement, inscrit cette double orientation dans la structure interne du mode subjonctif, lieu chronothétique d'avènement de la personne.

---

<sup>240</sup> G. Guillaume, « Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française » (1955), 1984, p. 264. C'est moi qui souligne.

<sup>241</sup> A. Joly, *op. cit.*, p. 49.

[...] la deuxième raison qui conduit G. Guillaume à faire du subjonctif un mode à part réside dans la représentation qu'il se donne de l'une des propriétés essentielles du temps, à savoir sa mobilité. Tout sujet parlant, par expérience, a en effet le sentiment que chacun des instants du futur est appelé à devenir un instant du présent, puis du passé – et non l'inverse –, ce dont résulte une représentation dynamique du temps, descendante, selon laquelle celui-ci apparaît « venir du futur, passer au présent et fuir dans le passé ». <sup>242</sup>

À cette mobilité fondamentale, objective, G. Guillaume en oppose cependant une autre, ascendante et subjective celle-là, puisque le temps est aussi le support nécessaire de l'activité de la *personne*, et que cette activité est sentie « selon l'expérience qu'en prend l'esprit humain, avoir commencé dans le passé et se produire consécutivement en direction de l'avenir ». <sup>243</sup>

La *fluence* du temps qui donne lieu à cette double visualisation est relative à la personne, et, de fait, perceptible dès la chronothèse subjonctive, laquelle institue la personne :

Au lieu et place des époques qui, en l'absence du présent séparateur, restent indéterminées, il est fait différence de deux parcours de la ligne du temps, l'un orienté dans le sens descendant (en direction du temps qui s'en est allé) et l'autre orienté dans le sens ascendant (en direction du temps arrivant, non encore venu). <sup>244</sup>

Ce double cinétisme pourrait éventuellement définir l'exochronie du mode subjonctif, mais en aucun cas le contenu temporel (ou *temps porté*) des formes verbales du subjonctif. Concrètement : la chronogénèse est une représentation des différentes exochronies possibles et c'est la personne qui fonde la différence d'exochronie entre les trois modes. Or, Guillaume utilise le même critère, celui de la personne (absence / apparition) et de la conscience de la fluence du temps qui va avec, pour définir *aussi* l'*endochronie* du mode subjonctif.

C'est cette faille de la théorie guillaumienne du subjonctif que pointent Gilles Luquet et Federico Ferreres Maspla dans leur ouvrage *Subjonctif et grammaire systématique française*, « une faille dans la cohérence même du système des représentations auquel la théorie doit son pouvoir explicateur » <sup>245</sup> :

La distinction entre temps contenant et temps contenu, fondement même de l'architecture indicative et quasi-nominale du verbe, est littéralement évacuée du mode subjonctif. <sup>246</sup>

---

<sup>242</sup> F. Ferreres Maspla et G. Luquet, *op. cit.*, p. 23.

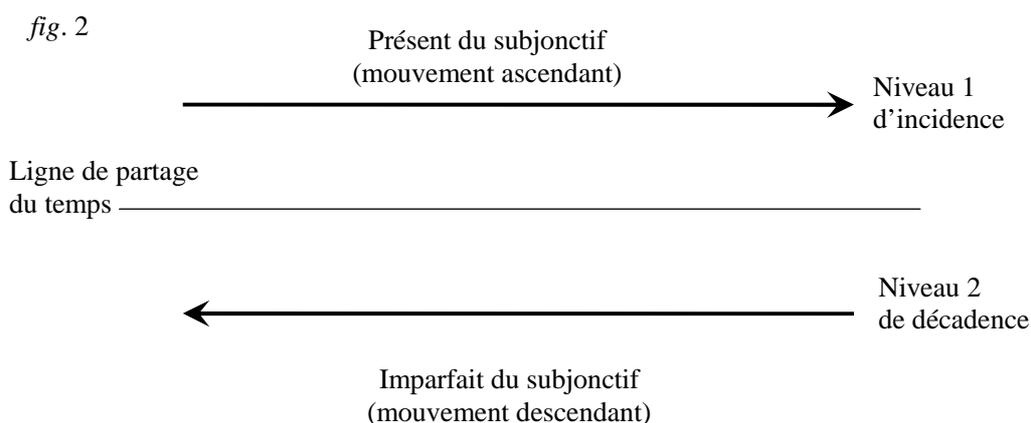
<sup>243</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>244</sup> G. Guillaume, « Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française » (1955), 1984, p. 264.

<sup>245</sup> Voir F. Ferreres Maspla et G. Luquet, *op. cit.*, p. 8.

<sup>246</sup> « G. Guillaume du reste le reconnaît explicitement si l'on en juge d'après la note explicative qui conclut "Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française" : "Il n'existe au subjonctif aucun

Avec l'avènement de la personne au mode subjonctif, s'opère en effet, chez Guillaume, un rapprochement entre ces deux versions oppositives de la dynamique temporelle, *temps descendant* ~ *temps ascendant*, et ce qui définit le temps contenu dans toute opération, *incidence* ~ *décadence*<sup>247</sup> :



Cette inscription dans le mode subjonctif des deux mouvements opposés, *ascendant* et *descendant*, confondus dans les images du temps interne d'un événement, conduit à faire, paradoxalement, du mode subjonctif un mode du virtuel, inapte à discriminer les époques, et, conjointement, du subjonctif « présent » un temps « prospectif », et du subjonctif « imparfait » un temps « rétrospectif ». L'institution de la personne au mode subjonctif conduit Guillaume à confondre l'orientation du temps avec l'orientation du procès. Dit autrement : Guillaume donne aux formes du mode subjonctif un contenu temporel interne, directement branché sur le double cinétisme définissant le temps porteur d'univers tel qu'il peut être effectivement conçu en chronothèse subjonctive avec l'apparition de la personne. Encore plus concrètement : Guillaume dégage un subjonctif « prospectif » et un subjonctif

---

repère fixe auquel la pensée, dans la fluence incoercible du temps, puisse référer le procès. De là une impossibilité absolue d'opposer le *temps porteur* (extérieur au procès) au *temps porté* (intérieur au procès) et de là aussi la fusion, par affinité des mouvements, de l'incidence du procès avec le cinétisme ascendant du temps et de la décadence avec sa marche descendante". » *Ibid.*, p. 16-17 et 23-26.

<sup>247</sup> Voir G. Guillaume, « Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française » (1955), 1984, p. 264.

« rétrospectif » en mêlant le contenu temporel de tout procès (voir *supra* 2.1.1) et la double orientation du temps telle qu'elle est éprouvée par la personne, inaugurée en chronothèse subjunctive.

Cette incohérence est également signalée par Marc Wilmet dans son article « L'articulation mode-temps-aspect dans le système verbal français » (1995) :

Guillaume (1929), sans doute porté par une double exigence théorique et esthétique (l'existence de deux et seulement deux séries de formes), avait postulé un subjonctif prospectif et un subjonctif rétrospectif, mais en mélangeant quelque peu l'orientation du temps avec celle du procès, et en fournissant des arguments de type psychosémiologique (par ex. les affinités du subjonctif imparfait et du passé simple) qui ne convaincront jamais que les convaincus. [...] Gérard Moignet (1959) mis à part, on aurait d'ailleurs beau jeu de montrer la gêne des disciples : p. ex. Soutet (1989) récuse le subjonctif imparfait rétrospectif, et Curat (1991) n'en garde que l'idée d'une virtualité « caduque ». <sup>248</sup>

### 2.1.3 Chronothèse subjunctive et concordance des temps

Sa théorie du mode subjunctif amène Guillaume 1- à apporter une explication à l'abandon du subjonctif imparfait français au profit du subjonctif présent ; 2- à justifier, au passage, la règle de la concordance des temps en français, en adoptant, de fait, un point de vue étonnamment normatif :

Et ce qui amène l'élimination, dans le parler usuel, de l'imparfait du subjonctif, remplacé généralement par le présent du subjonctif, au mépris complet des règles de concordance, c'est la complication d'une forme impliquant un désaccord entre la virtualité modale et l'anti-virtualité temporelle. <sup>249</sup>

Le subjonctif imparfait porte selon Guillaume, une contradiction entre son incapacité à discriminer les époques et sa flexion personnelle qui l'inscrirait, de fait, dans le mouvement descendant du temps : « la contradiction du subjonctif thématique (*ie.* imparfait), c'est d'être

---

<sup>248</sup> Voir M. Wilmet, « L'articulation mode-temps-aspect dans le système verbal français », 1995, p. 100.

<sup>249</sup> *Leçons de linguistique*, 1946-1947, série C, 1989, p. 53. C'est moi qui souligne.

virtuel par appartenance modale et anti-virtuel par appartenance au mouvement descendant du temps ». <sup>250</sup>

Dans son article, « La morphologie du subjonctif français : essai de synthèse historique » (1998), Olivier Soutet relève bien une contradiction dans le subjonctif imparfait français, mais celle qui s'établit entre, selon lui, « cette absolue indistinction temporelle et la flexion personnelle, par nature porteuse d'un repérage temporel. » <sup>251</sup>

Pour notre part, nous contestons cette appartenance au mouvement descendant du temps. Nous soutenons, au contraire, que l'imparfait du subjonctif refuse toute discrimination en matière d'orientation du temps. <sup>252</sup>

Pourtant, à la suite de Guillaume, plusieurs linguistes ont adopté la même démarche, comme Gérard Moignet dans sa *Systématique de la langue française* (1981). Il commence par définir la structure interne du mode subjonctif dans les mêmes termes que Guillaume :

Avec l'intervention de la personne déterminée par rapport au locuteur, qui constitue un repère, le temps peut être conçu soit comme un champ d'activité ouvert devant elle, soit comme un flux l'emportant dans sa fuite en direction du passé. D'où les deux images contrastées, celle d'un présent orienté vers l'avenir, et non limité dans cette distinction, et celle d'un présent orienté vers le passé, et non limité dans cette direction. Le temps virtuel, non divisé en époques, n'en est pas moins conçu cinématiquement, et non plus de façon amorphe comme dans le mode quasi-nominal, qui ne retient que l'image du passage d'un niveau à l'autre. <sup>253</sup>

Ainsi, le subjonctif présent correspond aux visées de discours dans lesquelles est envisagé un développement du procès en direction de l'avenir [...] Le subjonctif imparfait, de par son orientation rétrospective, convient à l'expression des idées auxquelles aucune chance de réalisation ne saurait être reconnue. <sup>254</sup>

Puis, il justifie la règle de la concordance des temps « en français écrit de haut niveau » et en explique la désuétude par la neutralisation du cinétisme oppositif :

Si l'idée regardante est explicitée par un verbe régissant, l'idée regardée figure en proposition dépendante. Une idée regardante explicite a les mêmes effets virtualisants que l'idée regardante implicite correspondante. Le subjonctif qui suit est le subjonctif prospectif quand le

---

<sup>250</sup> *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série A, 1971, p. 259.

<sup>251</sup> O. Soutet, « La morphologie du subjonctif français : essai de synthèse historique », 1998, p. 16.

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>253</sup> G. Moignet, *Systématique de la langue française*, 1981, p. 71. C'est moi qui souligne.

<sup>254</sup> *Ibid.*, p. 71.

temps de la régissante ne lui ferme pas la direction de l'avenir, cf. *je veux qu'il vienne immédiatement ; je souhaite qu'il réussisse*. C'est, en français écrit de haut niveau, le subjonctif rétrospectif quand l'idée regardante est située dans le passé du locuteur : *je voulais qu'il vînt ; je souhaitais qu'il réussît*. C'est la règle bien connue de la « concordance des temps », respectée jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, tombée en désuétude, ou peu s'en faut, en français contemporain. Il se produit aujourd'hui, en système, une tendance qui paraît irrésistible à la neutralisation de l'opposition de cinétisme qui mettait en présence les deux temps du subjonctif, et donc à l'institution d'un subjonctif unique non-orienté cinétiquement (continuant ainsi l'image du mode quasi-nominal). La synapse des deux subjonctifs se fait au profit du subjonctif présent parce qu'il est homogène, son orientation cinétique en direction de l'avenir étant en accord avec la virtualité inhérente au mode de la seconde chronothèse, alors que l'orientation vers le passé, qui s'associe en pensée avec du temps ayant été tenu, est en contradiction avec la virtualité du mode.<sup>255</sup>

Ce double cinétisme du mode subjonctif, ou *dioptrique de la visée*, est à l'œuvre aussi chez Marcel Barral, dans sa thèse sur *L'imparfait du subjonctif – Étude sur l'emploi et la concordance des temps au subjonctif* (1980). Au sein de l'opérativité de la chronogénèse, il inscrit le mode subjonctif dans une conception inachevée de l'image-temps, avant l'époque d'actualisation qu'est le mode indicatif :

Si la notion précise du temps différencié en époques, présent, passé, futur, n'existe pas, du moins apparaît une double orientation cinétique correspondant à chacun des niveaux. L'une prospective, dans la direction de la réalisation du temps, orientée vers l'avenir : c'est celle du niveau d'incidence ; l'autre, rétrospective, est tournée vers le passé : c'est celle du niveau de décadence. Le présent et l'imparfait du subjonctif ne sont donc qu'un présent large d'orientation opposée.

Par l'opposition de ses deux formes, il oppose deux représentations du présent, l'une orientée vers l'avenir, qu'on appellera de cinétisme ascendant ; l'autre orientée vers le passé, qu'on appellera de cinétisme descendant : c'est le subjonctif imparfait de la grammaire classique. (p. 29)

Après avoir reconnu que « cette question reste pour le moins imprécise dans les exposés de Guillaume », Marcel Barral tente avec difficulté de « concilier l'impossibilité pour le subjonctif imparfait de marquer l'accomplissement, parce qu'il est tourné vers le passé et l'impossibilité de marquer l'accompli bien que, par opposition au présent incident, il soit conçu comme décadent » :

---

<sup>255</sup> « *Je voulais qu'il vienne* est une syntaxe qui donne le pas à la permanence de l'orientation prospective attachée à l'idée de volition sur la circonstance occasionnelle de la situation de cette idée dans l'époque passée. Le cas de conflit est réglé en faveur de la visée momentanée du discours. C'est la nature de l'idée regardante qui conditionne le mode de l'idée regardée, que l'idée regardante soit implicite ou explicite. La nature actualisante ou virtualisante de l'idée regardante institue ce que Guillaume a appelé une *dioptrique de la visée*. », *id.*, p. 72. C'est moi qui souligne.

L'imparfait du subjonctif ne peut pas être un passé décadent – ce qui supposerait qu'il retiendrait en lui « la discrimination du temps qui s'en va et du temps qui vient ». Il serait issu du présent séparateur, ce qui n'est possible que dans le temps *in esse*. Or, il peut être décadent sans être un passé, parce qu'il est tourné vers le passé, la décadence ayant une « affinité » avec le cinétisme qui est dans le sens du passé.<sup>256</sup>

Estimant qu'à la chronothèse du temps *in fieri*, on ne peut parler d'accomplissement ni d'accompli, M. Barral transige en distinguant un subjonctif disant la possibilité d'accomplissement (présent prospectif) et un subjonctif disant l'impossibilité d'accomplissement (imparfait rétrospectif).

Et lorsqu'il évoque l'étroitesse de vue des grammairiens du XIX<sup>e</sup> siècle qui ont reproduit la fameuse règle au grand dam de certains écrivains, il cite Flaubert : « Je voudrais que la grammaire soit et non fût à tous les diables » écrivait Flaubert.

Les grammairiens du temps furent alors bien embarrassés sur ce point et finalement ils admirèrent que les deux formes pouvaient s'employer, mais sans dégager la valeur pertinente de l'opposition.<sup>257</sup>

Cette théorie des modes, avec inscription dans le mode subjonctif du caractère ascendant et descendant du temps, et cette *dioptrique de la visée*, sont à l'œuvre chez Maurice Molho, lequel, dans sa *Sistemática* (1975), applique strictement l'idée guillaumienne selon laquelle « le mode ne dépend à aucun degré du verbe regardé, mais de l'idée à travers laquelle on regarde ce verbe. »<sup>258</sup>

L'une des propriétés du mode subjonctif espagnol, à la différence du français et des autres systématiques verbo-temporelles issues du latin, est qu'il comporte quatre représentations temporelles : deux modes ascendants (ceux que l'on appelle subjonctif « présent » en *-e/-a*, et subjonctif « futur » en *-re*), et deux modes descendants (ceux que l'on appelle « imparfaits du subjonctif » en *-ra* et *-se*)<sup>259</sup>.

---

<sup>256</sup> M. Barral, *op. cit.*, p. 30.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>258</sup> G. Guillaume, *Temps et verbe* (1929), 1993, p. 30.

<sup>259</sup> « Una propiedad del modo subjuntivo en español [...] es que, a diferencia del francés y de las demás sistemáticas verbo-temporales derivadas del latín, comporta cuatro representaciones temporales: dos modos ascendentes (los llamados subjuntivos de «presente» en *-e/-a*, y de «futuro» en *-re*), y dos modos descendentes (los llamados «imperfectos de subjuntivo» en *-ra* y en *-se*). » Voir M. Molho, *Sistemática del verbo español (Aspectos, modos, tiempos)*, 1975, p. 331.

Après avoir commenté des exemples jugés « concordants », M. Molho examine les cas jugés « discordants » en les présentant ainsi :

Une observation attentive du discours en espagnol montre que, dans une expression un peu relâchée – même chez un espagnol cultivé –, un subjonctif ascendant et incident peut apparaître dans la subséquence d'un verbe subordonnant incident au chronotype  $\omega$ . Une construction comme *Mandaron que estudie*, est qualifiée d'usuelle chez un grammairien aussi respectueux de la norme que Samuel Gili Gaya (*Curso superior*, § 221). Le phénomène mérite une explication<sup>260</sup>.

Mais M. Molho a toutes les difficultés pour justifier « la subordination d'un mode incident et ascendant [subjonctif présent] à un verbe principal conjugué au passé, incident ou décadent<sup>261</sup> », et en n'échappant pas non plus à la discrimination diatopique – « phénomène encore plus courant en espagnol d'Amérique<sup>262</sup> » – il pose la distinction entre une concordance *a forma* et une concordance *a materia*, en raison du sémantisme du verbe subordonnant :

[...] l'espagnol, dans son expression relâchée, peut établir une concordance *a materia*, parce la forme du verbe subordonné est liée à la matière sémantique du verbe subordonnant. Il s'ensuit que chaque fois qu'un verbe subordonnant au prétérit morphologiquement intériorise un contenu de signification prospectif et perspectivant, il n'est pas exclu que la matière l'emporte momentanément sur la forme et que le verbe subordonné soit conçu à son tour prospectivement et, par voie de conséquence, exprimé au subjonctif ascendant et incident. [...] Il s'agit, finalement, d'une chronologie notionnelle qui s'établit en sens contraire de celui de la chronologie formelle, puisque la successivité des notions impliquées est plus forte que celle des représentations morphologiques<sup>263</sup>.

---

<sup>260</sup> « Una detenida observación del discurso español deja ver que, en una expresión algo relajada –aunque sea la de un español culto–, un subjuntivo ascendente e incidente puede aparecer en la subsecuencia de un verbo subordinante incidente al cronotipo  $\omega$ . Una construcción como *Mandaron que estudie*, la da por usual un gramático tan respetuoso de la norma como Samuel Gili Gaya (*Curso superior*, § 221). El fenómeno requiere explicación. » *Ibid.*, p. 556. C'est moi qui souligne.

<sup>261</sup> « [...] la subordinación de un modo incidente y ascendente a un verbo principal conjugado en pasado, incidente o decadente [...] ». *Id.*, p. 558.

<sup>262</sup> « [...] fenómeno más común aún en español americano [...] »

<sup>263</sup> [...] el español, en cuanto se relaja en su expresión, se permite instituir una concordancia *a materia*, por la que la forma del verbo subordinado se vincula a la materia semántica del verbo subordinante. Síguese de ello que cada vez que el verbo subordinante morfológicamente pretérito interioriza un contenido de significación prospectivo y perspectivante, no está excluido que prevalezca momentáneamente la materia sobre la forma y que el verbo subordinado se engendre a su vez prospectivamente y, por consiguiente, se presente en subjuntivo ascendente e incidente. [...] Trátase, en fin, de una cronología nociónal que se establece en sentido contrario al de la cronología formal, ya que la sucesividad de las nociones implicadas es más fuerte que la de las representaciones morfológicas. » *Id.*, p. 560. C'est moi qui souligne.

On le voit très clairement ici : que ce soit du fait de l'inexistence d'une théorie des modes et temps verbaux (chez Veiga et en général dans la tradition linguistique espagnole), ou de son insuffisance (chez Guillaume et ses disciples), le résultat est le même et partout aussi peu économique. Pour rendre compte des emplois jugés « discordants », on aboutit à la distinction entre un subjonctif temporel et un subjonctif modal, ou bien on prend pour béquille le sémantisme perspectivant du verbe subordonnant.

Rapprocher une théorie des modes et des temps, la *chronogénèse*, et une règle grammaticale régissant la « concordance des temps », pour la valider dans un premier temps, puis tenter de trouver une explication à l'abandon de cette règle, comme l'observent les grammairiens pour la langue française, me semble une méthode on ne peut plus discutable. C'est pourtant à ce procédé que se livrent Guillaume et ses disciples, en tentant de concilier périlleusement théorie linguistique, règle grammaticale et emplois observables.

Ce qui rend les théories caduques c'est qu'il faut les appliquer.<sup>264</sup>

L'auteur de cette sentence ne manque pas de lucidité car c'est précisément à l'aune de cette fameuse règle de la concordance des temps que l'on peut juger de l'insuffisance de la théorie guillaumienne du mode subjonctif appliqué aux langues française (Moignet, Barral) ou espagnole (Molho).

En revanche, mettre à l'épreuve une théorie sur les modes et les temps verbaux en la confrontant aux emplois, aux combinaisons effectivement observables et en se proposant de s'interroger sur le type d'espaces temporels que le locuteur peut, concrètement, faire concorder avec un système donné, est une démarche hautement avantageuse : outre qu'elle élimine les jugements axiologiques peu compatibles avec la mission du linguiste, elle fait l'économie de la sempiternelle taxinomie grammaticale qui n'aboutit qu'à des contradictions, tout en balayant une vraie fausse idée reçue.

## 2.2 Linguistique du signifiant

### 2.2.1 « Signifiant et signifié sont arrimés l'un à l'autre »<sup>265</sup>

---

<sup>264</sup> G. Guillaume, édition G. Cornillac, *Carnets d'un linguiste*, 2006, p. 48.

L'un des fondements de la Psychomécanique est l'idée que la langue est le produit de la combinaison de deux structures indissociables, la structure sémiologique (le signifiant<sup>266</sup>) et la structure psychique (le signifié), liées par un rapport de « congruence » :

Un principe auquel toutes les langues défèrent dans leur construction est celui de la congruence – ou si l'on veut, de la convenance – du signifiant et du signifié. Le signifiant est un fait de parole, le signifié un fait de pensée, et la structure d'une langue, et son existence même, supposent un accord suffisant – qui ne sera jamais excessif (et qui donc pourra toujours grandir) – entre un fait de parole et un fait de pensée.<sup>267</sup>

Ce principe de la *congruence*, posé par Guillaume, a amené un groupe de trois chercheurs linguistes et hispanistes, Maurice Molho, Michel Launay et Jean-Claude Chevalier, plus identifiable sous l'acronyme Mo.La.Che, à poser, dans les années 80, les principes d'une « linguistique du signifiant », dans un premier article-manifeste intitulé « La raison du signifiant » (1984). Les postulats du groupe Mo.La.Che, exposés plus amplement et illustrés par la suite dans une série d'articles, en groupe puis individuellement, ont nourri, depuis, les travaux d'autres chercheurs, en particulier ceux réunis dans les séminaires de linguistique hispanique de Paris IV (sous la houlette de J.-C. Chevalier puis de M.-F. Delport) et de Paris III, au sein du GERLHIS, Groupe d'Études et de Recherches en Linguistique HISpanique, conduit par Gilles Luquet.

Pour notre étude, le rappel des principes phares de la linguistique du signifiant, dont la théorie des modes et des temps de Gilles Luquet est une parfaite illustration, comme nous le verrons immédiatement après, n'est pas inutile.

---

<sup>265</sup> « [...] et le premier, partout et toujours, dit ce que l'on a mentalement vu et qui fait le second. Rien à chercher dans celui-ci qui ne marque celui-là », J.-C. Chevalier, « De Guillaume à une linguistique du signifiant », 1996, p. 81.

<sup>266</sup> Il est important pour la suite de préciser que *signifiant* est à prendre, ici, au sens saussurien du terme désignant la face matérielle du langage, et non comme l'équivalent du *signe*, comme a pu l'utiliser G. Guillaume. Bien consciente du côté expéditif de cette présentation du rapport de la sémiologie et du psychisme, problème crucial pour Guillaume, et pour la linguistique en général, je renvoie au dernier ouvrage de Francis Tollis, *Signe, mot et locution entre langue et discours – De Gustave Guillaume à ses successeurs*, 2008, et en particulier au chapitre 6 : « Le grammème comme signe : une biunivocité idéale souvent prise en défaut », p. 179-206.

<sup>267</sup> G. Guillaume, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série A, vol.1, 1971, p. 170.

1. La « raison du signifiant » est adossée au principe de l'unicité du *signe* linguistique, réaffirmée avec force : « à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa. »<sup>268</sup>

2. « Le statut du commandeur »

Remettre le signifiant au centre des attentions est un principe directement inspiré de l'enseignement de Guillaume : « [...] il n'y a rien de plus profond dans un langage que sa surface : pour qui sait la regarder, elle est la traduction même de ce qu'il est en profondeur. »<sup>269</sup>

Le signifiant est aux commandes : « [...] à nos yeux, il n'y a dans le langage d'autre système ni d'autre systématique que celle qu'ordonne et déclare une sémiologie toujours et partout motivante »<sup>270</sup>. « [...] c'est, à peu de chose près, le système linguistique tout entier qui est concerné par les mécanismes de motivation sur lesquels nous avons voulu attirer l'attention. »<sup>271</sup>

3. « [...] la distinction du référent et du sens est donc à conserver »<sup>272</sup>

– Le sens

« Le signifiant [...] n'est pas une matérialité strictement phonique, non plus que sa conceptualisation phonologique. Il est indissociable de son signifié, c'est-à-dire du mentalisme qu'il marque et qui y transparaît. »<sup>273</sup>

« [...] c'est la raison du signifiant qui commande à la grammaire : au terme d'une motivation dont un mécanisme analogique est la cause, elle détermine les lois de l'organisation syntaxique. »<sup>274</sup>

– La place du signifié :

Il est, d'une part, la propriété marquée dans le signifiant, et, d'autre part, par voie de conséquence, la cause insciente de la grammaire de ce même signifiant. Cette propriété est, en effet, ce qui détermine non seulement les capacités de référence du signifiant, mais aussi les contraintes syntaxiques auxquelles il est soumis dans l'exercice de ce pouvoir référentiel.<sup>275</sup>

---

<sup>268</sup> Mo.La.Che, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », 1988, p. 46.

<sup>269</sup> Mo.La.Che, « Pour une linguistique du signifiant », 1986a, p. 96.

<sup>270</sup> Mo.La.Che, « La raison du signifiant », 1984, p. 40.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>272</sup> *Id.*, p. 36.

<sup>273</sup> Mo.La.Che, « Pour une linguistique du signifiant », 1986a, p. 97.

<sup>274</sup> Mo.La.Che, « La raison du signifiant », 1984, p. 35.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 38.

[Le] signifié doit être regardé non comme l'ensemble des propriétés communes aux divers référents conceptuels, mais comme la représentation d'une ou plusieurs propriétés qu'ils se trouvent partager. À cette représentation, qui est un élément du tout, est associée la capacité d'évoquer ce tout auquel elle appartient et qui est le référent conceptuel.<sup>276</sup>

Le signifié relève de la *signifiance*, tandis que les conceptualisations relèvent de la *référence* :

Il va sans dire qu'il n'y aurait pas d'erreur plus préjudiciable à une bonne intellection du mécanisme linguistique général [...], que de confondre ce que nous appelons signifié avec les diverses conceptualisations de l'expérience auxquelles le signifiant, en vertu du signifié qu'il autorise, est habile à référer.<sup>277</sup>

Le signifié est ce qui n'interdit pas les références :

[...] le rapport entre le signifié de langue et les référents homonymes auxquels le signifiant contribue à référer est un rapport de compatibilité et non de causation. Le signifié de langue est ce qui permet et non ce qui produit les références. Nous pensons, en effet, que c'est par le biais du contexte syntaxique et du contexte extra-linguistique que le signifiant pourra se trouver mis en rapport, relié, accroché à un référent. C'est par le texte et le contexte que le mot atteint la chose.<sup>278</sup>

Comme nous allons pouvoir l'observer à présent, la nouvelle théorie des modes et des temps de Gilles Luquet s'inscrit dans le cadre théorique posé par Mo.La.Che.

## 2.2.2 Formes actualisantes / formes inactualisantes

Sur le plan morphologique, l'observation du système verbal espagnol offre immédiatement au regard la distinction entre des formes pourvues de flexions personnelles, d'un côté, et des formes qui en sont dépourvues, de l'autre. C'est ce premier critère, la personne<sup>279</sup>, que retient Gilles Luquet dans sa nouvelle théorie des modes, inaugurée en espagnol en 2004 dans *La teoría de los modos en la descripción del verbo español*.

---

<sup>276</sup> *Id.*

<sup>277</sup> *Id.*

<sup>278</sup> Mo.La.Che, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », 1988, p. 47.

<sup>279</sup> Alors que chez G. Guillaume, comme on la vu, et chez ses disciples, l'apparition de la personne au mode subjonctif est ce qui fonde dans la *chronogénèse* la différence d'exochronie entre mode quasi-nominal et modes subjonctif et indicatif.

L'organisation du système verbal espagnol étant fondée sur un second critère, le rapport entre les deux représentations du temps, l'*exochronie* (temps portant) et l'*endochronie* (temps porté), G. Luquet opère alors un premier partage entre deux sous-ensembles de formes, l'un, non personnel, apte à livrer des informations sur le seul temps porté ; l'autre sous-ensemble, personnel, apte à livrer des informations sur le seul temps portant :

[...] – un sous-ensemble de formes dont le propre est de ne fournir que des représentations possibles du temps *t* impliqué par une opération. La nature du temps dans lequel s'inscrit ladite opération – le temps *T* – reste, dans chacune de ces formes, indéterminée ;

– un sous-ensemble de formes dont le propre est de ne fournir que des représentations possibles du temps *T* dans lequel s'inscrit une opération. C'est la nature du temps intérieur à l'opération – le temps *t* – qui reste, dans ces autres formes, indéterminée.

Le premier de ces sous-ensembles est constitué de formes non personnelles. Le deuxième est constitué de formes personnelles.<sup>280</sup>

La caractéristique fondamentale du mode quasi-nominal, comme on le sait, est l'absence de représentation du MOI, d'où découlent deux conséquences : l'absence de la personne ordinale et l'absence d'époques. Le découpage du temps d'univers en époques, en effet, suppose l'existence d'un instant-repère, celui que l'on associe au MOI. En l'absence d'une telle représentation, il ne peut y avoir ni passé, ni présent, ni futur ; les formes du mode quasi-nominal sont donc impuissantes à situer un événement dans le temps d'univers et se réduisent à l'image d'une endochronie, chacune d'entre elles en proposant une représentation singulière. Précisons ici, immédiatement, que les formes du mode quasi-nominal emportent bien dans leur signifié l'image d'une exochronie. Comme on l'a vu (*supra* 2.1.1, p. 102), tout en ayant conscience du temps qui se déploie dans un procès, on ressent intuitivement que ce temps prend place obligatoirement dans un temps contenant (temps *T*). Il n'en va pas différemment pour les formes du mode quasi-nominal : on ne peut concevoir une endochronie que par rapport à une exochronie qui la contient : infinitif, gérondif et participe passé constituent une

---

<sup>280</sup> Voir G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 46.

succession d'instants prélevés sur une exochronie dont la représentation, indivise et sans limite, est simplement ramenée à sa forme la plus élémentaire, la plus abstraite qui soit<sup>281</sup>.

À partir de ces deux variations structurantes (personne et rapport exochronie / endochronie), l'observation des faits visibles amène ensuite G. Luquet à constater que dans les formes personnelles, il n'existe pas, à proprement parler, de mode subjonctif sur le plan du signifiant :

Les seuls traits de sémiologie que partagent un « présent », un « futur » et un « imparfait » du subjonctif – en l'occurrence les marques de la personne – sont de ceux que l'on trouve également dans d'autres « temps » de la conjugaison espagnole et notamment dans certains temps du mode appelé « indicatif. Il en est ainsi de l'absence de marques spécifiques concernant les 1<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du singulier ; [...] du -s terminal de la 2<sup>e</sup> personne du singulier ; [...] des morphèmes terminaux *-mos*, *-is* et *-n*, chargés de représenter respectivement les 1<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> personnes du pluriel. Ces marques-là ne sont pas spécifiquement subjonctives puisqu'on les trouve aussi bien dans la structure signifiante de n'importe quel imparfait de l'indicatif ou de n'importe quel conditionnel. Quant aux morphèmes thématiques auxquels elles s'adossent, ils n'ont rien, du point de vue sémiologique, qui oblige à les regrouper dans un seul et même ensemble.<sup>282</sup>

Il existe, en revanche, une opposition franche entre 3 formes verbales personnelles non auxiliées<sup>283</sup> distinguant les personnes 1 et 3 de la conjugaison, et les autres, qui neutralisent cette distinction.

À partir de ces trois observations de surface, et contrairement à la tradition guillaumienne qui voyait dans le « présent » du mode indicatif un aboutissement<sup>284</sup> de l'opération chronogénétique, comme nous l'avons montré précédemment, G. Luquet fait du présent

---

<sup>281</sup> Sur ce point où il a quelque peu évolué depuis *Subjonctif et grammaire systématique française*, G. Luquet a bien voulu me préciser ceci : « J'accorde une importance particulière au fait que temps contenant et temps contenu sont des éléments de signifié qui, selon les sous-ensembles de formes que l'on considère, représentent soit la constante soit la variable du rapport qu'elles entretiennent. Dans le sous-ensemble quasi-nominal, l'exochronie a le statut de constante (elle est de forme indéterminée, en tout cas de forme aussi peu déterminée que possible) et l'endochronie celle de variable ; dans le sous-ensemble personnel, les rôles sont inversés : c'est l'endochronie qui a le statut de constante (elle n'est dotée d'aucune forme particulière), tandis que l'exochronie a le statut de variable. »

<sup>282</sup> Voir G. Luquet, « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol ? », 1998, p. 89-90.

<sup>283</sup> Nous reviendrons plus loin sur cette opposition d'ordre aspectuel entre formes verbales auxiliées et formes non auxiliées.

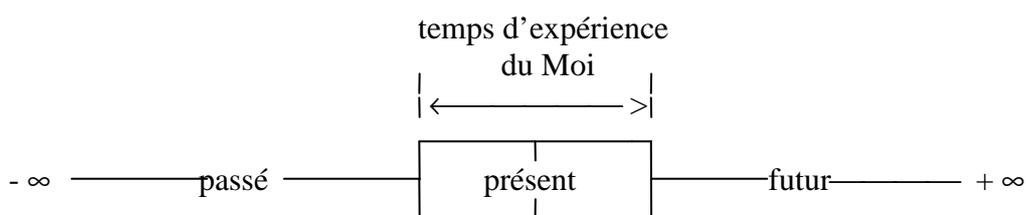
<sup>284</sup> Voir Gérard Moignet : « Système de langue, il manifeste sa cohérence dans la progression qu'il montre d'une image du temps de plus en plus précise et différenciée à mesure que l'on va du plus virtuel au plus actuel », *Systématique de la langue française*, 1981, p. 65. C'est moi qui souligne.

d'énonciation la *source* du système verbo-temporel. Par « présent » d'énonciation, il faut comprendre LE présent unique de l'être qui se définit sous l'espèce du MOI, à la fois locuteur et constructeur du langage<sup>285</sup>. C'est en tant qu'instance énonciatrice que le MOI se construit ses représentations du temps, ses images-temps. Les formes personnelles et impersonnelles représentent différentes conceptions du temps associé à une opération : c'est cette conception du temps que l'on appelle le *temps linguistique*.

Dans les formes personnelles, on distinguera deux types de repérages autour de la figure du locuteur, clé de voûte de cette architecture temporelle.

1. Un repérage réellement temporel, fondé sur le temps d'expérience du locuteur, permettant de situer dans le temps une opération. G. Luquet définit ainsi cette représentation :

L'une d'elles est celle qui se construit à partir du présent, c'est-à-dire à partir de l'espace temporel – éminemment singulier – dans lequel le Moi se situe lui-même et dans lequel il inscrit son activité. Associé à la représentation de ce qui « est », le présent, dans l'univers de ce Moi, s'oppose, d'une part au passé – lieu temporel de ce qui « n'est plus » – et d'autre part, au futur – lieu temporel de ce qui « n'est pas encore ». Figurativement :



Dans un univers temporel objectivé de la sorte, le présent, par définition, a une extension subjective et variable et il doit comprendre, au minimum, deux instants de nature différente. Le présent est le lieu du temps dans lequel un instant de futur se convertit continuellement en un instant de passé : il est le lieu dans lequel se fonde, en pensée commune, la mobilité du temps.<sup>286</sup>

<sup>285</sup> En dehors de l'acte de langage, hors prise de parole, il existe autant de présents que d'êtres qui les conçoivent.

<sup>286</sup> Voir G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 48. Et précisions que l'auteur a bien voulu m'apporter : « Conséquence du statut que j'accorde à l'endochronie d'une forme verbale personnelle, j'évacue évidemment aujourd'hui tout recours aux notions d'incidence et de décadence dans la définition des formes actualisantes et inactualisantes. Ces notions ne conservent leur pertinence que dans la définition des formes non personnelles (mais dans ce cas, ce ne sont que des étiquettes auxquelles on peut préférer les notions d'accomplissement et d'accompli). Si un présent actualisant donne le

C'est le type de repérage proposé par les formes *actualisantes* telles que les a définies Gilles Luquet : présent, prétérit et futur du *mode actualisant*, c'est-à-dire fondé sur un *présent actualisé*. Ce repérage se fondant sur le moment de locution – le présent du locuteur – celui-ci peut ainsi rattacher un événement à son présent de locution en l'actualisant. Il s'agit là d'un repérage déictique, immédiat, direct, à peu près tel que le définit la tradition linguistique espagnole jusqu'aux études les plus récentes.

Cet univers offre donc les avantages de toute représentation construite au plus près d'une certaine expérience, mais il en a aussi les inconvénients, au nombre desquels figure l'obligation de tout y ramener à l'actualité-réalité et celle d'y loger des opérations rapportées à des êtres formellement définis par rapport au MOI. En français, comme dans toutes les langues évoluées, l'existence de plusieurs représentations linguistiques de l'univers-temps, est essentiellement un moyen d'échapper à ces contraintes.<sup>287</sup>

Il existe bien une ligne du temps, lorsqu'elle est construite par rapport au locuteur, à son présent d'énonciation ; mais dès lors que le locuteur renonce à ramener tous les événements à lui, il faut alors concevoir plusieurs « lignes », plusieurs images-temps. Au lieu du temps opératif guillaumien conduisant à l'actuel, G. Luquet propose, à partir du présent actualisé, un dégradé de l'inactuel. Le locuteur peut se dédoubler mentalement et, en tant qu'observateur, se transporter mentalement, imaginativement, dans le passé ou dans le futur ; l'observateur est ainsi susceptible de se déplacer en n'importe quel lieu du temps.

Cette possibilité qu'offrent les représentations du temps dans le système verbal espagnol de s'abstraire de cette « tyrannie du MOI » sous-tend la description de Jean-Claude Chevalier, dans *Verbe et phrase*, où est décrit le processus de construction des différentes images-temps de l'espagnol. Partant de la représentation qui se situe au plus près de l'expérience du temps – celle attachée, selon l'auteur, et suivant la tradition guillaumienne, au mode « indicatif » – il

---

sentiment que l'opération qu'il exprime est de type sécant, cela tient bien à la nature du temps *contenant* (la nature de l'exochronie) qui est la sienne. Son endochronie, elle, est aussi indéterminée que celle de n'importe quelle autre forme personnelle, qu'elle soit actualisante ou inactualisante. Et si l'imparfait donne lui aussi, la même impression que le présent, c'est parce que ce n'est précisément qu'un présent inactualisé. »

<sup>287</sup> F. Ferreres Maspla et G. Luquet, *op. cit.*, p. 29-30.

propose des représentations du temps de plus en plus abstraites, au fur et à mesure que l'on abandonne tel paramètre.

Les avantages et les gênes du mode indicatif, on les connaît. Ils tiennent à ce point-repère unique, le présent, auquel tous les autres instants du temps sont rapportés et, par le présent, à la tyrannie du Moi. C'est à cette tyrannie que l'on s'emploie à s'arracher en construisant une autre image de l'*exochronie*.<sup>288</sup>

2. Plusieurs formes verbales réunies dans le *mode inactualisant*, tel que l'a défini Gilles Luquet, permettent un autre type de repérage, un repérage de l'inactuel, emportant une conception du temps d'une autre nature, un temps conceptuel, imaginaire, et non un temps d'expérience.

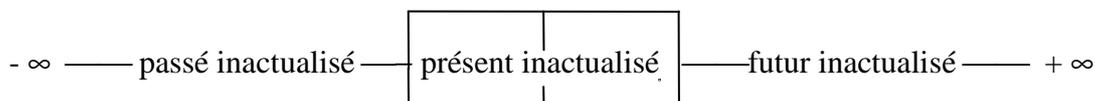
L'objectivation de l'univers temporel d'un sujet parlant peut cependant avoir un autre point de départ que la représentation du présent d'expérience. Elle peut se fonder, par exemple, sur la représentation d'un présent délié de toute expérience du temps, c'est-à-dire sur la représentation d'un présent *fictif* – un présent purement et simplement *imaginaire* – susceptible de coïncider ou non avec le présent d'énonciation. »<sup>289</sup>

En langue, les formes verbales *inactualisantes* tournent aussi autour de la figure du locuteur – ce sont des formes verbales pourvues de flexion personnelle –, mais déliée du temps d'expérience, elles appartiennent au *mode* de l'inactuel. Une deuxième « ligne » du temps a ainsi pour position-repère un présent délié de toute expérience du temps, à partir duquel le MOI observateur se représente un événement. Ce présent-là est un présent purement imaginaire, délié de l'expérience. C'est une conceptualisation que MOI locuteur, constructeur et utilisateur du langage, je me donne lorsque je me représente le temps en renonçant à le rattacher à mon expérience. Le MOI observateur peut se situer imaginativement dans l'espace temporel en coïncidence avec sa prise de parole (le présent d'expérience), ou dans son avant, ou dans son après. Le locuteur-observateur aura ainsi la possibilité de se représenter dans son univers temporel, un présent imaginaire, cette fois, *inactualisé* et un futur *inactualisé* : ces deux représentations correspondent sémiologiquement à l'ex-« imparfait de l'indicatif » et à l'ex-« conditionnel », le « passé inactualisé » n'ayant pas de forme en espagnol.

---

<sup>288</sup> Voir J.-C. Chevalier, *Verbe et phrase*, 1978, p. 49.

<sup>289</sup> Voir G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 48-49.



On le voit, les formes verbales se partagent non pas entre le mode « indicatif » et le mode « subjonctif » mais entre deux modes offrant deux conceptualisations du temps, l'une *actualisante*, l'autre *inactualisante*, l'une permettant au locuteur de ramener tout événement à son temps d'expérience, l'autre fondée sur l'imagination. Chacun des deux modes est conçu comme un *mode* de représentation mentale, intériorisée, du temps.

Dans cette conception, le temps n'est pas cette donnée objectale amenant, de façon quelque peu simpliste, à brancher directement le temps linguistique sur le temps des événements, et à décrire, dans un mouvement bien connu menant de la langue à la référence, ce à quoi renvoie une forme verbale, ce à quoi elle sert. Le locuteur se trouve bien au centre des deux sous-systèmes mais pour deux repérages de nature extrêmement différente, selon qu'il souhaite rattacher un événement à son temps d'expérience ou se donner une représentation imaginaire, abstraite, d'un événement et le détacher de son actualité.

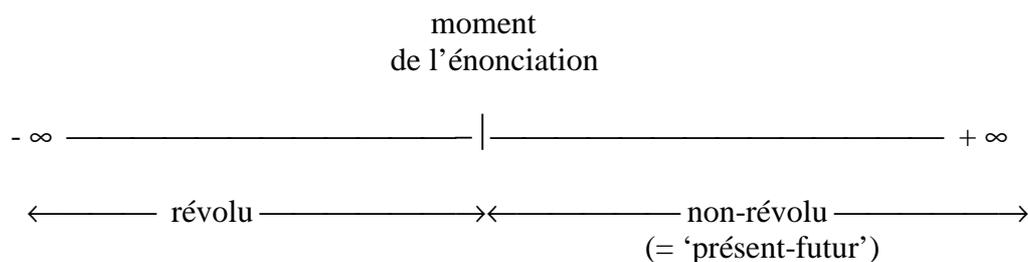
C'est la raison pour laquelle, l'opposition entre *formes actualisantes* et *formes inactualisantes* est de nature *modale*, absolument incompatible avec l'opposition traditionnelle entre mode indicatif et mode subjonctif. En cela, la théorie de G. Luquet est en rupture, non seulement avec la terminologie, mais surtout avec l'organisation traditionnelle des temps verbaux que supposaient ces deux « chapeaux ».

Toute forme *inactualisante* appartient de fait au *mode de l'inactualisant*.

La forme en *-e/-a* et les formes en *-ra/-se* appartiennent au mode inactualisant, chacune proposant un degré d'inactualité différent, exploitable par le sujet parlant en fonction de sa visée discursive.

Les deux *représentés* qu'en donne Gilles Luquet (2007) sont les suivants :<sup>290</sup>

Une autre façon d'objectiver l'univers temporel d'un sujet parlant est celle, plus abstraite encore, qui consiste à lui donner une forme simplement bipartite, c'est-à-dire la forme d'une extension en laquelle une simple limite associée à l'instant d'énonciation permet de distinguer un espace ouvert à l'activité du Moi – un 'présent-futur' indifférencié – et un espace fermé à cette activité. Figurativement :



Dans le verbe espagnol – et dans son état actuel de définition – la représentation d'un 'présent-futur' indifférencié est celle que véhiculent les formes du type *cante, cantes, cante...* La représentation du temps révolu qui s'oppose au 'présent-futur' de ces formes n'a pas, elle, de signifiant.

Une dernière façon d'objectiver l'univers temporel d'un sujet parlant est celle qui consiste à ne privilégier aucun de ses éléments constitutifs. C'est celle qui consiste à abstraire de cet univers la représentation de toute extension singulière et même de toute limite singulière :



Dans le verbe espagnol, la représentation de cet univers est celle que véhiculent deux séries de formes : *cantara, cantaras, cantara...* et *cantase, cantases, cantase...* *Cantara* et *cantase* sont les formes personnelles du verbe qui, en langue, inscrivent un événement dans le cadre temporel le plus abstrait que l'on puisse concevoir.<sup>291</sup>

Les formes verbales personnelles en espagnol moderne s'organisent donc en deux sous-ensembles modaux : d'un côté, un *mode actualisant* offrant trois types de représentations :

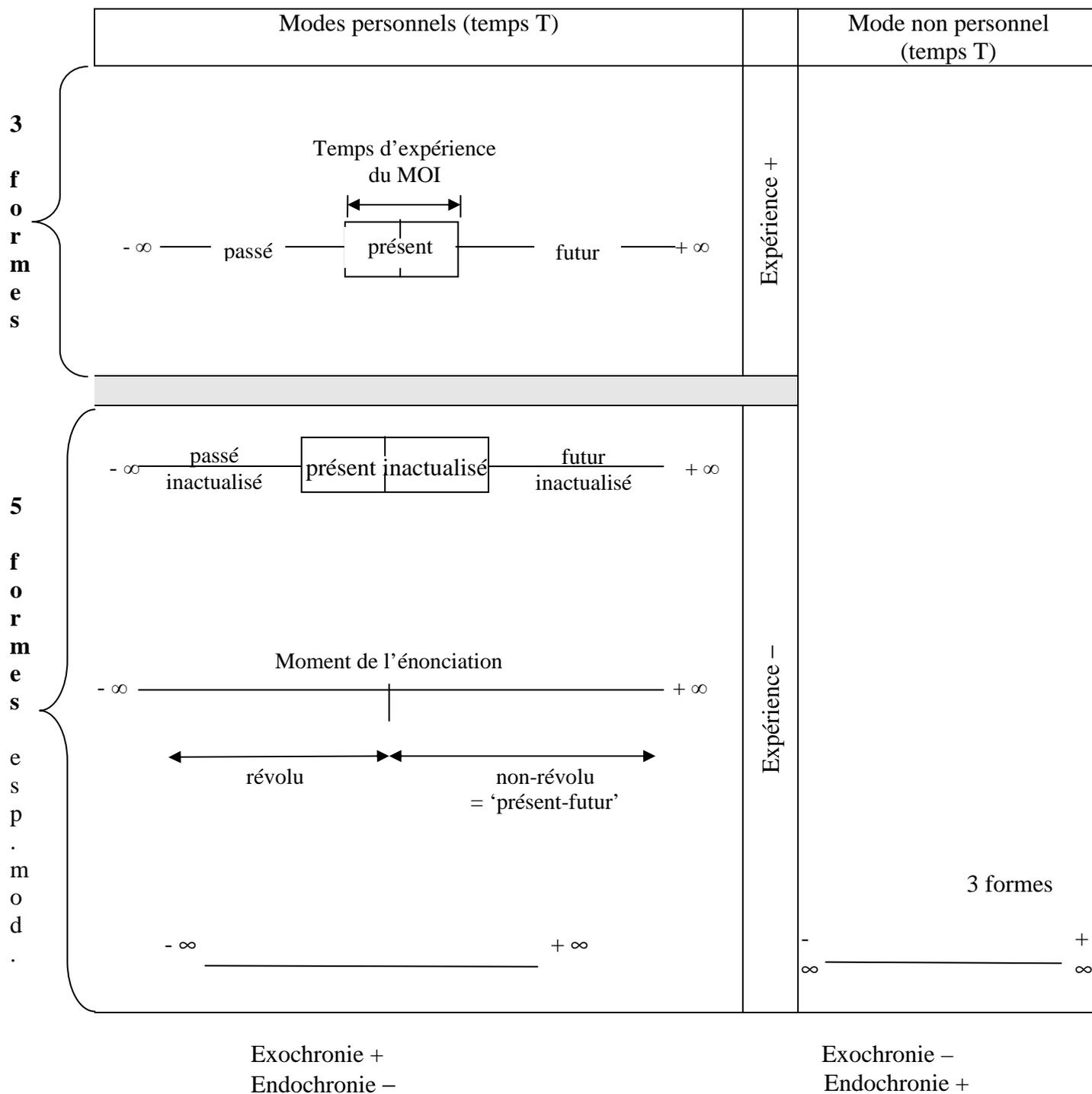
<sup>290</sup> Pour une présentation d'ensemble de cette nouvelle théorie des modes, on pourra également se reporter à l'ouvrage de référence, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, 2004.

<sup>291</sup> Voir G. Luquet, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », 2007, p. 50.

*canto, canté, cantaré* ; de l'autre, un *mode inactualisant* offrant cinq types de représentations : *cantaba, cantaría, cante, cantara, cantase*.

À partir de cette théorie, je propose une vision du système verbo-temporel espagnol qui pourrait être la suivante :

fig. 3



## Remarques

– Pour Guillaume, comme on l’a vu, c’est le mode indicatif qui correspond au degré maximal d’actualisation du procès, en ce sens qu’il le situe par rapport à la personne du locuteur et au moment de l’acte de langage. Ici, la figure le montre très bien<sup>292</sup> : dans la théorie de Gilles Luquet, le système verbo-temporel de l’espagnol a sa source au présent et non son aboutissement. D’une certaine façon, cette théorie satisfait le vœu de certains linguistes de voir une « chronogénèse renversée » (Paulo de Carvalho<sup>293</sup>), constatant que « beaucoup de tableaux systématiques de la psychomécanique ont en quelque sorte la tête en bas » (Daniel Roulland<sup>294</sup>).

Le temps opératif en psychomécanique nécessite un certain laps de temps pour se déployer, représenté horizontalement par Guillaume en incluant des coupes verticales. Dans cette vision guillaumienne du temps qui se construit jusqu’à sa complétude, le nombre de formes verbales va grandissant jusqu’au mode indicatif divisible en époques : de 4 formes au mode quasi-nominal, on atteint 10 formes au mode indicatif<sup>295</sup>.

Chez G. Luquet, le présent d’énonciation, fondateur, se retrouve « la tête en haut », les autres lignes du temps marquant ensuite, les unes après les autres, un éloignement mental par rapport au temps d’expérience du locuteur, au fur et à mesure du paramètre que l’on abandonne : de la vision tripartite qui se dégage de la prise de parole fondatrice du présent inscrit dans l’expérience, on passe à un univers mental marquant le renoncement au présent d’expérience.

– Ces représentations temporelles marquent progressivement l’abandon d’un temps divisé, tripartite, ce qui explique que dans le mode inactualisant, les formes verbales soient en plus grand nombre que dans le mode actualisant. Le renoncement à « la tyrannie du MOI » implique donc une certaine complexité du mode inactualisant. La première étape dans le mode inactualisant montre deux formes verbales, l’imparfait et le conditionnel, indifférentes à la division tripartite (passé et présent-futur) mais différenciées par rapport au présent, ici

---

<sup>292</sup> Pour une comparaison avec l’opération chronogénétique, voir *supra* fig. 1, p. 101.

<sup>293</sup> Voir P. de Carvalho, « Subjonctif et chronogénèse en morphosyntaxe comparée », 1998, p. 46.

<sup>294</sup> Voir D. Roulland, « La subordination non finie en anglais », 1992, p. 184.

<sup>295</sup> En effet, Guillaume inclut, à tort, dans la définition du verbe de Langue, les formes auxiliaires, ce qui a pour conséquence le doublement des formes (pour la langue française).

*inactualisé*, et par rapport au futur, ici *inactualisé*. L'étape suivante marque l'abandon de ce paramètre en n'ouvrant plus à l'activité du MOI qu'un seul espace délimité à partir du moment d'énonciation, l'espace du non-révolu, lui ôtant, de fait, la possibilité de s'inscrire dans le révolu. Les formes en *-ra* et en *-se*, plus abstraites encore que la forme en *-e/-a*, un cran au-dessous dans l'abstraction<sup>296</sup>, sont encore plus inactualisantes, indifférentes non seulement à l'opposition entre passé, présent et futur, mais aussi à l'opposition entre révolu et non-révolu. L'abandon de ce dernier paramètre aboutit à une représentation du temps de type indivis, où, finalement, l'information sur l'exochronie ne présente aucun intérêt.

– La représentation de l'exochronie est la même pour le mode quasi-nominal que pour les formes en *-ra* et *-se*. De ce point de vue, la représentation n'est pas plus abstraite. C'est l'absence de personne qui éloigne le mode impersonnel davantage du présent d'énonciation. Rappelons que dans la *chronogénèse* (cf. *supra* p. 101), la différence entre l'exochronie du mode quasi-nominal et celle des modes subjonctif et indicatif se fonde précisément sur la personne, absente du premier et présente à partir de la *chronothèse subjonctive*<sup>297</sup>. La définition des modes de Gilles Luquet, accorde, elle, une égale importance à la personne et au rapport entre *exochronie* / *endochronie* (cf. *supra* p. 116-117).

– La théorie des modes et des temps de Gilles Luquet se présente d'une manière extrêmement épurée, voire minimaliste. L'auteur le reconnaît lui-même et l'explique par la plus grande importance qu'il accorde aujourd'hui, dans son approche du signifié, à sa valeur *différentielle* :

Le représenté « positif » de chacune des formes décrites s'en trouve ainsi considérablement allégé et on peut considérer qu'il s'agit là d'un avantage non négligeable, car il y a de bonnes raisons de croire que, dans le découpage auquel les langues soumettent le monde référentiel afin de le rendre représentable, elles ne retiennent qu'une infime partie des propriétés d'expérience que les sujets parlants, eux – et les linguistes –, sont capables d'y déceler.<sup>298</sup>

---

<sup>296</sup> Olivier Soutet, qui raisonne, lui, à partir de la *chronogénèse* guillaumienne voit dans le subjonctif imparfait français un *avant* chronogénétique du subjonctif présent : « Cette indiscrimination des époques inhérente au subjonctif imparfait conduit à le disjoindre du subjonctif présent et à le considérer comme une forme du verbe plus précoce en chronogénèse que le subjonctif présent. Autrement dit, le subjonctif imparfait serait le passé chronogénétique du subjonctif présent. Voir O. Soutet, *op. cit.*, p. 14.

<sup>297</sup> C'est, entre autres choses, ce que lui reproche Daniel Roulland, *op. cit.*, p. 160-161.

<sup>298</sup> Voir G. Luquet, « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », 2006, p. 109.

Ce que montre parfaitement cette théorie de la représentation des images-temps en espagnol, c'est que la valeur fondamentale, le représenté en *langue*, n'est pas seulement ce qui réunit tous les effets de sens ; il ne suffit pas de répertorier les emplois de discours pour tenir le *représenté*. Le signifié se définit par sa différence par rapport aux autres signes du sous-système, à l'intérieur du système (« il n'y a que des différences » dit Saussure).

Finalement, ce dégradé d'inactualisation revient à révéler, au sein du système verbal, une subduction *exotérique*, partant du principe que, comme certains mots sont plus abstraits que d'autres, certaines formes verbales sont plus abstraites que d'autres. Le locuteur, en renonçant à tout « ramener » à lui, instaure une forme de hiérarchie au sein des formes verbales : celles définies au plus près de lui et celles déliées de lui, intégrant une gradation dans l'inactuel en fonction de ce qu'il considère comme ne plus faire partie de son actualité, ne pas encore faire partie de son actualité, ou n'ayant strictement pas à faire partie de son actualité.

Dans sa conception du signifié de puissance, comme on l'a vu, le groupe Mo.La.Che fait sienne la méthode hypothético-déductive de Guillaume qui veut que le signifié prévoit en langue la syntaxe qui va avec :

[...] un mot qui est un sémantème ne contient pas seulement des indications relatives à sa signification fondamentale : il contient en outre des indications relatives à l'emploi auquel il se destine, à celui, plus ou moins limité, qu'il prévoit pour lui-même, et c'est dans le champ de cette prévision que le mot se délimite et détermine son espèce.<sup>299</sup>

De cette méthode il ressortira, comme l'explique Marie-France Delport, que signifié et syntaxe sont « deux niveaux chronologiquement ordonnés, hiérarchisés, du système linguistique »<sup>300</sup>. Pour notre étude, on retiendra de cette conception que la forme en *-e/-a* et les formes en *-ra/-se*, si elles appartiennent au mode inactualisant, n'en proposent pas moins un degré différent d'inactualité et d'abstraction dans la représentation du temps. La forme en *-ra* porte en *langue* la représentation du temps la plus abstraite, la plus inactualisée, donnant du temps une image d'indivision, tandis que la forme en *-e/-a* prend comme point de repère le présent d'énonciation pour poser une opposition temporelle bipartite entre le révolu et le non-révolu. Des deux

---

<sup>299</sup> *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Roch Valin (dir.), 1973, p. 201-202.

<sup>300</sup> M.-F. Delport, *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, 2004a, p. 36.

formes, celle qui sera ressentie comme emportant davantage de repère temporel sera la forme en *-e/-a* alors que la forme en *-ra* apparaîtra comme en étant complètement extraite<sup>301</sup>. Le repérage offert par les autres formes verbales du mode inactualisant, dont la forme en *-ra* (ex-« subjonctif » imparfait) et la forme en *-e/-a* (ex-« subjonctif » présent), lesquelles nous intéressent dans le cadre de la « concordance des temps », est un repérage moins immédiat, moins direct que le repérage déictique des formes actualisantes fondé sur le *hic et nunc* de l'énonciation. Les formes inactualisantes, toujours construites autour de la figure du locuteur, permettront un autre type de repérage non temporel, donc moins immédiat, un repérage interne à l'énoncé, lié à la visée discursive du locuteur. Ces formes trouveront tout naturellement dans la phrase complexe un cadre syntaxique privilégié.

Le locuteur se tient toujours au centre des deux sous-systèmes (formes actualisantes/formes inactualisantes), et en cela aussi nous concordons entre linguistes français et espagnols. Mais, dans la conception de G. Luquet, il faut imaginer d'autres axes permettant au locuteur, en fonction de sa visée discursive, de ne pas actualiser la représentation d'un événement, de le placer « hors champ », en quelque sorte de l'irréaliser, et avec des degrés d'inactualité divers.

### 2.2.3 Compétence du locuteur

Dans la première partie de cette étude consacrée à la réfutation de « l'approche traditionnelle de la concordance des temps », nous avons pu observer que le discours est caractérisé par l'infinie variété des « effets de sens ». Or, ce que met au jour la théorie des modes de G. Luquet c'est que la langue, parce qu'elle est une abstraction de l'expérience, est un système formé d'un nombre limité de représentations. La langue est un outil tout à la fois extrêmement puissant – en offrant systématiquement aux besoins de la pensée et pour des situations chaque fois inédites, « puissance et aisance d'expression » – et impuissant à tout représenter : en tant que système de représentation, la langue ne retient du monde qu'un nombre très réduit de propriétés, mais c'est justement de ce refus de tout représenter qu'elle tire sa puissance.

---

<sup>301</sup> Sur la différence de pouvoir d'inactualisation entre forme en *-ra* et forme en *-se*, voir G. Luquet, « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », 2006, p. 109-113.

Le sujet parlant retient, lui, une certaine expérience, dont il ne retient qu'un certain nombre de traits. Tout événement est toujours repéré par rapport à l'ancrage spatio-temporel du sujet parlant (*moi, ici, maintenant*<sup>302</sup>) et, de fait, n'est jamais perçu de façon neutre. On aura soin de bien distinguer ce que le locuteur perçoit de l'expérience et ce que la langue a retenu, de son côté, comme représentations au service de cette « matière à dire ». Le locuteur peut faire un choix mais toujours dans la limite des possibilités retenues par la langue :

En tant que moyen d'expression à sa disposition permanente, le temps de représentation est, pour le sujet parlant, à la fois une contrainte (il doit « faire » avec ce que lui offre le système de langue utilisé), et un instrument de liberté (il a, dans des conditions qui restent à déterminer, un certain nombre de *choix* possibles).<sup>303</sup>

Cette capacité à faire usage des possibilités que lui offre la langue, à y puiser pour référer au monde expérientiel, relève de ce que l'on appelle la compétence du locuteur, son « savoir-dire ».

Les étapes nécessaires à l'avènement d'un « dire » se trouvent nettement dégagées par Samuel Gili Gaya dans l'introduction à son *Curso Superior de Sintaxis española* (1989) : tout d'abord, la perception que le locuteur a de l'expérience, la sélection de son « à dire » :

Dans une description, par exemple, nous ne disons pas toutes les images que nous avons présentes simultanément dans la conscience, mais seulement celles que nous considérons adaptées au but que nous poursuivons. De la même façon, la narration n'est pas une énumération de tous les faits successifs, mais une sélection de ceux que nous désirons mettre en relief [...]<sup>304</sup>,

les représentations, forcément limitées, retenues par la langue :

Chaque idiome, à un moment déterminé de son histoire, possède un répertoire plus ou moins étendu, mais toujours limité, de formules structurales qui n'épuisent pas la vaste complexité de notre vie intérieure. S'exprimer dans une langue, quelque'elle soit, suppose, en conséquence, d'utiliser les bonnes lisières grâce auxquelles la pensée marchera facilement ; mais en même

---

<sup>302</sup> Cf. la « triade énonciative » d'André Joly : « Parler de quelque chose c'est, pour toute personne locutrice, référer cette chose, implicitement ou explicitement, à son *ici-maintenant*, c'est la situer par rapport à ces trois paramètres, qui constituent donc l'ancrage référentiel fondamental », in « De quelques constantes dans la représentation cognitive et linguistique du temps », 1995, p. 28.

<sup>303</sup> A. Joly, *op. cit.*, p. 30.

<sup>304</sup> « En una descripción, por ejemplo, no decimos todas las imágenes que tenemos presentes simultáneamente en la conciencia, sino sólo aquellas que consideramos acomodadas al fin que nos proponemos. De igual manera la narración no es una enumeración de todos los hechos sucesivos, sino una selección de los que deseamos destacar [...] », p. 6-7.

temps nous sommes limités à l'emploi de formes expressives que la communauté linguistique à laquelle nous appartenons considère comme valides [...] <sup>305</sup>,

enfin, la mise en œuvre effective, grâce à sa compétence touchant les capacités référentielles d'un mot ou d'une structure, pour aboutir à une phrase :

[...] la structure générale de la phrase que nous prononçons s'adapte à des patrons ou à des moules idéaux, des schémas d'expression, des formules d'organisation que nous avons appris depuis l'enfance et que nous appliquons par analogie aux phrases, propositions et séquences que nous avons besoin de former [...] <sup>306</sup>.

Mais au-delà de ce consensus, la divergence est totale entre la conception que l'on se forge de la tâche du linguiste dans la tradition espagnole et dans celle posée par le groupe Mo.La.Che, puis, dans une même perspective, par Jean-Claude Chevalier dans « Un nouveau passage du Nord-Ouest (De la *Langue* au *Discours*, du *sémiotique* au *sémantique*) » : la tâche du linguiste n'est pas le « champ de la référence » mais celui de la « signifiante ».

À lui [le linguiste] d'enseigner comment de la composition du signifiant/signifié se déduisent les capacités référentielles que j'associe au signifiant. À lui de se transporter de ce potentiel premier (le signifiant/signifié) à ce potentiel second (les capacités référentielles), d'où moi, locuteur, je passe aux références qu'établissent mes phrases. Du potentiel premier au potentiel second, il y a une relation de permissivité ; du potentiel second aux phrases effectives, il y a une relation de mise en œuvre [...] <sup>307</sup>

Le travail du linguiste consiste à mettre au jour les représentations en *langue* : dans le système verbo-temporel de l'espagnol, chaque signifié doit ainsi être conçu comme un représenté qui *n'interdit pas* la référence à un certain nombre de situations expérientielles.

Le locuteur, lui, n'a pas accès au champ de la signifiante, il n'a à se préoccuper que de ce qu'il sait au niveau de sa compétence. Au locuteur, donc, le champ de la référence, et non au linguiste. En fin de parcours, il va de soi que le discours est pour le linguiste le champ

---

<sup>305</sup> « Todo idioma, en un momento determinado de su historia, posee un repertorio más o menos extenso, pero siempre limitado, de fórmulas estructurales que no agotan la vasta complejidad de nuestra vida interior. Expresarse en una lengua cualquiera supone, por consiguiente, usar de unos andadores fáciles con los cuales marchará cómodamente el pensamiento; pero al mismo tiempo quedamos limitados al empleo de las formas expresivas que acepte como válidas la comunidad parlante de que formamos parte [...] », *ibid.*, p. 7.

<sup>306</sup> « [...] la estructura general de la frase que hemamos pronunciado se acomoda a patrones o moldes ideales, esquemas expresivos, fórmulas de organización que hemos aprendido desde niños y que aplicamos por analogía a las frases, oraciones y períodos que necesitamos formar [...] », *id.*

<sup>307</sup> J.-C. Chevalier, *op. cit.*, 1985, p. 359.

d'observation de cette compétence du locuteur, le lieu des choix opérés en fonction de sa visée discursive, comme nous allons le faire dans la troisième et dernière étape de notre étude.

C'est ainsi que l'un des fondements de la théorie guillaumienne – l'opposition langue/discours<sup>308</sup> – se trouve amendé d'un niveau intermédiaire et capital, ce « potentiel second » où loge la compétence du locuteur, développé ultérieurement par J.-C. Chevalier et précisé par M.-F. Delpont :

La *compétence* du locuteur, celle du récepteur sont faites – entre autres composantes – de la connaissance des types d'expériences auxquelles chaque mot est susceptible de renvoyer, des diverses capacités référentielles du mot et, le cas échéant, de la combinatoire qui leur est attachée. Dans le fonctionnement « normal » du langage, il n'est demandé à l'un comme à l'autre des acteurs du langage qu'une connaissance successive, « en situation », de ces diverses capacités<sup>309</sup>.

C'est chez le locuteur, au niveau de sa compétence, dans ce moment « intermédiaire » entre la *langue* – champ de la signification – et le *discours* – champ de l'effectif – que prendront place un certain nombre d'options possibles, d'orientations en fonction de sa visée discursive. C'est dans ce « niveau de langage » que se constituent les périphrases verbales, en particulier, pour ce qui nous intéresse ici, la périphrase aspectuelle « *haber* + participe passé ». Comme on l'a vu avec la théorie de Gilles Luquet, les formes composées n'entrent pas dans ce qu'on appelle un verbe en Langue, contrairement à ce que postulait Guillaume<sup>310</sup>. L'association de *haber* et du participe passé ne peut intervenir qu'en discours et constitue une périphrase relevant donc de la syntaxe. Il n'existe pas en langue de représentation préétablie de cette notion que l'on appelle « l'aspect ».

C'est également dans ce « niveau de langage » que viendront se loger les changements diachroniques relevant de ce que Guillaume appelle la *glossogénèse*.

---

<sup>308</sup> « [...] la dichotomie saussurienne langue-parole, corrigée par lui en langue-discours, correspond à un étagement de l'entier du langage sur deux niveaux opératifs : un niveau précoce où le langage n'a qu'une existence virtuelle, non observable directement, et un niveau tardif, où le langage est doté d'une existence effective, seule accessible à l'observation directe. » Avant-propos de Roch Valin à *Temps et verbe* de Gustave Guillaume, 1984, Paris, Champion, p. 15.

<sup>309</sup> M.-F. Delpont, *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, 2004a, p. 29. Voir aussi M.-F. Delpont, « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume », 2004b, p. 115-127.

<sup>310</sup> Voir à ce sujet *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps* (1929), réédition Paris, Champion, 1993. Voir aussi « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe ; esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect » (1933), *Langage et science du langage*, 1984, p. 46-58.

[...] il est bien clair que les innovations de la diachronie trouvent d'abord place au sein du discours. Mais pour qu'elles « prennent », pour que d'individuelles et occasionnelles – audaces ou lapsus – elles deviennent répétitives et générales, pour que la communauté relaie l'individu, il faut bien supposer aussi une sorte de lieu d'enregistrement des séquences discursives, où celles-ci s'accumulent et se transforment en « modèles », en « patrons », en « types discursifs ». C'est tout autre chose que le système linguistique où s'inscrivent les mécanismes d'engendrement et les conditions de possibilités de ces types de discours et de chacun des discours qu'on produira sur leur modèle<sup>311</sup>.

L'évolution dans l'emploi de la forme du mode inactualisant en *-se*, devenu minoritaire au regard de la forme en *-ra*, comme il est facile d'établir avec une simple demande « *pidió que* » sur un moteur de recherche (cf. *supra* p. 73), ne touche pas le système mais relève de la compétence du locuteur. L'instrument ne se modifie pas structurellement, c'est l'emploi qui en est fait qui est amené, éventuellement, à évoluer.

L'évolution dans l'emploi de la forme en *-el-a* au détriment de la forme en *-ra*, présentée par de nombreuses grammaires comme une spécificité américaine, n'est pas davantage une évolution de système. Dans la *Gramática descriptiva*, G. Rojo et A. Veiga mettent à l'écart de très nombreux exemples jugés non concordants au nom d'une évolution structurelle du subjonctif espagnol – en partie parallèle avec l'évolution de la langue française :

[...] Bien sûr, nous nous trouvons face à autre chose qu'à une substitution de formes depuis que la baisse d'emploi de *cantara ~-se* en faveur de *cante* implique une importante restructuration temporelle au sein du subjonctif espagnol, qu'on peut mettre en relation, comme l'a déjà fait Kany, avec celle qui s'est produite entre le français classique et le français moderne précisément avec l'abandon progressif des formes d'imparfait et de plus-que-parfait du subjonctif (*que je chantasse, que j'eusse chanté*) en faveur du présent et du passé du subjonctif (*que je chante, que j'aie chanté*). Il en résulte en français actuel une réduction à deux unités de contenu temporel subjonctif, de sorte qu'entre elles il n'existe qu'une opposition basée sur la présence/l'absence d'un vecteur premier d'antériorité. Le sous-système hispano-américain où l'on observe l'abandon des formes en *-ra~-se* offre un panorama comparable, mais pourtant pas entièrement identique, puisque la relation de « prétérit » (O–V), avec le vecteur premier d'antériorité, exprimée au subjonctif 0 de l'espagnol courant par *cantara~-se*, trouve son expression dans la forme simple *cante*, comme l'illustre l'exemple (88c), et non dans la forme composée correspondante, comme ce serait le cas si le résultat de l'évolution avait été sur ce point parallèle à celui du français<sup>312</sup>.

<sup>311</sup> Voir M.-F. Delpont, « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase », 2004b, p. 122-123.

<sup>312</sup> « [...] Por supuesto, nos hallamos ante algo más que una sustitución de formas desde el momento en que la referida mengua en el uso de *cantara ~-se* a favor de *cante* implica una importante reestructuración temporal en el subconjuntivo español, que podemos poner en relación, como ya hizo Kany, con la operada entre el francés clásico y el francés moderno precisamente con la caída en desuso de las formas de imperfecto y pluscuamperfecto de subjuntivo (*que je chantasse, que j'eusse chanté*) a favor del presente y el perfecto (*que je chante, que j'aie chanté*). El resultado francés actual es la reducción a dos del número de unidades de contenido temporal existentes en subjuntivo, de manera que entre ellas funciona exclusivamente una oposición basada en la

D'une certaine façon, comme dans les manuels, c'est encore le syndrome de la langue française abandonnant la concordance des temps qui frappe. Ici, le parallèle entre langue espagnole et langue française se double d'une discrimination diatopique puisque c'est l'observation du système américain qui laisse voir cette évolution en marche. Comme nous l'avons montré avec de nombreux exemples, il est impossible d'observer autre chose qu'un emploi différencié des formes du mode inactualisant, motivé par une visée du sujet parlant, en espagnol péninsulaire et américain. Il se peut, toutefois, mais cela reste à établir très précisément, que l'espagnol américain ait un « temps d'avance » dans cet emploi qui serait de plus en plus généralisé de la forme en *-e/-a*.

Quoiqu'il en soit, se contenter d'observer cette soi-disant tendance américaine et la ramener à l'évolution du français, c'est encore une façon de ne pas s'interroger sur son propre système linguistique, et surtout de ne pas remettre en question les outils conceptuels avec lesquels on raisonne habituellement pour décrire le système verbal espagnol. L'évolution diachronique, si elle est établie, concerne en premier lieu la compétence du sujet parlant.

En matière de concordance des temps, les énoncés que nous allons observer dans la dernière étape de cette étude sont donc des phrases nées de la combinaison de plusieurs paramètres : 1- les représentations en puissance, permanentes, offertes par la langue ; 2- la représentation circonstancielle, éphémère, que se forge le locuteur d'une expérience ; 3- l'utilisation par le locuteur de l'outil linguistique, grâce à sa compétence ; 4- le partage d'une certaine temporalité entre le locuteur et le récepteur.

C'est ce dernier paramètre que choisit de mettre en avant Benveniste dans « Le langage et l'expérience humaine » (1970) :

Telle apparaît la condition d'intelligibilité du langage, révélée par le langage : elle consiste en ce que la temporalité du locuteur, quoique littéralement étrangère et inaccessible au récepteur, est identifiée par celui-ci à la temporalité qui informe sa propre parole quand il devient à son tour locuteur. L'un et l'autre se trouvent ainsi accordés sur la même longueur d'onde. Le temps du discours n'est ni ramené aux divisions du temps chronique ni enfermé dans une subjectivité solipsiste. Il fonctionne comme un facteur d'intersubjectivité, ce qui

---

presencia / ausencia de un vector primario de anterioridad. El subsistema hispanoamericano en que se aprecia el desuso de las formas en *-ra~-se* ofrece un panorama comparable, aunque no enteramente idéntico, pues la relación de «pretérito» (O-V), con vector primario de anterioridad, expresada en el *subjuntivo 0* del español común por *cantara~-se*, pasa a hallar su expresión en la forma simple *cante*, tal como ilustra el ejemplo (88c), y no en la correspondiente forma compuesta, como sucedería si el resultado evolutivo hubiese sido en este punto completamente paralelo al del francés. » Voir G. Rojo et A. Veiga, in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 1999, p. 2928. C'est moi qui souligne.

d'unipersonnel qu'il devrait être le rend omnipersonnel. La condition d'intersubjectivité permet seule la communication linguistique. (p. 11)

La linguistique du signifiant est parfaitement compatible avec tous ces paramètres. Elle offre en outre, me semble-t-il, la possibilité de dépasser l'autre reproche adressé à la linguistique d'inspiration guillaumienne : son incapacité à proposer une théorie de la phrase<sup>313</sup>.

---

<sup>313</sup> Sur ce point, voir en particulier Daniel Roulland : « Sans jeu de mots, G. Guillaume n'a pas de théorie de la préposition ni de la proposition car il n'a pas de théorie de la *position* en phrase, ce que la GGT [Grammaire Générative] a tout loisir de constamment faire remarquer », in « La subordination non finie en anglais », 1992, p. 183. Sur le caractère outrancier de ce reproche, voir F. Tollis : « Lorsqu'a déferlé la grammaire générative et transformationnelle, c'est la phrase qui a paru constituer l'objet privilégié de la recherche. Par contraste, on comprend qu'on ait eu, ici ou là, la tentation de ramener toute la linguistique guillaumienne à une linguistique du mot », *Signe, mot et locution entre langue et discours – De Gustave Guillaume à ses successeurs*, 2008, p. 9.

## Conclusion

Les sous-titres de la partie 2 illustrent le passage de Gustave Guillaume à une « linguistique du signifiant ». En premier, l'examen du mode subjonctif en Psychomécanique, et des problèmes que cette théorie suscite chez Guillaume et chez les linguistes l'ayant appliqué aux langues française (G. Moignet, M. Barral) et espagnole (M. Molho). Ensuite, les postulats de la linguistique du signifiant et la présentation de la théorie des modes et des temps de Gilles Luquet, qui marque la rupture avec l'approche guillaumienne, en abandonnant l'opposition modale traditionnelle indicatif/subjonctif – conduisant aux apories que l'on connaît – pour lui substituer un mode *actualisant* au regard d'un mode *inactualisant*.

Cette contrevue est matérialisée dans la présentation par les deux figures que je propose ici, l'une de la théorie guillaumienne de la chronogénèse, où l'insistance porte sur la conception du présent vu comme un aboutissement, une complétude, et l'autre de la théorie de G. Luquet, où le présent est conçu comme la source (p. 124) et le mode inactualisant comme un moyen de se défaire de cette « tyrannie du moi ».

Il n'y a donc pas, dans ce 2<sup>e</sup> mouvement de l'étude, un passage en revue de diverses approches modales, mais d'un côté une théorie, celle de Guillaume, appliquée ensuite par ses disciples, et pourvoyeuse de contradictions, en particulier autour de l'exochronie du mode subjonctif, et, de l'autre côté, la théorie des modes et des temps de G. Luquet, *un nuevo planteamiento*, simple et économique, puissante et explicative. La remise en question des acquis est également au cœur de cette 2<sup>e</sup> partie, puisqu'à l'opposition guillaumienne entre subjonctif/indicatif succède l'opposition entre un mode actualisant et un mode inactualisant.

La théorie de G. Luquet, adossée strictement à la sémiologie des formes verbales (à partir des deux variations structurantes que constituent la personne et le rapport exochronie/endochronie) s'inscrit en tout point dans la linguistique du signifiant et présente, selon moi, deux avantages majeurs, l'un d'ordre épistémologique, l'autre, comme conséquence directe, d'ordre méthodologique.

– La langue comme système de signifiants

Le premier avantage consiste à apporter une réponse au linguiste qui s'interroge sur la structure de la langue. Encore faut-il, au préalable, ne pas tomber dans la confusion entre la véritable tâche du linguiste et la description de la compétence interne du locuteur. En effet, montrer qu'une langue a une structure est, somme toute, fort simple, et la démarche ne date

pas d'hier. C'est sans doute ce sentiment de faire émerger la structure de la langue qu'ont les linguistiques de la référentialité en prétendant dégager le signifié du mot alors qu'elles n'ont mis au jour que sa capacité référentielle, et pour le sujet qui nous intéresse, les signifiés des temps verbaux en les gorgeant de valeurs contextuelles. Comme le dit Oswald Ducrot, le structuralisme linguistique, ainsi conçu, n'est qu'une banalité :

Si l'on entend par structure toute organisation régulière, la recherche des structures linguistiques est aussi vieille que l'étude des langues.

[...] Dès que celles-ci sont devenues objet de description, dès que les grammairiens ont entrepris de démonter l'instrument linguistique – afin de mieux enseigner à l'utiliser –, on s'est aperçu que chacune d'elles possède une organisation [...]

Le structuralisme a donc eu nécessairement en linguistique une histoire fort différente de celle qu'il a pu connaître dans les autres sciences humaines. C'est qu'il y a un sens, tout à fait usuel du mot structure, où il est banal de dire que la langue est structurée (parties du discours, constructions récurrentes) [...]

Le structuralisme linguistique, ou bien n'est que banalité, ou bien se doit d'épurer le concept de structure, afin qu'il renvoie à autre chose qu'à la simple idée d'organisation, déjà présente dans les grammaires les plus traditionnelles<sup>314</sup>.

La linguistique du signifiant épure le concept de structure, et en cela elle est satisfaisante, en cela je dirais qu'elle est ultra-moderne, en accordant la primauté de sa réflexion au signe linguistique et à la relation bi-univoque entre le signifiant et le signifié. La langue n'est pas le monde, elle est elle-même un autre monde, un système avec ses règles d'organisations propres, observables jusque dans la structure phonématique de ses signifiants. La théorie de G. Luquet, en s'adossant au signifiant, fait émerger, au-delà du débat sur l'existence ou non d'une structure de la langue, l'idée d'un système de signifiants, ici le sous-système verbo-temporel. Elle place, de fait, au premier plan le jeu des oppositions que la langue autorise et que le locuteur, dans son inconscient linguistique, constructeur et à la fois utilisateur du langage, exploite. L'opposition entre un mode actualisant et un mode inactualisant permet de dépasser l'autre reproche adressé traditionnellement à la linguistique d'inspiration guillaumienne : l'inexistence d'une théorie de la phrase.

–Primauté accordée à la syntaxe

L'autre avantage de cette nouvelle théorie, d'ordre méthodologique, tient donc à l'exploitation qu'on en peut faire en syntaxe espagnole, et qui constitue le 3<sup>e</sup> volet de cette étude : la

---

<sup>314</sup> Oswald Ducrot, *Le structuralisme en linguistique*, 1968, p. 16-18.

primauté accordée à la syntaxe. Une théorie des modes et des temps est en effet la prémisse nécessaire pour « repenser » la subordonnée.

## **PARTIE 3**

# **Concordance des temps du locuteur-observateur**

### **3.1 Choix et visée discursive**

Partant du principe que du contenu de représentation d'une forme, de sa sémantèse, découle un certain nombre de combinaisons syntaxiques autorisées, ou plus exactement, non incompatibles, le signifié de puissance des formes verbales appartenant au mode inactualisant va, comme pour tout mot, impliquer une certaine capacité d'emploi dans le discours<sup>315</sup> : elles permettront simplement à un sujet parlant de ne pas actualiser la représentation d'un événement.

En syntaxe espagnole, le temps verbal d'une proposition subordonnée ne se présente pas sous une forme dépendant obligatoirement du temps verbal de la proposition principale, mais sous

---

<sup>315</sup> Voir *Principes de linguistique théorique* de Gustave Guillaume, 1973, p. 206.

la forme que choisit un locuteur en fonction de ce qu'il cherche à actualiser ou à inactualiser – c'est une première opposition possible – et, le cas échéant, selon la façon dont il veut inactualiser ce qu'il exprime.

Pour commenter les exemples jugés transgressifs aux yeux d'une certaine norme grammaticale, mais permis par le système de la langue, on procèdera donc en deux étapes : en quoi consiste la « visée inactualisante » d'un locuteur (première étape) ; quels sont les « degrés de l'inactuel » dont il peut user et comment il en use (seconde étape).

### 3.1.1 Visée inactualisante

Au lieu de poser que c'est le temps du verbe de la proposition principale qui régit le verbe de la subordonnée – principe hiérarchique d'ordonnement des phrases complexes communément admis – on envisagera les choses exactement à l'inverse : dans les cas où la syntaxe exige l'emploi de l'une ou de l'autre forme du mode inactualisant (forme en *-e/-a* et formes en *-ra/-se*), c'est du signifié de puissance des deux formes verbales que découle un certain cadre d'emploi : la forme en *-e/-a* et la forme en *-ra* appartenant au mode inactualisant, dont elles constituent un sous-ensemble, il découlera de ces représentations temporelles l'emploi dans des structures compatibles avec de l'inactualisant. Il s'agit, le plus souvent, de phrases complexes incluant l'emploi de verbes dits « perspectivants » dans la « principale », ou de locutions verbales impliquant une perspective, un débat, refusant, de fait, l'accès à l'actualité d'un événement, l'expression d'un jugement porté dans le cadre d'un discours rapporté, c'est-à-dire toutes structures et/ou tout environnement linguistique intégrant une visée du locuteur inactualisante. La syntaxe de ces deux formes du mode inactualisant appelées traditionnellement « subjonctif présent » et « subjonctif imparfait » relève de l'étude de l'alternance modale traditionnelle entre indicatif et subjonctif, c'est-à-dire renvoie à la question que l'on se pose traditionnellement en ces termes : qu'est-ce qui motive l'apparition du subjonctif dans une subordonnée ?

L'une des conséquences de la sémantèse des formes verbales inactualisantes sera qu'elles feront lien avec une opération déclarée par un verbe impliquant, de par sa sémantèse, de

l'inactualité. Les exemples ci-dessous, extraits du *corpus* (presse et littérature)<sup>316</sup> jugés transgressifs aux yeux d'une certaine norme, ou non canoniques selon certains linguistes espagnols, mais parfaitement autorisés par le système, ont comme point commun de toujours relier la forme verbale du mode inactualisant dans la « subordonnée » à une visée du locuteur inactualisante exprimée dans la « principale » : cette visée inactualisante s'exprime ici par la catégorie des verbes dits « perspectivants » – *exigir, pedir, desear, reclamar, querer, decir, ordenar, dejar* –, dans la proposition principale, aboutissant forcément à inactualiser l'événement qu'ils perspectivent, à situer sa réalisation dans une ultériorité obligée, et de fait à le détacher du temps d'expérience du locuteur, à le placer dans l'imaginaire ; les formes en *-e/-a* et *-ra/-se* du mode inactualisant sont parfaitement compatibles avec ces représentations d'événements envisagés dans leur réalisation virtuelle.

(20) El Dream Act es un proyecto de ley que les daría a los jóvenes que se gradúen de secundaria (o preparatoria) la posibilidad de obtener un estatus legal.

El proyecto EXIGIRÍA que el joven HAYA ENTRADO a Estados Unidos antes de los 15 años de edad y haya vivido al menos cinco años de manera continua en el país.

(27) El presidente venezolano, Hugo Chávez [...] PIDIÓ a su homólogo colombiano, Álvaro Uribe, que le PERMITA reunirse con el líder de la guerrilla, Manuel Marulanda [...] con el objetivo de intentar avanzar en la liberación de los secuestrados en manos de la guerrilla.

(36) El autor del libro publicado por la editorial estadounidense Doubleday, el padre Brian Kolodiejchuk, reunió las cartas como material para postular la beatificación de la Madre Teresa. La religiosa HABÍA PEDIDO que su correspondencia SEA destruida, pero la Iglesia no respetó su deseo.

(43) Tras sufrir 18 meses el rostro más amargo del castrismo en la cárcel, el opositor y poeta Raúl Rivero fue puesto en libertad ayer [...]. Al salir de prisión dijo que le gustaría quedarse a vivir en Cuba para “escribir tranquilo” y si no pudiera ser “desearía ir a España”. Castro QUISIERA que ABANDONE la isla.

---

<sup>316</sup> Les extraits numérotés jusqu'à (49) ont été déjà présentés pour illustrer le chapitre de la première partie (voir *supra* 1.3.3 Description des emplois). À partir du numéro (50), il s'agit de nouveaux extraits du *corpus* de C. Pasquer et/ou de mon *corpus* d'exemples personnel (presse et littérature).

À ces exemples tirés du *corpus*, on pourrait en ajouter de nombreux autres, également tirés de la presse :

(50) Pujol ha comentado a este diario que en la exposición que había realizado durante la comida con Aznar simplemente había ofrecido su punto de vista ya que « les corresponde a ellos adoptar las decisiones que consideren más oportunas ». Ayer, en unas declaraciones a la emisora Onda Cero Duran Lleida se mostró convencido de que el PSOE está finalizando una etapa y "el PP posiblemente ganará las próximas elecciones". Duran dijo que DESEABA que esta victoria no SEA por mayoría absoluta en beneficio de la pluralidad del país. Respecto a la actuación del Gobierno, el dirigente democristiano manifestó que Felipe González "no lo está haciendo bien" y justificó el apoyo de los nacionalistas catalanes en un intento de que el Ejecutivo dé respuesta a los problemas existentes <sup>317</sup>,

(51) Menem HABRÍA RECLAMADO, una vez más, ayer por la mañana, que se TERMINE con el internismo, preocupado por capitalizar en todo lo que pueda la visita de Bill Clinton a la Argentina. Y también por el daño que la publicación de reyertas como la que se vio obligado a desmentir, pueda acarrearle a la cosecha de titulares periodísticos cuando el presidente estadounidense haya partido de regreso a su terruño <sup>318</sup>,

(52) GIJÓN.– El ministro de Asuntos Exteriores, Javier Solana, aseguró ayer que si llegara el caso en que hubiera que relevar a Felipe González como candidato del PSOE, "me plantearía asumir la presidencia", aunque es una hipótesis que no quiere pensar en estos momentos. Asimismo, Solana NEGÓ que HUBIESE DEFENDIDO la existencia de los GAL. En declaraciones al diario "La Nueva España" de Asturias, Solana afirmó que Felipe González es "el mejor activo que tiene el PSOE ahora para conducir las elecciones" y por eso no quiere hablar de su sucesión. Sin embargo, no cierra la puerta a la posibilidad de ser el candidato socialista. "Si llega el caso en que haya que relevar a Felipe González -dijo-, me plantearía asumir la presidencia. Pero el caso no ha llegado y no quiero perder el tiempo ni el de nadie pensando en cosas en las que no debo pensar <sup>319</sup>,

ou de la littérature américaine ou péninsulaire :

(53) Peor si a veces en las noches yo la requería en amores y ella se negaba, ME DECÍA que estaba cansada y que la ESPERE por otro día <sup>320</sup>,

(54) Aunque los juicios están a cargo de los tribunales revolucionarios, que se guían por instrucciones de la Auditoría General de La Habana, PEDÍ que en casos de pena de muerte el

---

<sup>317</sup> CREA, *La Vanguardia*, 28/02/1995.

<sup>318</sup> *La Nueva Provincia* (Arg.), 15/10/1997.

<sup>319</sup> CREA, *La Vanguardia*, 16/08/1995.

<sup>320</sup> *Antología del nuevo cuento sudamericano-Pequeñas resistencias* 3, 2004, p. 121.

tribunal me INFORME quién es la persona y cuáles son las circunstancias del caso <sup>321</sup>,

(55) Marcharon pronto los españoles para concederme algún descanso. Quedé entonces con el general Savary, que estaba acompañado del general Belliard y del embajador de Francia, conde de La Forest. Disimulé ante Savary el enfado que tengo con él. Le ORDENÉ que ENVÍE de inmediato un propio al general Gobert, para que acuda en apoyo del general Dupont, hoy mismo. La verdad es que Savary estuvo de lo más obsequioso <sup>322</sup>,

(56) Al principio yo escuchaba las penas y DEJABA que LLOREN sobre mí y me llenaba de lágrimas y por eso era medio barrigona... <sup>323</sup>  
L’emploi des formes verbales inactualisantes est aussi compatible avec l’emploi de verbes ou de locutions qui manifestent, dans la principale, un point de vue critique, une mise en débat, une alternative...

(6) Una laringitis de Mick Jagger impidió a aproximadamente 50.000 espectadores disfrutar de la música del veterano grupo en El Ejido y a casi 30.000 en Valladolid.

La empresa organizadora afirma que había contratado un seguro con varias compañías ante posibles cancelaciones y que éstas certificaron la afonía del cantante. FACUA, sin embargo, RECHAZA que SE HAYA FACILITADO certificado médico alguno pero le restan importancia e inciden más en los posibles intereses que podrían haber generado los varios millones de euros que “seguro no guardaron en un calcetín”, según afirmó su portavoz, Rubén Sánchez, que dijo estar “satisfecho” con la sanción.

(8) Pazos insistió en que el momento es “inoportuno” y DESMIENTE que la Xunta les HUBIERA COMUNICADO la noticia 20 días atrás: “La recibimos el día 9”.

(9) Desde París, el Dalai Lama, líder budista tibetano, HA EXPRESADO su apoyo y APELADO A que SE MANTENGA la no violencia.

(17) No sé [...] si te HABRÁ SORPRENDIDO que ME DIRIJA a ti a través de un periódico [...]

(19) Para recuperar el ritmo que la Comunidad de Madrid tenía en 2003, SERÍA necesario que los Presupuestos Generales del Estado para 2008 SE INCREMENTEN en 1.000 millones de euros, afirmó Hidalgo.

---

<sup>321</sup> CREA, Matos, Huber, *Cómo llegó la noche. Revolución y condena de un idealista cubano*, Barcelona, Tusquets, 2002, p. 304.

<sup>322</sup> CREA, Vallejo Nágera, Juan Antonio, *Yo, el rey*, Barcelona, Planeta, 1994, p. 227-228.

<sup>323</sup> *Antología del nuevo cuento sudamericano -Pequeñas resistencias 3*, 2004, p. 120.

(23) El PSC dice que le HABRÍA GUSTADO que su lista para asambleístas ESTÉ presidida por Jaime Nebot, pero no podrá ser porque es candidato presidencial.

(40) SUPONGAMOS -es un suponer- que lo que Richard Gere y Cindy Crawford han intentado desmentir, previo pago publicitario de cuatro millones de pesetas, SEA verdad.

(57) Lo vi por segunda vez dos días después, saliendo de los Tribunales. Yo estaba bajando la escalinata de mármol de la entrada y VEO un tipo en mangas de camisa ESPERANDO junto a un taxi que BAJARA un pasajero que en ese momento le estaba pagando<sup>324</sup>.

(58) Alonso dice que ES 'inmoral' que Aznar HICIERA 'política de partido' en el Congreso de Víctimas del Terrorismo.<sup>325</sup>

(59) Por esto RESULTARÍA chocante la posposición de un adjetivo que SIGNIFIQUE cualidades inseparablemente asociadas a la imagen del sustantivo [...] <sup>326</sup>

(60) No me IMPORTÓ estar desnudo, que ella ESTÉ desnuda, que ESTEMOS expuestos a que la gente nos vea.<sup>327</sup>

Dans les exemples (58) et (59), « es inmoral » et « resultaría chocante », expriment un point de vue critique, subjectif, un jugement de valeur qui supposent une alternative entre deux possibilités : dans le deuxième cas, on s'interroge sur la post-position de l'adjectif (syntaxe marquée ~ syntaxe non marquée) et l'on fait une estimation sur l'effet produit par la post-position dans certains cas ; les mises en débat implicites, ici, dans « chocante », « inmoral », sont tout à fait compatibles avec les formes du mode inactualisant « signifie », « hiciera » ; tout comme avec les tournures « no me importó » (ex. 60), « le habría gustado » (ex. 23), exprimant un jugement : dans le cas de l'ex. (23), privilégier une option par rapport à une autre, mais ne pas obtenir celle qui a sa préférence. L'exemple (57) exprime une attente (« esperando que bajara »), l'exemple (17) une surprise (« te habrá sorprendido que »), l'exemple (19) une nécessité, ce qui est encore, somme toute, une autre façon de se trouver face à deux possibilités, deux prévisions opposées : *bajar* ~ *no bajar*, *dirigirse* ~ *no dirigirse*,

<sup>324</sup> Juan José Saer, *Cicatrices*, 2003, p. 74.

<sup>325</sup> *La Región*, « Alonso dice que es 'inmoral' que Aznar hiciera 'política de partido' en el Congreso de Víctimas del Terrorismo », ESPAÑA, 24/01/2008.

<sup>326</sup> RAE, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española* (1973), 2004, p. 410.

<sup>327</sup> *Antología del nuevo cuento sudamericano -Pequeñas resistencias* 3, p. 117.

*incrementar ~ no incrementar*, conception ici également parfaitement compatible avec une représentation de l'événement inactualisante, « bajara », « dirija ». Enfin, l'expression d'un démenti, « desmiente que » ou celle d'un rejet, « rechaza que » suggèrent une alternative entre deux options de signe contraire : *les ha comunicado ~ no les ha comunicado* ; *se ha facilitado ~ no se ha facilitado*. Dans l'exemple (40), « supongamos que sea verdad », l'option contraire a ses défenseurs, « Richard Gere y Cindy Crawford han intentado desmentir ».

En bref, l'expression de ces alternatives, aussi diversifiée soit-elle, est tout à fait compatible avec les formes du mode inactualisant.

### 3.1.2 Degrés de l'inactuel

Au lieu de poser que c'est le temps du verbe de la principale qui détermine le temps de la subordonnée (soit le présent, soit le passé), on posera que le mode inactualisant offre au locuteur des degrés d'inactualité différents, et qu'en fonction de sa visée expressive, il choisira par *contraste* parmi les formes de plus en plus détachées de son présent d'expérience, de plus en plus déliées de son actualité. Au sein de ces structures évoquées précédemment, ces deux temps verbaux pourront alterner en fonction du degré d'inactualité retenu par le locuteur.

Dans les exemples suivants, entorses à la traditionnelle règle de la concordance des temps, il suffit de respecter la « norme », c'est-à-dire de remettre le verbe de la subordonnée à la forme en *-ra*, pour se rendre compte que le système linguistique autorise les deux formes. C'est ce que le relevé des combinaisons possibles (*supra* 1.3.3) nous a permis d'établir.

(20) el proyecto exigiría que el joven *haya entrado* a Estados Unidos  
*hubiera entrado*

(23) le habría gustado que su lista para asambleístas *esté* presidida por J. N.  
*estuviera*

(27) Hugo Chávez pidió [a Álvaro Uribe] que le *permita* reunirse  
*permitiera*

- (36) la religiosa había pedido que su correspondencia *sea* destruida  
*fuera*
- (43) Castro quisiera que *abandone* la isla  
*abandonara*
- (50) Duran... deseaba que esta victoria no *sea* por mayoría absoluta  
*fuera*
- (51) Menem habría reclamado... que se *termine* con el internismo  
*terminara*
- (56) yo escuchaba las penas y *dejaba* que *lloren* sobre mí  
*lloraran*
- (60) No me importó estar desnudo, que ella *esté* desnuda, que *estemos* expuestos a que la  
*estuviera* *estuviéramos*  
gente nos vea

Sur le plan de l'interprétation des formes verbales, en *temps d'événement*, cette double possibilité ne change rien. Autrement dit, l'événement auquel renvoient alternativement la forme en *-ra* et la forme en *-e/-a*, en fonction du contexte, est interprété de la même façon *temporellement*, rapporté au temps du verbe de la proposition dite « principale » : « exigiría », « pidió », « había pedido », « quisiera », etc. Dans l'exemple (56), l'interprétation de « lloren » et de « lloraran », en terme de chronologie des événements, et contextuellement, aboutira à la même nécessité : l'événement se trouve presque en coïncidence temporelle avec « dejaba », ou dans son immédiate postériorité et, comme nous l'avons vu, cette interprétation est le fruit de la lecture de l'ensemble des éléments phrastiques.

En revanche, le choix d'une forme temporelle ou de l'autre résulte du choix de conceptualisation du locuteur pour déclarer cet événement inactualisé. Avec la forme en *-e/-a*, le repérage de l'événement est rapporté au moment de l'énonciation servant de limite mentale à partir de laquelle est calculé un « présent-futur » indivis, simplement du temps non-révolu, où prendra place l'événement, ici « lloren ». Le locuteur-observateur s'étant déjà transporté en imagination pour saisir un événement dans un espace déclaré par un « présent inactualisé »,

« dejaba », les deux conceptualisations apparaissent parfaitement compatibles : un événement placé dans un présent inactualisé concorde avec un événement placé dans un espace disant simplement le « non-révolu ». L'événement déclaré par « lloren » est inactualisé, mais il emporte encore avec lui l'idée d'une limite, d'un non-révolu déterminé à partir du présent d'énonciation et rapporté à la forme inactualisante « dejaba ».

La langue permet donc de se représenter un événement déclaré par la forme inactualisante « lloren » à partir de l'autre forme inactualisante « dejaba ».

Avec « llorara », rapporté à la forme « dejaba », l'événement est inactualisé et détaché de toute limite ou extension temporelle ; la forme « llorara » est, à la différence de « llore », parfaitement indifférente à toute localisation temporelle. Le lien apparaît donc rompu avec le moment d'énonciation, comme si le locuteur faisait le choix de couper toute attache entre son temps d'expérience et cet événement conçu dans la plus grande abstraction et voué à rester dans l'inactuel. D'un point de vue chronologique par rapport à la forme « dejaba », rien ne distingue « llore » de « llorara », dans la mesure où « llore » n'est pas un « présent » ni « llorara » un « passé ». L'événement que déclarent ces deux formes, dans ce contexte précis, occupe un espace temporel compatible avec l'espace occupé par la forme «dejaba ». Et, d'un point de vue sémantique, sur le plan du degré de l'inactualité retenu par le locuteur, ces formes témoignent de deux choix différents, d'un point de vue conceptuel, entre un événement inactualisé mais porteur d'un repère temporel le rattachant à un moment-limite et occupant l'espace du « non-révolu », et un événement inactualisé totalement décroché de toute limite.

Le mécanisme est strictement le même dans tous les autres exemples : « sea » ~ « fuera » ; « permita » ~ « permitiera », « abandone » ~ « abandonara », etc. Dans l'exemple (36), la langue permet de combiner la représentation d'un événement déclaré par un présent inactualisé d'aspect transcendant, « había pedido » avec la représentation d'un événement inactualisé exprimé, soit par une forme maintenant dans l'imaginaire l'idée de limite – ici le moment où la demande s'est exprimée, ce qui permet d'envisager une réalisation ultérieure –, soit par une forme encore plus inactualisante dégagée de toute idée de limite, et, de fait, davantage vouée sémantiquement à l'inactuel.

La langue permet également au locuteur de combiner la représentation d'un événement déclaré par un futur inactualisé d'aspect transcendant, « le habría gustado » avec la représentation d'un événement lui aussi inactualisé mais rattaché imaginativement à un moment-limite – ici, le moment où s'exprime la préférence – offrant, même au sein de

l'inactuel, la perspective d'une réalisation ultérieure. En revanche, le choix de « estuviera » à partir de « le habría gustado » inscrirait la représentation de l'événement dans l'irréel le plus poussé, c'est-à-dire le plus coupé de l'actualité du locuteur-observateur, sans possibilité aucune, au sein de l'inactuel, d'une quelconque réalisation.

(9) El Dalai Lama ha apelado a que se *mantenga* la no violencia  
*mantuviera*

L'exemple (9) « el Dalai Lama *ha apelado* a que se *mantenga* la no violencia », ne pose aucun problème spécifique : il est inutile de « tirer » vers le présent pour justifier l'emploi d'un subjonctif présent avec le « passé composé », ni vers le passé pour justifier la possibilité d'emploi avec un subjonctif imparfait<sup>328</sup>. En réalité, le présent d'aspect transcendant « ha apelado » donne à voir un événement rattaché au présent du locuteur et achevé, compatible avec les deux formes du mode inactualisant, forme en *-e/a* ou formes en *-ra/-se* en fonction du degré d'inactualité retenu.

(61) Te HE DICHO una y mil veces que no PONGAS tus camisas mugrientas sobre mi ropa.<sup>329</sup>

La nature de l'injonction, dans cet exemple, rend l'emploi de la forme en *-e/-a* plus attendu qu'une forme en *-ra/-se*, cependant parfaitement possible elle aussi. Avec « pongas », le locuteur place la réalisation de l'événement dans l'inactuel, certes, mais en faisant le choix de la forme verbale inscrite dans l'espace temporel du présent-futur, il rattache cette réalisation à son présent d'énonciation, ce qui a pour effet de la rendre moins inactuelle, moins improbable. Le locuteur exprime le souhait que son injonction soit vraiment suivie d'effet. La conception retenue ici est parfaitement compatible avec l'exaspération qui se dégage du propos (« una y mil veces »).

---

<sup>328</sup> Inutile également de tirer parti soit du « temps » soit de l'aspect comme le fait Molho dans sa *Sistemática del verbo* : « Se dirá indistintamente 1- *Te he pedido que vengas a verme*; 2- *Te he pedido que vinieras a verme*. La causa de la alternancia es que el verbo subordinado puede concordar sea con el tiempo, sea con el aspecto. Si concuerda con el tiempo, esto es: con la forma de presente, el verbo subordinado, articulado en cronotipo  $\alpha$ , se presenta como un subjuntivo ascendente e incidente. Si, por el contrario, prevalece el aspecto, la concordancia se establece con la decadencia del acontecimiento, lo que tiene por efecto suscitar un subjuntivo decadente y descendente. Las dos contrucciones no son equivalentes: 1- *Te he pedido que vengas a verme* es un presente-futuro, mientras que 2- *Te he pedido que vinieras a verme* es un pasado por el que se evoca un acontecimiento que se percibe como anterior al momento de la palabra. » p. 555-556.

<sup>329</sup> Juan José Saer, *Cicatrices*, p. 24

### 3.1.2.1 Alternance avec formes non auxiliées du mode inactualisant

Dans la presse, les exemples abondent où le locuteur – journaliste ou personne interviewée – fait alterner les deux formes du mode inactualisant en fonction de ce qu’il rattache à son actualité – qui est aussi l’Actualité – et ce qu’il en détache. L’alternance avec les formes du mode inactualisant (forme en *-e/-a* ~ formes en *-ra/-se* non auxiliées) est possible, quel que soit le temps du verbe de la principale, comme le montrent les exemples suivants. Cette possible alternance est donc le résultat du choix du locuteur de moduler l’inactuel en fonction de son intention discursive, et n’est pas à mettre sur le compte du temps du verbe de la principale.

– Verbe de la principale au présent actualisé

(62) Veinticuatro horas después del atentado, Shihaz, de 20 años, estudiante de químicas en la Universidad de A Najah, es una desconocida. Ninguno de los grupos radicales palestinos ha reivindicado la autoría de la operación, ni ha hecho sobre ella el panegírico que habitualmente suele emitirse sobre los que mueren en operaciones similares. Más preocupante aún, los servicios de seguridad de ambos lados DUDAN de que éste **SEA** su verdadero nombre o de que **FUERA** estudiante en activo de esta universidad, situada en Nablús y considerada como uno de los principales baluartes de Hamás en Cisjordania.<sup>330</sup>

Dans cet exemple, le journaliste rapporte un double doute sur la jeune femme auteur de l’attentat-suicide, introduit par le verbe « *dudan* » au présent actualisé : doute sur l’identité et doute sur son statut d’étudiante. L’emploi de la forme en *-ra* permet au journaliste de hiérarchiser ces deux inconnues : il n’est pas sûr pour les enquêteurs que son nom soit le bon, ce qui n’a rien d’étonnant dans le cas d’une terroriste ; ce premier doute est simplement exprimé avec la forme en *-e/-a*. Mais à ce doute vient s’en ajouter un autre : contrairement aux informations dont disposent les autorités, il est encore moins sûr qu’elle appartienne à cette université, connue pour abriter des membres du Hamas, puisque l’organisation n’a pas revendiqué l’attentat (« Ninguno de los grupos radicales palestinos ha reivindicado la autoría de la operación »). Les événements signifiés par « *sea* » et « *fuera* » sont tout simplement hiérarchisés dans le domaine de l’improbable : – il est peu probable que le nom évoqué soit le

---

<sup>330</sup> *El País*, Ferrán Sales, « El misterio de la mujer terrorista », 29/01/2002.

bon ; – il est encore plus improbable que la jeune femme ait été une étudiante de l'université en question. L'événement le plus improbable est exprimé sous une forme qui le détache totalement de l'actualité.

– Verbe de la principale au futur actualisé

(63) Y resulta que [el seleccionador nacional de fútbol] Bielsa no es el más piola de la cuadra pero tampoco uno del montón. No **SERÁ** casual que más de cuatro clubes poderosos **ASPIRARAN** a seducirlo y otros tantos **ESPEREN** el momento adecuado. No es casual que se lo esté requiriendo para conducir a la selección de un país donde los argentinos no gozan de cariños copiosos. Bielsa tiene mucho para dar.<sup>331</sup>

Les deux formes verbales, « aspiraran » et « esperen » sont liées à une visée perspectivante : l'envie de recruter Bielsa. Mais le journaliste marque le contraste entre les deux démarches de recrutement : tandis que l'une reste dans l'imaginaire « aspiraran a seducirlo », l'autre apparaît plus concrète et laisse présager une démarche précise et opportuniste, « esperen el momento adecuado ».

– Verbe de la principale au prétérit

(64) Algún portavoz de algún partido parlamentario, incluso algún ministro, maldijeron la hora en que José María Aznar, durante el pasado debate sobre el Estado de la Nación, **SOLICITÓ** que **SE INVESTIGARA** el "caso Filesa" y Felipe González le **REPLICÓ** que también **SE INVESTIGUE** el "caso Naseiro", lo que acabó por arreglar Miguel Roca, por evitar un enfrentamiento interno en el Grupo Socialista, cuando añadió el "etcétera".<sup>332</sup>

Dans cet exemple, le jeu entre « se investigara » et « se investigue » permet au journaliste qui rapporte l'échange de marquer l'attaque d'Aznar, première mais néanmoins prudente, avec la forme la plus inactualisante « se investigara », et la défense de González, seconde mais néanmoins menaçante « se investigue ». Il y a, d'une certaine façon, match nul en terme de coups portés, de « cas » à régler, mais le journaliste peut rendre compte de l'escalade verbale entre les deux adversaires.

---

<sup>331</sup> Olé, Walter Vargas, « Ya era tiempo de ver otra vez a Bielsa », ARGENTINA, 05/08/2007.

<sup>332</sup> CREA, *El Mundo*, Raimundo Castro, « El ventilador », ESPAÑA, 03/10/1994.

(65) ¿Por qué, entonces, usted fue condenado a prisión por un tribunal militar? – Mi condena fue injusta. Se violó la Constitución Nacional. El artículo 18 de la Constitución establece que es inviolable la defensa en juicio de un ciudadano. En el proceso militar que me hicieron se violó este punto: el Consejo de Guerra no me permitió aportar pruebas. Esto está documentado. Yo PEDÍ que **SE LLAMARA** a declarar al general (Jorge) Miná y a otros militares. En mi indagatoria me negué a declarar y PEDÍ que **SE INVESTIGUE** la violación de la Ley de Defensa Nacional porque hubo militares que intervinieron en delitos que debía ocuparse la justicia civil. Esto está investigando hoy el juez Labate.<sup>333</sup>

Ici, le défenseur marque le contraste entre deux types de procédures : la première chronologiquement qui a abouti à sa condamnation par un tribunal militaire, malgré sa tentative d'apporter les preuves de son innocence : « yo pedí que se llamara a declarar al general Miná », requête restée sans suite. La deuxième procédure, dans laquelle le défenseur se trouve plongé aujourd'hui, a une portée nationale et place au cœur de l'actualité le viol de la Constitution. Cette procédure qui oppose les deux justices (justice militaire contre justice civile), apparaît comme le seul recours, le dernier espoir pour l'accusé, aujourd'hui, de faire annuler sa condamnation d'emprisonnement par un tribunal militaire : « yo pedí que se investigue. » C'est donc sur cette deuxième procédure, au plus près de l'actualité, exprimée par la forme en *-e/-a*, que se concentre le propos.

– Verbe de la principale au présent inactualisé

(29) Ogiyama, según el comandante Pereira, **NO QUERÍA** que **SE MUESTRE** demasiada presencia policial, porque **NO DESEABA** que los invitados lo **INTERPRETARAN** mal. Pidió empero que se pusiera mayor énfasis en el control del tránsito vehicular por la cantidad de invitados (unos 1.200).

(66) De la Rúa fue convocado por Ballesteros luego de que el pasado 10 de julio el fiscal Delgado **HABÍA RECLAMADO** que se lo **INTERROGARA** y también que **SE PROCESE** al ex ministro Domingo Cavallo y a los ex integrantes de su equipo económico Daniel Marx, Julio Dreizzen y Jorge Baldrich.<sup>334</sup>

---

<sup>333</sup> CREA, *Clarín*, « Cumplió tres meses de arresto », ARGENTINA, 18/04/1997.

<sup>334</sup> *Diario época*, « El presidente defendió el megacanje y dijo que fue para evitar el default », ARGENTINA, 12/09/2006.

On perçoit parfaitement les deux niveaux d'information : dans l'exemple (66), à l'information de second plan le journaliste réserve la forme la plus inactualisante, c'est-à-dire « interrogara », tandis que l'information de tout premier plan est évoquée par une forme moins inactualisante, « se procese ». En effet, le journaliste marque ici la différence entre un processus qui suit son cours, dans le cas de l'accusé De la Rúa, déjà mis en examen, et un nouveau pas en avant marqué par une nouvelle mise en examen, celle de l'ex-ministre D. Cavallo et de son équipe.

– Verbe de la principale au futur inactualisé

(67) Por su parte, Pedro Castro, que recibió con «satisfacción y responsabilidad» su designación oficial por el PSOE como candidato, confía en que haya un gran acuerdo y una única lista de consenso. El alcalde declaró a Efe que espera que en la asamblea de la FEMP se cumpla su esperanza de que se alcance esta única lista de consenso y un gran acuerdo sobre el municipalismo «por encima de intereses partidistas». Castro dijo que le GUSTARÍA que **NO HUBIERA** confrontación de votos y que **HAYA** un acuerdo, al estar convencido de que el PSOE cuenta con mayoría de representantes en la asamblea.<sup>335</sup>

Le futur inactualisant « le gustaría » est suivi d'une alternance entre « hubiera » et « haya » : entre ce que souhaite Castro, « que haya un acuerdo », et ce qu'il veut absolument éviter, « confrontación de votos », la négation « que NO hubiera » inscrit l'événement déjà inactualisé par le souhait, dans l'inactualité la plus marquée. Le journaliste rapporte les propos en usant du contraste entre les deux formes du mode inactualisant pour marquer clairement la volonté de l'homme politique. Pour le lecteur, le contraste par les formes inactualisantes marque une opposition tranchée n'ayant strictement rien à voir avec du temps d'événement mais inscrite dans ce que rejette Castro d'un côté et dans l'espoir qu'il caresse, de l'autre.

– Verbe de la principale à la forme en *-ra*

(68) [el arzobispo de Córdoba] puntualizó que lo que buscan los obispos es "alertar sobre la necesidad de una coparticipación equilibrada en la cual también los costos que hay que pagar

---

<sup>335</sup> *La Razón*, « El alcalde de Getafe, Pedro Castro, será presidente de los municipios », ESPAÑA, 06/11/2007.

sean distribuidos según las posibilidades de cada uno y no recaigan sobre los que tienen menos capacidad de defensa".

Tras señalar que "todos **QUISIÉRAMOS** que **HUBIERA** menos pobreza, que **HUBIESE** más trabajo, que **HAYA** jubilados que se les devuelva lo que aportaron y no jubilados entre comillas", dijo que "éstos son problemas que existen y que los obispos no pueden negar". Añadió en ese sentido que "el gobierno tendrá que dar soluciones integrales" a esas carencias, las que "buscará con seriedad y con las limitaciones que pueda tener como cualquier sector", pero aclaró que a los obispos no les compete abrir juicios "sobre aspectos técnicos de la economía".<sup>336</sup>

L'exemple (68) est une illustration assez remarquable de ce qu'il faut entendre par « degrés de l'inactuel ». Certes, le choix de la forme en *-ra* pour le verbe introducteur, « quisiéramos », laisse entendre que vont s'exprimer des vœux pieux, voués fatalement à l'inactuel ; néanmoins, ces vœux font l'objet d'un traitement différencié, selon que le souhait est rattaché à la notion la plus abstraite dans un propos idéalement humaniste mais totalement irréalisable, « que hubiera menos pobreza » (exprimé par la forme la plus inactualisante), ou qu'il exprime une préoccupation laissant entrevoir une possibilité d'intervention et d'amélioration, un souhait conçu comme moins irréel – justifiant le choix de la forme inactuelle en *-se*, « que hubiese más trabajo » –, ou qu'enfin il exprime une réelle demande de voir s'améliorer le sort des retraités, « que haya jubilados que se les devuelva lo que aportaron ». Ici, le choix de la forme en *-e/-a* ramène le propos dans le débat socio-économique de l'actualité évoquée plus haut (« una coparticipación equilibrada en la cual también los costos que hay que pagar sean distribuidos según las posibilidades de cada uno...»), et rattachée à la réalité argentine la plus brûlante, celle des inégalités sociales.

En littérature aussi, il est possible d'inactualiser des événements en mettant en relief des degrés distincts. Dans le roman de Néstor Ponce, *El intérprete*, l'emploi contrastif des deux formes du mode inactualisant témoigne de la différence de traitement entre le maître (le narrateur) et son serviteur, Joaquín :

(69) Cerramos la reunión con un colectivo y solidario apretón de manos.

Me encamino hacia el despacho cuando me intercepta Joaquín, niño, perdóneme usted, no lo quise interrumpir y su señor tío no podía esperarle, me **DIJO** que no era urgente, que **TERMINARAN** Ustedes su reunión y que le **REMITA** entonces yo este mensaje. Me extiende un sobre cerrado en el que figura mi nombre y debajo, subrayado, en persona.<sup>337</sup>

<sup>336</sup> CREA, *La Prensa*, «Los obispos piden un esfuerzo equilibrado », ARGENTINA, 28/04/1992.

<sup>337</sup> Néstor Ponce, *El intérprete*, p. 116-117.

L'oncle du narrateur a chargé Joaquín de porter un message écrit à son neveu. Dans les propos du serviteur Joaquín, on devine très nettement la façon dont il hiérarchise les deux déclarations introduites par « me dijo que » : l'une, à l'adresse du narrateur, pleine de sollicitude, très nuancée, visant à s'assurer que la réunion ne soit surtout pas interrompue (« dijo que no era urgente, que terminaran ustedes su reunión »), et l'autre qui lui était adressée, à lui le serviteur, sous forme d'ordre impératif : « me dijo que remita entonces yo este mensaje ».

### 3.1.2.2 Alternance avec formes auxiliées du mode *inactualisant*

– Verbe de la principale au présent actualisé

(70) Doctor honoris causa por la Universitat Pompeu Fabra [...] no ES casual, por tanto, que Woody Allen **ESTRENARA** *El sueño de Casandra* en Avilés, ni que **HAYA ELEGIDO** Barcelona –parece ser la ciudad con más porcentajes de espectadores de sus películas en el mundo– como escenario principal de su última película.<sup>338</sup>

Voici un autre exemple, où le journaliste ordonne les événements en fonction de ce qu'il place au second plan de l'actualité, ici avec « estrenara » (la sortie d'un précédent film *El sueño de Casandra*) et ce qui, selon lui, constitue l'information d'intérêt majeur, le lien privilégié unissant le réalisateur à la ville de Barcelone : Barcelone aime Woody Allen, qui le lui rend bien, en l'ayant choisie comme toile de fond de sa toute dernière réalisation : « Barcelona, el plató de Woody Allen ». La forme inactualisante en *-e/-a* d'aspect transcendant, « haya elegido », retenue ici, marque le choix du journaliste de mettre en avant le résultat de l'événement, c'est-à-dire le choix du réalisateur.

(71) El Osasuna es la fidelidad a un estilo. En la Liga viene demostrando, sobre todo, carácter, además de buen juego en muchas ocasiones. No ES ocasional que **HAYA GANADO** todos los partidos de casa, ni que **SEA** el segundo de la Liga, ni que **ESTUVIERA** a punto de ganar con 1.0 en el Bernabéu, ni que su entrenador, el vasco Aguirre, **HAYA DEMOSTRADO** que las rotaciones son un argumento positivo frente a las especulaciones sobre la inestabilidad.<sup>339</sup>

<sup>338</sup> *El País*, Carmen Domingo, « Barcelona, el plató de Woody Allen », 13/10/2007.

<sup>339</sup> *El País*, E. Rodrigálvarez, « Osasuna gana sin inmutarse », 23/12/2005.

Ici, le journaliste de Pamplune évoque son club, el Osasuna, lequel a battu la veille à domicile l'Atlético de Madrid, une semaine tout juste après avoir mis en difficulté le Real de Madrid au stade Bernabéu. Le journaliste veut réfuter l'idée que les succès de son club sont simplement circonstanciels, fruits du hasard ou de la chance, argument avancé par les perdants successifs (Atlético, Real), dépités. « No es ocasional » est donc la négation explicite de cet argument (*es ocasional*), et conjointement, la prise en compte par le locuteur d'un certain débat critique (c'est accidentel / ce n'est pas accidentel). Le mode de l'inactuel s'impose. Avec les formes du « non-révolu », le journaliste va rattacher à son actualité ce qui aujourd'hui est à mettre, objectivement, à l'actif du club Osasuna : il a, à ce jour, gagné tous ses matchs à domicile (c'est établi) ; il est classé, à ce jour, deuxième de la Ligue. Le choix de la forme en *-ra* pour évoquer le match de la semaine passée permet au journaliste de sérier ses arguments : la rencontre au Bernabéu ne s'étant pas soldée par une victoire (« a punto de ganar »), elle est placée légèrement en retrait par rapport au match de la veille, nettement victorieux, lui. Mais cet épisode d'arrière-plan est valorisé et rattaché immédiatement après à l'actualité par l'analyse de l'entraîneur (« haya demostrado »), servant ici d'autorité « scientifique » pour achever de démontrer la solidité, la régularité d'un club, qui, loin d'être déstabilisé en match à l'extérieur, contre toute attente, se permet de frôler la victoire. Ce qui permet au journaliste de conclure ainsi à l'adresse des détracteurs : « La imagen de Osasuna es la habitual: trabajador, vertical, implacable y con destellos de grandeza ».

– Verbe de la principale au prétérit

(72) Sin embargo, el supuesto «infarto cerebral» finalmente quedó en un problema de «tránsito intestinal» que no empeoró entonces el estado de salud de la cantante, convaleciente de un cáncer de páncreas. El hermano y representante artístico de Rocío Jurado tuvo que salir al paso de la gran expectación levantada en los medios por el estado de salud de la artista y NEGÓ que HUBIESE EMPEORADO y que HAYA SUFRIDO un infarto cerebral.<sup>340</sup>

Il s'agit, ici, pour le journaliste, de rapporter un démenti sur l'état de santé de la cantatrice Rocío Jurado. En alternant deux formes du mode inactualisant (forme en *-se* / forme en *-e/-a*), le journaliste divise le propos de l'agent artistique en deux plans : le premier, « negó que hubiese empeorado », plutôt vague et convenu dans de telles circonstances, occupe le second

<sup>340</sup> ABC, Elías Arcos Bernal, « Protagonismo de una ministra », ESPAÑA, 30/05/2006.

plan ; tandis que le second, plus précis médicalement, vise à démentir une rumeur au cœur de l'actualité, celle d'une attaque cérébrale, placée en tête d'article (« el supuesto infarto cerebral ») : le journaliste réserve donc à ce démenti, qui constitue l'information principale et attendue, la forme du non-révolu dans « *negó que haya sufrido un infarto cerebral* ».

### 3.1.2.3 Discours rapporté guillemeté

Dans un grand nombre d'exemples, le journaliste importe un segment de discours dans son propre énoncé :

(73) La total extinción del fuego no se logrará hasta pasados unos días debido a la virulencia que alcanzó, como señaló ayer Elena Moreno, técnica del Departamento de Interior. No SE DESCARTA ninguna causa del siniestro, «ni siquiera que SEA provocado» o que FUESE originado por algún cohete procedente de unas fiestas cercanas, apuntó Moreno.<sup>341</sup>

(74) TVE sí decidió, sin embargo, ofrecer los dos minutos en los que García se refería al presidente de la Corporación RTVE, Luis Fernández, «para que no se PIENSE que es ésta la razón por la que se retira la citada entrevista.»<sup>342</sup>

(75) Por este motivo, defendió que su partido no participe ni apoye reformas en las que «se nos EXCLUYA y no VAYAMOS a sentirnos vinculados.»<sup>343</sup>

(76) De igual modo, García insistió en la conveniencia de ampliar los servicios educativos, y apuntó que aunque existe ya un proyecto para ampliar las unidades del colegio, actualmente de 0 a 3 años, confió en que la Administración «no SE ESPERE a que los niños SEAN grandes.»<sup>344</sup>

(77) También planteó que se «DIVERSIFIQUEN las empresas que van a esos viajes, que se repiten invariablemente.»<sup>345</sup>

---

<sup>341</sup> *El País*, « Un espectacular incendio arrasa una empresa de desguace de Amorebieta », 28/08/2006.

<sup>342</sup> *El Mundo*, ESPAÑA, 23/02/2007.

<sup>343</sup> *El Adelanto de Salamanca*, 4/05/06.

<sup>344</sup> *El Adelanto de Salamanca*, 4/05/06.

<sup>345</sup> *El Norte de Castilla*, 4/04/2006.

(78) [...] ayer fue el ayuntamiento madrileño de Las Rosas el que aprobó en el Pleno municipal una moción para solicitar al Gobierno Central «que GARANTICE el acceso universal, libre y gratuito al Mundial». <sup>346</sup>

(79) [...] Primero se reunió con Amorós y seis diputados más para pedirles que "reconsideren" esta postura "inaceptable contraria al mandato de Pla". Acto seguido se dedicó a reunirse o llamar uno por uno a todos los diputados rebeldes para intentar que cambiaran de bando y apoyaran a Roque Moreno como portavoz. Al cierre de esta edición las conversaciones continuaban y no había nada cerrado. "No estábamos todos los diputados y ha de ser el grupo al completo el que se pronuncie", dijo uno de los presentes en la reunión. No obstante, Diego Maciá, presidente del PSPV que también estuvo en la reunión, confiaba en que "al final todo se solucione" que los diputados "reflexionen" y asuman la propuesta de la ejecutiva.

L'avantage de cette pratique, fort répandue, est double et satisfait deux exigences propres à la communication médiatique : le segment guillemeté fait « plus vrai » et crée l'illusion parfaite du discours rapporté *verbatim* ; par ailleurs, il sert la rapidité de transmission : le journaliste gagne du temps en intégrant syntaxiquement le segment à son propre énoncé. L'impression de fidélité par rapport à l'énoncé source est parfaite. Bien entendu, c'est un moyen pour le journaliste de hiérarchiser les informations et d'en placer certaines plus que d'autres sur le devant de l'actualité.

C'est l'impression qui ressort notamment de l'exemple (74). Deux causes du sinistre sont évoquées mais une seule est retenue guillemetée, celle contenant la forme en *-e/-a*. Le journaliste place au premier plan la cause selon lui la plus vraisemblable (l'incendie volontaire), et surtout, pour le lecteur, la plus saillante, la plus grave, celle susceptible d'entraîner l'ouverture d'une enquête criminelle.

### 3.1.3 Concordances intra-modale et inter-modale

Le phénomène de la « concordance des temps » doit être redéfini si l'on prend pour cadre la nouvelle théorie des modes et des temps de Gilles Luquet. À partir du moment où l'on ne

---

<sup>346</sup> *La Razón*-Castilla y León, 31/05/06.

raisonne plus en terme d'opposition entre mode indicatif et mode subjonctif, la concordance des temps telle qu'elle est posée traditionnellement et uniquement comme concordance *inter-modale* – mode indicatif dans la principale/mode subjonctif dans la subordonnée –, est caduque et doit laisser place à une redéfinition des relations temporelles dans la phrase complexe.

La phrase subordonnée n'est plus le cadre de l'opposition entre le vrai et le non vrai, le réel et le non réel. Elle est le cadre syntaxique où s'exprime pour le locuteur la possibilité de repérer des événements avec les deux modes *actualisant/inactualisant* en fonction de ce qu'il souhaite ramener à son actualité et ce qu'il souhaite éloigner mentalement de cette actualité.

Les exemples précédents, et une multitude d'autres que nous ne reportons pas ici, afin de ne pas alourdir la démonstration, se partagent en effet entre deux types de concordances : une concordance *intra-modale* – mise en relation de deux formes verbales du mode inactualisant – et une concordance *inter-modale* – mise en relation de deux formes verbales, l'une appartenant au mode actualisant, l'autre au mode inactualisant.

<b>Concordance inter-modale</b> Du mode actualisant au mode inactualisant	<b>Concordance intra-modale</b> À l'intérieur du mode inactualisant
<p style="text-align: center;">Présent actualisé / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se (aux. et non aux.)</p> <p><i>prefiere que ganen</i> <i>rechaza que se haya facilitado</i> <i>es inmoral que hiciera</i> <i>desmiente que les hubiera comunicado</i></p>	<p style="text-align: center;">Présent inactualisé / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se (aux. et non aux.)</p> <p><i>no quería que se muestre</i> <i>negaba que haya cobrado</i> <i>deseaba que se extendiera</i> <i>negaba que hubiera sido presionado</i></p>
<p style="text-align: center;">Présent actualisé d'aspect transcendant / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se (aux. et non aux.)</p> <p><i>ha apelado a que se mantenga</i> <i>ha negado que haya participado</i> <i>ha lamentado que no llegara</i> <i>ha negado que hubiera tomado</i></p>	<p style="text-align: center;">Présent inactualisé d'aspect transcendant / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se (aux. et non aux.)</p> <p><i>había pedido que sea destruida</i> <i>había rechazado que haya usado</i> <i>había aceptado que se terminara</i> <i>había negado que hubiera escondido</i></p>
<p style="text-align: center;">Futur actualisé / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se</p> <p><i>ordenará que se efectúe</i> <i>se exigirá que haya cotizado</i> <i>será posible que nadie viera</i></p>	<p style="text-align: center;">Futur inactualisé / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se</p> <p><i>sería necesario que se incrementen</i> <i>exigiría que haya entrado</i> <i>convendría que se investigara</i></p>
<p style="text-align: center;">Futur actualisé d'aspect transcendant / forme en -e/-a / forme en -ra/-se</p> <p><i>te habrá sorprendido que me dirija</i> <i>habrán deseado que alcanzara</i></p>	<p style="text-align: center;">Futur inactualisé d'aspect transcendant / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/se (aux. et non aux.)</p> <p><i>le habría gustado que esté presidida</i> <i>habría ocasionado que haya ido a pique</i> <i>le habría gustado que se publicaran</i> <i>nos habría gustado que hubiera sido recogido</i></p>
<p style="text-align: center;">Passé actualisé / forme en -e/-a (aux. et non aux.) / forme en -ra/-se (aux. et non aux.)</p> <p><i>pidió que le permita</i> <i>se quejó de que no hayan consultado</i> <i>pidió que se pusiera énfasis</i> <i>negó que hubiese defendido</i></p>	<p style="text-align: center;">Forme en -e/-a / forme en -e/-a / forme en -ra</p> <p><i>supongamos que sea verdad</i> <i>imaginemos que estuviera gobernada</i></p>

<p>Passé actualisé d'aspect transcendant / forme en <i>-ra</i></p> <p><i>le hubo pedido que se apresurara</i></p>	<p>Forme en <i>-ra</i> / forme en <i>-e/-a</i> / forme en <i>-ra/-se</i> (aux. et non aux.)</p> <p><i>quisiera que abandone la isla</i> <i>quisiera que estuvieran encaminadas</i> <i>quisiera que hubiese sucedido</i></p>
	<p>Forme en <i>-ra</i> d'aspect transcendant / forme en <i>-e/-a</i> (aux. et non aux.) / forme en <i>-ra</i></p> <p><i>le hubiera pedido que se postule</i> <i>me hubiera gustado que se haya plasmado</i> <i>no hubiera evitado que perdiéramos</i></p>

La concordance intra-modale prévoit également la mise en relation d'événements déclarés uniquement par des formes appartenant au mode actualisant (présent, prétérit, futur), possibilité non reportée ici. Le locuteur a, en effet, le choix de tout actualiser dans une « principale » et une « subordonnée » au mode actualisant.

Dans ce classement abandonnant le cadre traditionnel de la règle de la « concordance des temps », exprimée en terme d'opposition indicatif/subjonctif, on observe que le locuteur-observateur a deux choix à partir de son présent d'énonciation :

- il peut tout inactualiser. Principale et subordonnée sont au mode inactualisant : c'est une concordance intra-modale avec, éventuellement, des degrés dans l'inactualité : *no quería que se muestre ~ sería necesario que se incrementen ~ convendría que se investigara...*
- Il peut actualiser et inactualiser. La principale est au mode actualisant, la subordonnée au mode inactualisant. C'est une concordance inter-modale avec, éventuellement, des degrés dans l'inactualité : *prefiere que ganen ~ negó que hubiese defendido ~ pidió que se pusiera énfasis...*

Le repérage offert par les formes verbales du mode inactualisant, dont les formes en *-ra/-se* (ex-« subjonctif » imparfait) et la forme en *-e/-a* (ex-« subjonctif » présent), est un repérage moins direct que le repérage déictique des formes actualisantes qui définissent le *hic et nunc* de l'énonciation. Les formes inactualisantes, toujours construites autour de la figure du locuteur, offrent un autre type de repérage délié de l'expérience, donc moins immédiat, un repérage interne à l'énoncé, lié à la visée discursive du locuteur. Ces formes trouvent ici dans la subordonnée substantive, un cadre syntaxique privilégié. La forme en *-e/-a* et la forme en *-ra/-se* appartiennent au mode inactualisant, mais chacune propose un degré d'inactualité différent, exploitable par le sujet parlant en fonction de sa visée discursive. Dans la concordance intermodale, l'emploi des formes inactualisantes en *-e/-a* et en *-ra/-se* mises en relation avec les formes du mode actualisant laissent voir au sein de la phrase, en situation, un décrochage, une « déréalisation », à première vue assez semblable à celle que produit le passage du mode indicatif au mode subjonctif.

Dans la concordance intra-modale, ce que l'on voit très clairement, et qui nous paraît essentiel, c'est que le choix du mode dans la « principale » peut déjà marquer que le locuteur a renoncé à relier l'événement à son actualité. Dans une phrase comme *deseaba que se extendiera*, le décrochage par rapport à l'actualité du locuteur s'est déjà produit, dès le choix pour référer à un événement, dans la proposition principale, avec la forme de « présent inactualisé », « *deseaba* ». C'est bien la preuve que le locuteur et sa visée ne sont pas présents uniquement dans la principale, au mode actualisant ; ils sont tout aussi présents dans la subordonnée, et quel que soit le degré d'inactualité retenu dans le mode inactualisant. Le mode « indicatif » avec ses subdivisions temporelles traditionnelles (incluant notamment « l'imparfait ») donne l'illusion d'être LE mode du locuteur, et partant, d'être le mode le plus souvent embrayeur de subordonnée. En réalité, le mode de l'inactuel peut tout autant être embrayeur de subordonnée. Il n'est pas lié syntaxiquement uniquement à la subordonnée, comme on a pu l'observer dans de nombreux exemples.

Au vu de la concordance intra-modale, il est préférable de poser désormais que le choix des formes verbales retenues est la conséquence, tant dans la principale que dans la subordonnée, d'une stratégie globale de discours pour laquelle le locuteur, soit ramène tout à son présent d'expérience et puise dans les formes disponibles en système au service de cette visée, soit détache les événements auxquels il réfère de son présent d'expérience, et puise dans le mode

inactualisant les formes adéquates. Il faut admettre l'idée qu'un mode choisi, quel qu'il soit, n'est pas prépondérant par rapport à un autre. De fait, le mode choisi n'est pas obligatoirement lié fonctionnellement à la principale ou à la subordonnée, même si les termes de « principale » et de « subordonnée » le donnent à penser.

*Le mode actualisant n'est pas obligatoirement attaché fonctionnellement à la principale, ni le mode inactualisant à la subordonnée.*

Il s'ensuit que la « concordance des temps » pour un locuteur hispanophone ne se définit ni en terme de *temps d'événements*, ni en terme uniquement de concordance inter-modale ou intra-modale, mais en terme d'occupation d'espaces temporels. C'est la raison pour laquelle il est absolument crucial de poser au préalable une théorie sur le représenté temporel des formes verbales espagnoles pour ensuite rendre compte des *concordances d'espaces temporels* effectivement rendues possibles par la langue, et concrètement exploitables par le locuteur-observateur pour sa visée de discours.

[...] ces représentations sont de deux types : elles se définissent, soit comme des espaces temporels occupables ou effectivement occupés par le Moi locuteur – entité linguistique utilisatrice de la langue – soit encore comme des espaces temporels occupables par le Moi en tant qu'observateur de lui-même et de son propre univers – c'est-à-dire en tant qu'entité linguistique constructrice de la langue.<sup>347</sup>

Si l'on observe le tableau des concordances possibles, à l'intérieur du mode inactualisant ou entre les deux modes, on peut diviser les combinaisons en fonction de cette duplication de la manière suivante :

- Le Moi locuteur peut effectivement, dans la principale, occuper l'espace temporel défini par une forme verbale de présent, d'impératif et de futur. Il peut faire concorder ces formes avec une autre forme définissant un espace temporel susceptible d'être occupable par lui, Locuteur : formes en *-e/-a* et en *-ra/-se*.
- Le Moi observateur peut effectivement, dans la principale, occuper l'espace temporel défini par les formes verbales suivantes : prétérit, présent inactualisant, futur

---

<sup>347</sup> Voir G. Luquet, « La concordance des "temps" ? Soit. Mais des temps de quels modes ? », 2008b, à paraître.

inactualisant, forme en *-e/-a*, forme en *-ra*. Il peut faire concorder ces formes avec une autre forme définissant un espace temporel susceptible d'être occupable par lui, Observateur : formes en *-e/-a* et en *-ra/-se*.

Ce partage illustre un fait d'importance : le temps linguistique de type occupable par le MOI locuteur ne correspond pas forcément aux formes actualisantes ; de même que le temps linguistique de type occupable par le MOI observateur ne correspond pas forcément aux seules formes inactualisantes. Le trouble-fête est le prétérit : il fait bien partie du mode actualisant mais le MOI locuteur ne peut occuper cet espace temporel concrètement puisque, par définition, le passé n'est plus et ne sera jamais plus. Seul le MOI observateur peut se déplacer imaginativement dans le passé, y a accès. Le temps impliqué dans une forme verbale de prétérit n'est pas occupable par le locuteur puisque le passé n'est plus. Le locuteur ne peut que l'observer. En revanche, le futur qui fait lui aussi partie du mode actualisant est un espace temporel occupable par le locuteur du fait de la fluence du temps, remontant ici du futur vers le passé, où chaque moment du futur est amené à devenir instant de présent avant de fuir vers le passé (*supra* 2.1.2).

Avant de préciser encore les choses sur les temps verbaux que le locuteur peut *effectivement* faire concorder, et pas seulement dans le cadre habituel de la subordonnée substantive, il nous faut revenir sur ce que l'on entend par *subordination*, toute théorie des temps verbaux étant liée à une théorie de la subordination<sup>348</sup>. Sans procéder à une remise à plat de la subordination en espagnol, probablement souhaitable, mais dépassant amplement le cadre de cette étude, nous pouvons néanmoins signaler les problèmes que pose en matière de concordance des temps cette opposition traditionnelle entre phrase principale et phrase subordonnée, puis en proposer une autre approche.

---

<sup>348</sup> Pour Daniel Roulland, par exemple, la théorisation sur les temps verbaux va de pair avec la théorie sur la subordination. Voir « La subordination non finie en anglais », 1992, p. 160-184.

## 3.2 Repenser la subordonnée

### 3.2.1 Contre l'ordre établi principale ~ subordonnée

Ce que nous sert la tradition en matière de subordonnée c'est l'idée d'un rapport hiérarchique entre une proposition conçue comme principale et une proposition conçue comme secondaire, subsidiaire, la seconde étant « enchâssée » dans la première. L'argument scolaire pour apprendre à repérer la subordonnée tient précisément à sa suppressibilité<sup>349</sup>, puisque très souvent, on peut l'effacer sans altérer la grammaticalité de la phrase. L'ordre établi veut donc que la principale régisse la subordonnée. L'approche « verbocentrique », où tout est décidé par le verbe principal est une conception largement partagée par grammairiens et linguistes<sup>350</sup>, et il n'est pas rare de voir évoquée « la pression du noyau verbal régissant »<sup>351</sup>. L'affaire semble entendue. On pose que le verbe principal régit le verbe subordonné, et de là, il n'y a qu'un petit pas à franchir pour poser que le temps du verbe principal régit le temps du verbe subordonné. Cette idée d'ordre hiérarchique est généralement liée aux notions de « subordonnée » et de « subjonctif », dont tout le monde s'accorde à penser qu'elles sont marquées par un manque d'indépendance : la subordonnée est dépendante d'une principale, et en toute logique, le subjonctif est dépendant de l'indicatif.

La définition du phénomène de la « concordancia de tiempos », dans la tradition espagnole, fait la part belle à cette conception puisque le lien entre l'indication temporelle du verbe de la principale et l'indication temporelle du verbe de la subordonnée est présenté comme une conséquence du lien syntaxique unissant les deux propositions (Á. Carrasco Gutiérrez, G. Rojo, A. Veiga), et l'on insiste amplement sur « esta falta de independencia por lo que respecta a la indicación de tiempo que realiza el verbo de la oración subordinada. »<sup>352</sup>

---

<sup>349</sup> Cet argument est systématiquement avancé pour identifier relatives (ou adjectives) et circonstancielles (ou adverbiales). Comme mode de repérage de la subordonnée substantive, les grammairiens retiennent également la nominalisation : *je veux que tu viennes* → *je veux ta venue*.

<sup>350</sup> Voir en particulier l'approche de Dražen Varga, « Discours indirect dans les langues romanes : les modes », 2000-2001, p. 75-86. Du même auteur, voir « Discours indirect dans les langues romanes : la question de la concordance des temps », 1998, p. 1-9.

<sup>351</sup> « Il est rare que la subordonnée ne subisse pas, d'une manière ou d'une autre, la pression du noyau verbal régissant », voir Jack Feuillet, « Typologie de la subordination », 1992, p. 12-13.

<sup>352</sup> Á. Carrasco Gutiérrez, « La concordancia de tiempos en las gramáticas del español », 1994, p. 113.

En linguistique guillaumienne, les emplois discursifs renvoient à la notion de phrase comme « unité d'effet ». Pour Guillaume, l'agencement syntaxique qui dégage une principale (première) et une subordonnée (seconde) épouse parfaitement la conception chronogénétique du temps, où le mode subjonctif est un *avant* du mode indicatif, cet avant étant conçu comme une incomplétude exochronique, avant sa définition complète et parachevée au mode indicatif, dans l'étape d'*après*. La conception du subjonctif implique une telle vision de la phrase puisque le temps est trop indéterminé dans le subjonctif pour que ce mode soit indépendant. La chronogénèse guillaumienne montre un mode indicatif conçu comme une complétude, un aboutissement, justifiant ainsi la dépendance du mode quasi-nominal (exochronie –, personne –) et surtout, pour ce qui nous intéresse, ici, du mode subjonctif. Le mode subjonctif est conçu comme un *avant* chronogénétique, ce qui se traduit dans la phrase comme un mode dépendant, venant *après*, dans la subordonnée, elle-même conçue comme secondaire par rapport à une proposition dite principale.

Cette idée d'un *avant* et d'un *après* est reprise par Maurice Molho dans sa *Sistemática del verbo español* (1975) et transcrite en termes oppositifs d'*idée regardante* ~ *idée regardée*, la traduction physique de cette hiérarchie étant la subordination : la principale emporte l'idée regardante tandis que la subordonnée emporte l'idée regardée. Dans cette conception, l'avant est la proposition principale, où le verbe, lui-même, est dit principal.

Une syntaxe est essentiellement une relation qui s'établit dans l'entité discursive qu'est la phrase. La forme élémentaire de cette relation est la conjonction de deux idées, dont l'une se trouve dans la dépendance de l'autre. Le facteur de dépendance est une *idée majeure* ; l'idée dépendante est une *idée mineure* ; il n'y a pas syntaxe mais parataxe lorsque les deux idées, situées au même niveau, se trouvent en situation d'égalité.

La notion de dépendance, qui est le fondement des opérations syntaxiques discursives, n'est qu'une forme de la relation de l'*agent* au *patient* : l'idée majeure est une *idée regardante*, au pouvoir opératif maximal ; l'idée mineure, une *idée regardée*, au pouvoir opératif nul, – ce qui revient à réduire la hiérarchie *majeure/mineure* à la chronologie notionnelle qui la sous-tend : il ne peut y avoir d'*idée regardée* si l'on ne postule pas *préalablement* une idée regardante qui la détermine, et au contraire, l'*idée regardée* ne peut être que le résultat de l'opération impliquée et effectuée par l'*idée regardante*<sup>353</sup>.

<sup>353</sup> « Una sintaxis es esencialmente una relación que se establece en el ente discursivo que es la frase. La forma elemental de esa relación es la conjunción de dos ideas, de las que la una se halla situada en la dependencia de la otra. El factor de dependencia es una *idea mayor*; la idea dependiente es una *idea menor*; no hay sintaxis, sino parataxis, cuando las dos ideas, situadas en el mismo nivel, se hallan en condiciones de igualdad. La noción de dependencia, que es el fundamento de las operaciones sintácticas discursivas, no es sino una forma de la relación del *agente* al *paciente*: la idea mayor es una *idea mirante*, de poder operativo máximo; la idea menor, una *idea mirada*, de poder operativo nulo, –lo cual equivale a reducir la jerarquía: *mayor/menor* a la cronología nocional que la subtiende: no puede haber *idea mirada* si no se postula *primero* una *idea mirante* que la determina, y al revés, *la idea mirada* no puede ser sino el resultado de la operación que implica y efectúa *la idea mirante*. » (p. 362-363)

La hiérarchie entre « idée majeure » et « idea mineure », se double d'une antécédence conceptuelle de l'idée régissante (Temps 1) sur l'idée régie (Temps 2) : cette façon de poser les choses est une variation du thème traditionnel de la principale et de la subordonnée, du mode indicatif régisseur et du mode subjonctif régi.

La présentation de M. Molho revient à évacuer de l'idée regardée, au pouvoir opératif nul (« de poder operativo nulo »), la visée du locuteur, laquelle n'est présente que dans l'idée regardante, au pouvoir opératif maximal (« de poder operativo máximo »). L'idée développée dans la *Sistemática*, selon laquelle le choix du mode ne tient pas au degré d'irréalité ou de réalité du fait visé mais au choix du point de vue opéré sur ce fait par le locuteur, est tout à fait acceptable et nous l'intégrons. En revanche, la thèse que l'idée regardante se trouve dans la seule proposition principale est, elle, inacceptable : le locuteur est tout aussi présent dans la subordonnée que dans la principale.

Cette suprématie de l'idée principale sur l'idée subordonnée est encore, et toujours, une conséquence de l'opposition indicatif/subjonctif qui se transporte depuis des siècles : la thèse que le locuteur, pièce-maîtresse de l'architecture temporelle, se localise *en premier* dans la proposition principale au mode qui le contient, l'indicatif, tandis que la proposition suivante au subjonctif, secondaire, est déclarée à un mode dépendant, est la hiérarchie avec laquelle on raisonne ordinairement. Cette idée est accentuée par la présentation que l'on fait très souvent de la proposition principale : elle est ce qui reste de la phrase lorsque l'on a écarté les propositions subordonnées, comme si elle constituait une sorte de noyau dur faisant sens à elle seule.

Ce partage ne tient pas, que l'on raisonne en termes d'indicatif et de subjonctif ou bien en termes de mode actualisant/mode inactualisant. L'incohérence apparaît simplement plus flagrante si l'on raisonne en termes de modes actualisant / inactualisant, notamment en raison de la concordance intra-modale que nous avons décrite *supra* (p. 158-159).

Si l'on n'y prend pas garde, on serait tenté d'inscrire dans cette successivité obligée – temps 1 / temps 2 – les formes verbales des deux modes actualisant et inactualisant, ce qui reviendrait à poser que le mode de l'actualisant est premier par rapport au mode de l'inactualisant. Or, si l'on se reporte au tableau récapitulatif des concordances inter-modale et intra-modale, la combinaison avec « l'imparfait » de l'indicatif, désormais « présent inactualisé », montre que

dans une phrase comme « no quería que se muestre », le locuteur est partout au centre des repérages. Soit il ramène tout à lui (repérage direct, immédiat, déictique), soit il choisit de ne pas ramener tout à lui et inactualise. Ici, il inactualise les deux événements, celui jugé « principal » et celui jugé « subordonné ». Il n'y a pas d'*avant* ni d'*après* sur le plan de la mise en relation intra-modale (ni inter-modale), mais un choix de la part du locuteur, depuis son présent d'expérience, de se transporter déjà imaginativement pour se représenter un événement avec « quería » et de le transitiver avec un événement encore plus inactualisé occupant l'espace temporel du non-révolu, compatible avec l'espace temporel occupé par « quería », « se muestre ».

Le pivot étant le présent d'expérience du locuteur, M. Molho fait une confusion entre ce temps-là, fondateur, « l'ancrage référentiel fondamental »<sup>354</sup>, et les temps verbaux repérés à partir de ce présent d'expérience, c'est-à-dire ce dont dispose le locuteur en langue, et ce qu'il retient dans ce système au service de sa visée expressive et en fonction de ce que lui-même a retenu de l'expérience. Ainsi, M. Molho assimile les temps du mode indicatif à ce qui est *premier* parce qu'ils sont liés à l'expérience, et sont donc ressentis comme plus concrets. Or, l'imaginaire naît aussi et tout autant à partir du présent d'expérience du locuteur, précisément parce qu'il en est l'exact contraire, parce qu'il est précisément délié de cette expérience. Si l'on veut à toute force de l'avant et de l'après, du premier et du second, seule la prise de parole fondatrice et déterminatrice du présent d'expérience est première. Il n'y a, à partir de là, ensuite, dans les représentations temporelles des événements déclarés par des verbes qu'un choix entre ce que le locuteur veut lier à son actualité et ce qu'il veut l'en éloigner imaginativement. Gilles Luquet définit en effet l'irréel comme « une notion qui oblige un locuteur à prendre le maximum de recul par rapport à l'actualité – et comme un moyen d'expression de ce qu'un sujet parlant, en fonction des visées qui sont les siennes, refuse *expressément* d'actualiser. »<sup>355</sup>

Quelle que soit la combinaison retenue pour servir une certaine visée de discours, aucune forme verbale n'est plus *regardante* que l'autre, puisque chaque forme verbale est le résultat d'un choix en fonction de la visée, actualisante ou non, émanant du locuteur-observateur. Il est donc préférable d'adopter une conception différente : c'est la façon dont le locuteur va décider de mettre en regard des événements en fonction de ce qu'il a à dire, de ce qu'il va décider d'actualiser ou non, qu'un certain lien syntaxique va s'observer dans la phrase, selon

---

<sup>354</sup> Voir A. Joly, « De quelques constantes dans la représentation cognitive et linguistique du temps », 1995, p. 28.

<sup>355</sup> Voir G. Luquet, « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle », 2006, p. 111.

un jeu que l'on n'appellera pas, comme M. Molho, « el juego de los modos en teoría de expresión » mais un jeu des espaces temporels concrètement occupés par le locuteur-observateur.

### 3.2.2 De la phrase simple à la phrase complexe

Signifié et syntaxe constituant « deux niveaux chronologiquement ordonnés, hiérarchisés » du système linguistique et, de fait, d'analyse pour le linguiste, il n'y a aucune raison de concevoir les choses autrement dans une phrase complexe que dans une phrase simple : dans les subordonnées retenues par la tradition grammaticale pour illustrer le phénomène de la concordance des temps (les complétives substantives), les subordonnées introduites par *que* jouent le rôle d'objet du verbe de la proposition principale. C'est donc du signifié du verbe, de sa sémantèse, que découle cette syntaxe, laquelle consiste à lui adjoindre un objet en vue d'une complétude. Dans cette perspective, le verbe dit « régissant » est en réalité aussi dépendant de la proposition subordonnée que l'inverse qu'on retient toujours. Le verbe se trouve en fait en état d'attente, en état d'incomplétude, à la fois syntaxique et lexicale, de la même façon qu'il peut l'être dans une phrase simple.

Dans son article « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe VI » (2006), Yves Macchi montre de quelle façon, dans un exemple comme *El capitán del navío escuchaba estas razones*, « estas razones » clôt la transitivity verbale :

Le substantif répond en somme à une incomplétude lexicale préalablement ouverte par le lexème verbal, et dans cette mesure on peut affirmer non seulement qu'il complète le verbe, mais **qu'il l'intransitive, qu'il clôt et résout la transitivity préalablement ouverte par le verbe.**<sup>356</sup>

---

<sup>356</sup> Voir Y. Macchi, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe VI », 2006, p. 122. Les caractères gras sont de l'auteur.

Il me semble que l'on peut voir opérer le même mécanisme profond à l'échelle de la phrase complexe, et, pour commencer, dans ce que l'on appelle une « subordonnée substantive », où la proposition introduite par *que* complète le verbe. Prenons de l'exemple (13) du *corpus* la séquence qui nous intéresse :

(13) *el juez ordenará que se efectúe una prueba*

Le verbe *ordenar* – et comme lui tous les verbes dits « perspectivants », de volonté, de souhait, etc. – contient dans sa lexigénèse la représentation d'un poste fonctionnel que le discours sera appelé à argumenter sous la forme d'une partie du discours substantive. De sorte que ne pas remplir ce poste, le laisser vacant, produirait un effet d'incomplétude, de surprise, d'attente, relevant de la logique : *el juez ordenará #*<sup>357</sup>. On dira donc qu'un verbe du type *ordenar* prévoit un « appel à complémentation », une transitivité syntaxique. Selon le type de verbe, cette transitivité syntaxique prévoit un certain type de complément<sup>358</sup> : soit un substantif ou une proposition substantive complétive, comme c'est le cas avec *ordenar*, soit uniquement un substantif, comme c'est le cas avec un verbe comme *escuchar*. Cette instruction sur le type de complément est apportée par le signifié du verbe.

Pour revenir à notre exemple, l'important est de voir qu'avec *el juez ordenará*, le verbe « involue un appel à complémentation qui ne peut être résolu que par l'intervention d'une partie du discours substantive »<sup>359</sup>. Comme en latin, l'appel à complétude est si fort avec ce type de verbe, que le *que* n'est même pas nécessaire : *el juez ordenará se efectúe una prueba*. Sur la possibilité de cette double syntaxe, je renvoie au *corpus* d'exemples péninsulaires et américains sans *que*, dans la thèse de Carmen Núñez<sup>360</sup>.

Vu sous cet angle, le verbe de la proposition dite « principale » est absolument dépendant de cette complétude, ce qui est une façon de nuancer l'approche traditionnelle qui appuie toujours sur la dépendance de la subordonnée et non sur celle de la principale. En réalité, il

---

<sup>357</sup> Bien entendu, on peut toujours envisager un contexte où cet énoncé serait possible (soit on connaît déjà l'être remplissant le poste, soit on souhaite placer l'accent sur l'être qui ordonne, ici « el juez », rendu par une structure clivée en français : c'est le juge qui ordonnera...

<sup>358</sup> Cf. R. Cano Aguilar, *Estructuras sintácticas transitivas en el español actual*, 1981.

<sup>359</sup> Voir Y. Macchi, *op. cit.*, p. 128.

<sup>360</sup> « [...] il existe en espagnol (péninsulaire et américain) des constructions régies considérées comme complétives, qui n'ont pourtant pas besoin de QUE pour fonctionner comme argument d'une autre prédication », voir C. Núñez, *Le signifiant QUE : quel signifié ?*, 2005, p. 52.

s'agit là de deux types distincts de dépendance : très souvent, le trait typique de la subordonnée, en grammaire traditionnelle, c'est qu'elle est suppressible. Elle peut l'être grammaticalement, certes, mais cette éventuelle suppression n'est pas sans créer des effets dans la phrase, sans provoquer une altération du sens global, en particulier centré sur le signifié du verbe. Le verbe prévoyant dans sa lexicogénèse un poste susceptible d'être occupé, il se produira un effet de vacance, un besoin d'intransitivité non satisfait, un vide que l'on cherchera à pourvoir de quelque façon que ce soit, dans le co-texte ou dans le contexte, en s'aidant de tout un savoir mémoriel, en puisant dans son « réservoir » d'informations. C'est en cela que consiste la dépendance sémantique du verbe de la proposition principale.

[...] cette question de l'autonomie phrastique du verbe est loin d'être une question simple, et [...] le verbe, pas plus que les autres parties du discours ne satisfait à la condition d'entier prédicatif, [...] comme les autres parties du discours en somme, il intègre dans son signifié de langue un trait de transitivité syntaxique, un trait d'incomplétude syntaxique.<sup>361</sup>

À présent, toujours en raisonnant en terme de transitivité, si l'on étend cette conception à un autre type de subordonnée, celle appelée traditionnellement relative ou « adjective », on peut envisager de lire autrement le rapport principale / subordonnée.

Dans une phrase comme

(80) Ni los unos ni los otros son santos, de hecho, no EXISTE político que lo SEA<sup>362</sup>,

si l'on supprime « que lo sea », la séquence « ni los unos ni los otros son santos, de hecho, no existe político » est grammaticalement correcte mais n'est pas acceptable du point de vue du sens. Ici, le substantif « político » suffit à apporter un complément syntaxique au verbe<sup>363</sup>, mais s'avère insuffisant à renvoyer, à lui tout seul, au référent visé. On peut alors définir l'ensemble du segment « político que lo sea » comme un substantif complexe, combinaison élaborée en discours pour couvrir l'entier des besoins de référence du locuteur, non satisfaits avec l'emploi du seul substantif, lequel remplit néanmoins son rôle syntaxique. Ici, à la différence de la complétive substantive, l'emploi d'un relateur est absolument indispensable

---

<sup>361</sup> Voir Y. Macchi, *id.*, p. 126.

<sup>362</sup> *La Prensa*, « Cálculos políticos por encima de un país », BOLIVIA, 19/04/2007.

<sup>363</sup> Capacité inscrite dans tout substantif de *langue*.

pour, dit en termes de chronosyntaxe macchienne, « relancer la transitivité » apportée par le nom substantif « político » à la suite du verbe.

En fait, la subordonnée dite « adjective » (« que lo sea ») est une forme de transitivité du nom visant à saturer ce nom, présenté, ici, comme « incomplet », en attente, non saturé sur le plan lexical : « político » est en attente de complétude, et sur lui pèse le poids, ici, de la négation d'existence exprimée dans « no existe », conception tout à fait compatible avec le choix du mode inactualisant, nous y revenons plus loin.

Envisageons à présent le cas de la subordonnée circonstancielle dite « adverbiale ». Si l'on suit cette idée de nécessaire recherche de complétude verbale jusqu'à épuisement, jusqu'à saturation, on admettra « qu'à mesure que la phrase se développe, le verbe change graduellement d'état, se démet graduellement de sa transitivité<sup>364</sup> ». C'est cette abolition graduelle (au fur et à mesure que dans la phrase les postes lexigénétiques se trouvent pourvus jusqu'à saturation) qui rend nécessaire l'emploi d'une préposition ou d'une conjonction prépositionnelle afin « d'embrayer » sur une nouvelle transitivité, si tel est le choix d'extension du locuteur, ayant encore en tête un « à dire ».

Prenons un exemple de subordonnée adverbiale caractéristique de ceux retenus pour illustrer la règle de la concordance des temps, la subordonnée adverbiale dite « finale » introduite par *para que* :

(81) Habrá sido el viento que robó tus olores alguna noche en abril, cuando volvía de la calle y *quise* abrir tu ventana para que *entre* la luna.<sup>365</sup>

On observe que la phrase pourrait prendre fin à « ventana » et constituer un entier prédicatif tout à fait satisfaisant, sans éveiller l'impression d'incomplétude que nous avons dégagée en tronquant les structures précédentes (*el juez ordenará#* ; *no existe político#*), comme si toute la transitivité phrastique était épuisée, comme si, pour le dire en termes chronosyntaxiques, la phrase avait atteint « un point de saturation syntaxique ». La conjonction prépositionnelle « para que », diastématique, relance la phrase, opérant une « résurrection de la transitivité phrastique »<sup>366</sup> :

---

<sup>364</sup> Y. Macchi, *ibid.*, p. 130.

<sup>365</sup> *Pequeñas resistencias*, p. 123.

<sup>366</sup> Y. Macchi, *op. cit.*, p. 131.

La fonction de la préposition est en somme de faire revivre la phrase au-delà de l'instant de décès syntaxique du verbe, cette résurrection de la phrase pouvant être prolongée *ad libitum* et autant que de besoin par le recours à autant de prépositions qu'il sera nécessaire pour épuiser l'intention de signification du locuteur.<sup>367</sup>

En somme, l'épuisement de la transitivité verbale à un certain moment de la phrase, combiné à l'apparition d'une préposition pour relancer la transitivité phrastique, relève, là encore, selon moi, du même mécanisme profond dans la phrase simple (décrit par Y. Macchi) et dans la phrase complexe, avec l'apparition d'une conjonction le plus souvent prépositionnelle. La subordonnée adverbiale marque, elle, par contraste par rapport aux deux précédentes (substantive et adjective), une forme d'autonomie par rapport à la proposition dite « principale », à tel point que l'on n'aurait plus deux événements reliés pour clôturer en une seule unité autour du complexe prédicatif conçu comme principal, mais deux complexes prédicatifs reliés par une conjonction ou locution prépositionnelle. Ce type de subordonnée le plus souvent appelée « circonstancielle » se conçoit comme le socle temporel, spatial ou de toute autre nature, de l'événement principal, et pose, d'une certaine façon le cadre d'existence de cet événement<sup>368</sup>.

En fonction de l'idée contenue dans cette conjonction ou locution prépositionnelle, en fonction de son orientation aussi, la subordonnée adverbiale, circonstancielle, peut poser le cadre dans lequel s'inscrit l'événement principal, cette inversion de conception expliquant notamment, parfois, son antéposition et, de fait, la mise en attente d'un élément prédicatif. C'est ce que montre Chrystelle Fortineau en décrivant le mécanisme de la construction « *Al + infinitif* »<sup>369</sup> ; c'est aussi ce qu'elle a montré pour l'espagnol ancien avec « *En + gérondif* »<sup>370</sup>.

---

<sup>367</sup> *Ibid.*

<sup>368</sup> Voir à cet égard la lecture inversée des subordonnées que propose Maria Jiménez dans son approche de *al + infinitif* : « Les subordonnées peuvent être "lues" – c'est d'ailleurs ce que nous invitent à faire les manuels de grammaire – comme les éléments secondaires et donc accessoires de phrases où l'essentiel est dit par les principales. Elle peuvent aussi être "lues" autrement, c'est-à-dire comme des cadres destinés à recevoir les propositions principales », *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, 1999, p. 70. Voir aussi M. Jiménez, « Penser ne suffit pas : il faut penser à quelque chose ». Voir également M. Jiménez, « D'une préposition à l'autre : A, DE », 2008, p. 221-246.

<sup>369</sup> « [13] *Al afeitarme canto*. [14] *Al cantar me afeito*. L'exemple [13] me donne à voir le chant comme lié au rasage : le fait de se raser entraîne le fait de chanter, ce qui est tout à fait vraisemblable. En revanche, l'exemple [14] fait dépendre le rasage du chant, ce qui est hautement improbable, sauf à imaginer un être atteint d'une maladie obsessionnelle particulièrement handicapante le poussant à se précipiter vers un rasoir chaque fois qu'il chante. Ce que montrent ces deux exemples, c'est donc que, contrairement à ce que laisse supposer l'analyse grammaticale traditionnelle, ce n'est pas la structure *al + infinitif* qui dépend sémantiquement du verbe principal, mais bien l'inverse. *Al + infinitif* pose l'existence d'un événement par rapport auquel doit être pensé l'événement dit par le verbe principal : l'existence de ce dernier est conçue uniquement dans sa relation à l'infinitif », voir C. Fortineau, « Langue, discours et compétence : le cas de *al + infinitif* », 2009, à paraître.

<sup>370</sup> « Dans *En diciendo las verdades se pierden las amistades*, le champ de représentation posé est celui de *diciendo las verdades* et dans cet endotope est convoqué *se pierden las amistades*. La structure *en + gérondif*

Ainsi, rien n'empêche de penser qu'un événement conçu comme inactuel, déclaré dans ce que l'on appelle une subordonnée, peut parfaitement être le cadre à partir duquel une autre opération est pensée.

Il est temps à présent de revenir à nos concordances de temps verbaux.

### 3.2.3 Syntaxe du mode inactualisant

Au vu des combinaisons temporelles dégagés (3.1.3 Concordances intra-modale et inter-modale), intégrant la relecture de ce qui s'appelle traditionnellement une phrase « principale » et une phrase « subordonnée », les relations temporelles dans la phrase complexe peuvent être envisagées selon deux cas de figure principaux.

1. Le locuteur met en relation deux événements qu'il conçoit absolument dépendants l'un et l'autre : sémantiquement *et* syntaxiquement (saturer le verbe dans la subordonnée substantive) ou *seulement* sémantiquement (saturer le nom dans la subordonnée adjective). L'idée visée est d'aboutir à un épuisement de la transitivité du verbe principal. Les deux événements sont conçus comme formant un seul bloc.

2. Le locuteur met en relation deux événements qu'il conçoit comme deux blocs étanches, l'un étant le cadre circonstanciel de l'autre.

.....

1. Le locuteur met en relation deux événements qu'il conçoit dépendants l'un et l'autre.

– Saturer le verbe

---

pose donc un préalable conceptuel au reste de la phrase : la construction est telle que je ne peux penser *se pierden las amistades* que dans le cadre posé par *en diciendo las verdades*. » Voir C. Fortineau, « EN + gérondif : un signifiant complexe pour un représenté complexe », 2006, p. 45.

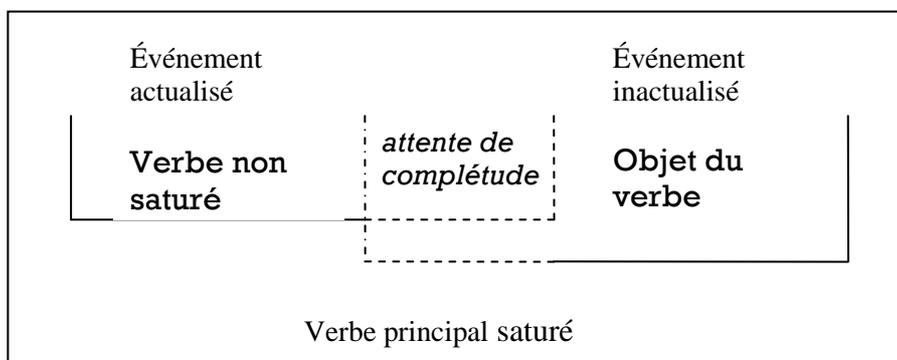
Envisageons, pour commencer, le cadre syntaxique classique de la « concordance des temps », celui où l'événement inactualisé vient saturer la prédication verbale :

(5) no ha crecido nada el porcentaje de personas que PREFIERE que GANEN los socialistas

Dans cet exemple, la relation sémantico-syntaxique entre les deux formes verbales peut être représentée ainsi :

fig. 4

*Prefiere que ganen*



Complétude sémantico-syntaxique

Le cadre syntaxique de la subordonnée substantive – presque exclusivement retenu dans les grammaires et les études linguistiques traditionnelles – est une configuration favorisant l'interprétation selon laquelle c'est le temps de la principale qui détermine le temps de la subordonnée. Cette habituelle primauté du temps du verbe principal sur le temps du verbe subordonné est toujours liée à l'interprétation du *temps d'événement* c'est-à-dire au « temps des choses » et non au « temps des outils ». D'un point de vue événementiel, il est dans la logique des choses que l'événement auquel réfère « ganen », s'il se produit, trouve sa place dans l'ultériorité de la préférence exprimée. Voilà une logique d'événement, mais qui est loin d'être l'essentiel pour qui essaie de dénouer les contraintes présidant aux combinaisons temporelles. Si l'on envisage maintenant la visée du locuteur ayant à sa disposition des signes linguistiques, il mettra en relation des formes verbales dans « le respect d'une certaine

compatibilité entre les représentations du temps linguistique auquel renvoie le verbe espagnol en fonction des formes auxquelles on le conjugue »<sup>371</sup>.

Dans ce type de structures avec verbes perspectivants, de volonté, d'interdiction, etc., l'appel du verbe à complétude est si fort, la pression à la fois syntaxique (transitivité) et sémantique (l'inactuel) qu'il exerce est si importante, que le locuteur-observateur fera coïncider des représentations temporelles parfaitement compatibles telles que nous les avons définies (voir *supra* tableau 5 p. 157-158). La concordance des temps, c'est-à-dire des temps conçus comme les espaces temporels possiblement occupables par le Moi locuteur ou le Moi observateur, est, dans ce type de structure, au service de la recherche de complétude sémantico-syntaxique visée par le locuteur<sup>372</sup>.

Nous avons choisi, ici, un exemple où le verbe de la principale est actualisé, « *prefiere* ». Mais la démonstration vaut également lorsque le verbe de la principale est inactualisé, *prefería que ganen, prefería que ganaran, preferiría que ganen, preferiría que ganaran* : dans ce cas, il s'agit d'une concordance intra-modale, là où le locuteur s'est déjà transporté imaginativement pour, dès la principale, saisir un événement.

La forme verbale de la subordonnée offrant la représentation d'un événement, lui aussi forcément inactualisé, vient saturer la prédication verbale de la principale : la contrainte de concordance entre les deux formes est à son maximum, la solidarité est entière pour des raisons à la fois sémantiques et syntaxiques.

#### – Saturer le nom

Le cadre syntaxique de la subordonnée « substantive » n'est en effet que l'un des cadres possibles compatibles avec les formes du mode inactualisant. En effet, ne pas actualiser la représentation d'un événement, en discours, peut aussi se produire dans le cadre d'une subordonnée dite « adjective ». Dans cette configuration, une détermination est versée sur un être, non pas sous forme d'adjectif simple mais sous forme d'adjectif complexe (dit « de discours », précisément) : cette détermination peut être une proposition contenant un

---

<sup>371</sup> Voir G. Luquet, « La concordance des "temps" ? Soit. Mais des temps de quels modes ? », 2008b, à paraître.

<sup>372</sup> Cette vue des choses est tout à fait compatible avec le représenté de QUE tel que l'a posé M.-F. Delport : « *Que* est le moyen de déclarer, et d'instituer, un rapport entre un élément régissant et un élément régi ; il est le signifiant explicite d'une relation d'incidence qui verse un apport – l'élément régi – à un support », voir *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, 2004a, p. 299-300. Cf. aussi l'hypothèse du signifié de QUE dans Carmen Núñez, *op. cit.*, p. 139-141.

événement inactualisé. Pour des raisons que le contexte précisera, le locuteur place dans l'inactualité l'opération qu'il relie à l'être évoqué dans la principale. Ici encore, comme dans les tous exemples précédents, le choix des formes du mode inactualisant est lié à la conception que se forge le locuteur de cet être qu'il détermine. Le locuteur peut nier l'existence de cet être et, de fait, placer dans l'inactuel tout ce qui se rapporte à lui :

(80) Ni los unos ni los otros son santos, de hecho, no EXISTE político que lo SEA.

(82) El examen toxicológico al cadáver de Milosevic no HALLA indicios de que FUERA envenenado.<sup>373</sup>

(83) El propio Carlos Nazarí 'bien pudo dirigir *Historia de un taxi* gracias a la herencia que recibió a la muerte de su madre, aunque no EXISTE una certeza absoluta de que FUERA así'.<sup>374</sup>

L'emploi des formes du mode inactualisant est aussi compatible avec un antécédent conçu de façon restrictive :

(84) Olano [...] SERÁ el que más kilómetros contrarreloj haya recorrido y el único que HAYA HECHO alguna cronometrada de más de una hora (62 kilómetros).<sup>375</sup>

(85) Pocos HAY que no QUIERAN matar.<sup>376</sup>

(86) También ES el director más joven que HAYA TENIDO Doñana, parque que gestiona desde el pasado mes de abril.<sup>377</sup>

Toute visée prospective ou tout but poursuivi est compatible avec l'inactuel. C'est ce que l'on peut observer dans les exemples suivants :

(87) A este respecto, reclamó de nuevo la necesidad de aumentar las dotaciones de El Zurguén, y REITERÓ su demanda de un centro de salud que DÉ cobertura a las necesidades sanitarias de una zona en constante crecimiento.<sup>378</sup>

---

<sup>373</sup> *El País*, « El examen toxicológico al cadáver de Milosevic no halla indicios de que fuera envenenado » 17/03/2006.

<sup>374</sup> *El País*, Miguel Olid, « Un pionero del cine », 16/01/2001.

<sup>375</sup> *El País*, « ¿Qué he hecho para ganar? », 24/06/1996.

<sup>376</sup> *El País*, Rafael Alberti, « En las noches y los amaneceres », 07/07/1985.

<sup>377</sup> *El País*, Alfredo Valenzuela, « Una esperanza para Doñana », 20/09/1987.

<sup>378</sup> *El Adelanto de Salamanca*, 4/05/06, p. 13.

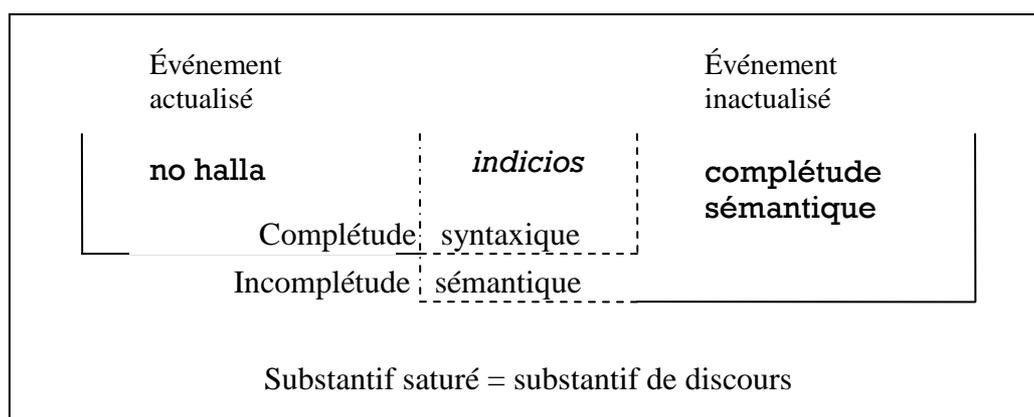
(88) Jorge Flores, uno de los responsables de Pantallas Amigas, SUBRAYÓ la importancia de que los padres AYUDEN a sus hijos a no sentirse culpables en estos casos y animarles a que pidan ayuda si es necesario.<sup>379</sup>

Comme on l'a vu, précédemment, la subordonnée adjective, comme toute épithète, a pour effet de compléter le nom substantif passé en discours et jugé insuffisant dans certains contextes. Lancée par un relateur, elle redémarre la transitivité phrastique au-delà du substantif. Dans tous ces exemples, à l'identique de ce qui se produit dans « no existe político que no sea », le substantif ne suffit pas à lui tout seul pour intransitiver le verbe principal. La subordonnée adjective a donc pour effet de saturer le nom pour mieux saturer le verbe principal, créant ainsi ce qu'Y. Macchi appelle, dans la phrase simple, un « complexe prédicatif » :

no HALLA indicios [de que FUERA envenenado]  
 no EXISTE una certeza absoluta [de que FUERA así]  
 SERÁ el único [que HAYA HECHO alguna cronometrada] etc.

fig. 5

*No halla indicios de que fuera envenenado*



Complétude sémantique

<sup>379</sup> *El País*, « El Ararteko distribuirá 2.000 guías contra el acoso a menores por Internet », 28/02/2008.

C'est bien entendu la façon de concevoir l'être qui appelle une complétude – la trace discursive de cette conception peut être la négation, la restriction, la comparaison... – et se trouve compatible avec le mode de l'inactualisant. Mais, à la différence des subordonnées substantives, et en toute logique, la pression vers l'inactualisant est plus lâche, et plus uniquement liée au sémantisme du verbe principal. Dans certains exemples, le mode inactualisant peut alterner avec le mode actualisant : *no halla indicios de que fue envenenado, no existe una certeza absoluta de que fue así, pocos hay que no quieren matar...*

Cette alternance possible explique pourquoi ces exemples n'ont pas la préférence des grammairiens. Ici, l'inactuel n'est tout simplement pas la seule possibilité du locuteur, il peut aussi actualiser l'événement qui se rapporte à l'être auquel il fait référence. Le contexte et le co-texte apporteront les informations nécessaires à la justification de cette visée discursive, où le locuteur ramène parfois à son présent d'expérience l'événement de la subordonnée. Reprenons l'exemple (82)

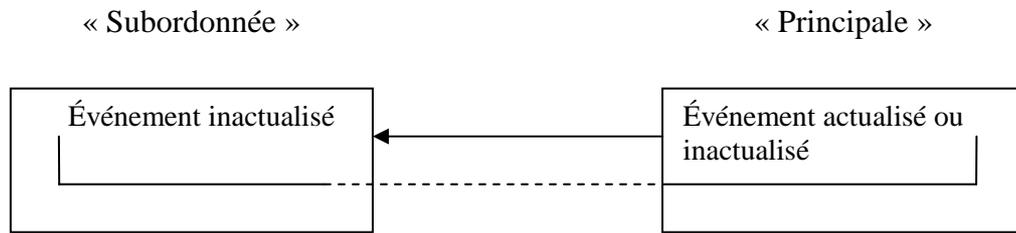
(82) El examen toxicológico al cadáver de Milosevic no HALLA indicios de que FUERA envenenado

On peut supposer que dans une séquence comme *no halla indicios de que fue envenenado* au regard de *no halla indicios de que fuera envenenado*, le fait d'actualiser *fue envenenado* rend l'absence de preuve surprenante par rapport à la certitude établie *fue envenenado* : il a été empoisonné, et cependant on n'en trouve pas trace. Au contraire, l'absence de preuve d'empoisonnement n'a rien d'étonnant avec *fuera envenenado*, puisque l'empoisonnement lui-même était déjà soumis au doute.

Mais dans certains exemples, le choix est impossible : la pression de la conception perspectivante est telle que la subordonnée ne peut contenir qu'une forme de l'inactuel : *subrayó la importancia de que los padres ayuden a sus hijos.*

2. L'idée visée, avec la subordonnée adverbiale, n'est pas de former un seul bloc mais de mettre en relation deux blocs étanches, l'un étant le cadre circonstanciel de l'autre.

fig. 6



L'inactuel = cadre circonstanciel d'un événement, en attente de complétude

La subordonnée adverbiale n'est donc pas subsidiaire, elle est plutôt à envisager, à l'inverse de ce que l'on prétend dans l'approche traditionnelle, comme étant le cadre à l'intérieur duquel est pensée l'opération déclarée dans ce que l'on nomme la principale. Entre en jeu, ici, un élément-clé de la relation : la sémantèse des conjonctions et prépositions convoquées dans le discours, mettant en relation deux opérations verbales. Toutes ont une orientation compatible avec le mode inactualisant. Néanmoins le choix est parfois contraint et on distingue parfaitement le cas des propositions où des degrés dans l'inactuel sont possibles (alternance forme en *-e/-a* ~ formes en *-ra/-se*) et celles où seules les formes en *-ra/-se* sont possibles.

Avec la description des emplois qui suit, il s'agit de montrer que l'on est bien loin du cadre syntaxique de la subordonnée substantive. Les grammairres retiennent somme toute assez peu les subordonnées adverbiales pour illustrer la concordance des temps (en dehors, parfois, de la subordonnée introduite par *para que*) : dans une telle configuration, il est en effet difficile de soutenir que le temps de la subordonnée dépend du temps du verbe de la principale, et uniquement, sans mettre en avant ce qui est l'évidence même : le sémantisme des locutions prépositionnelles. La proposition subordonnée adverbiales est libérée syntaxiquement et sémantiquement de la zone d'influence du verbe « principal ». La concordance des espaces temporels occupables par le locuteur-observateur opère ici entre deux propositions formant deux conceptualisations qui font lien parce que l'une pose le cadre de l'autre.

– Subordonnée « finale »

C'est la subordonnée adverbiale dite « finale » qui est parfois retenue pour illustrer la règle de la concordance des temps, avec les conjonctions prépositionnelles suivantes : *a que, a fin de que, con el fin de que, con objeto que, de manera que, de modo que, para que, por miedo a que, por temor a que, porque*, dont l'orientation, perspectivante, est parfaitement compatible avec l'inactuel.

(89) En la lucha contra el cáncer, los protocolos de actuación están unificados. No se puede decir que se curan más en un lado que en otro. Ahí está el ejemplo reciente de Rocío Jurado, que SE FUE a que le TRATASEN en Houston (Estados Unidos), pero los especialistas que le atendieron en el hospital madrileño le hicieron el mejor diagnóstico y el mejor tratamiento posibles.<sup>380</sup>

(90) La Cámara Federal de Buenos Aires RECHAZÓ en 1994 una petición de la justicia italiana para que SE INVESTIGARA la desaparición de unos 300 ciudadanos de esa nacionalidad también ocurrida durante el régimen militar que gobernó en Argentina entre 1976 y 1983.<sup>381</sup>

(91) Simancas puntualizó que, pese a que presentaría la ley a principios del próximo mandato, la garantía legal del derecho a la vivienda no ENTRARÍA en vigor "al menos hasta el último año de legislatura", con el fin de que el Gobierno regional TENGA margen para construir los pisos.<sup>382</sup>

(92) ABOGO porque HAYA sentido común en el uso del lenguaje.<sup>383</sup>

Les conjonctions prépositionnelles relancent la genèse phrastique « au-delà du point d'expiration », c'est-à-dire à un moment de la phrase, comme nous l'avons vu, où est atteint un point de saturation syntaxique. On observe également que la concordance des temps opère entre les deux propositions, mais ici la circonstance étant conçue comme le substrat temporel de l'événement principal, elle en définit le cadre. C'est donc une circonstance inactualisée qui

---

<sup>380</sup> *El País*, « El cáncer es el tributo que pagamos las personas por vivir », 20/01/2007.

<sup>381</sup> *El País*, « Un juez del Supremo duda del resultado de las pesquisas », 19/09/1996.

<sup>382</sup> *El País*, Soledad Alcaide, « Simancas promete garantizar por ley una vivienda a las familias con menos ingresos », 15/02/2007.

<sup>383</sup> *El correo digital*, « Abogo porque haya sentido común en el uso del lenguaje », 29/04/2007.

servira de cadre à l'événement de la proposition principale. Ce cadre d'existence peut être propulsé en tête de phrase :

(93) UGT, Comisiones Obreras, ANPE y CSI-CSIF reprocharon ayer a la Consellería de Educación en una conferencia de prensa conjunta, que publicara el decreto en el Diario Oficial de Galicia sin negociar con los sindicatos. Con el fin de que la Xunta "reflexione" y "reabra" el diálogo, los cuatro sindicatos convocaron una concentración de delegados el próximo miércoles ante la consellería, y solicitaron una entrevista urgente con su titular, Laura Sánchez Piñón.<sup>384</sup>

(94) Por miedo a que SE PRODUZCAN actos violentos, la Federación holandesa de Fútbol HA DECIDIDO aplazar el partido que iban a disputar el Sparta de Rotterdam y el Ajax de Amsterdam el próximo domingo.<sup>385</sup>

– Subordonnée « temporelle »

Quel que soit le lien temporel du point de vue du temps des événements entre la proposition subordonnée et la proposition principale, et quelle que soit la conjonction (*mientras, siempre que, antes de que, a pocos días de que, después de que, desde que...*), l'événement de la proposition « subordonnée », toujours inactualisé dans les exemples, est le cadre circonstanciel dans lequel est pensé un autre événement. Ce cadre peut, en fonction du sémantisme de la conjonction, être pensé comme une restriction d'ordre temporel :

(95) Manolo Prieres repite [...] que ni Cuba ni el Mundo PUEDE ser salvado mientras el comunismo reciclado, los Asesinos del Espíritu, los terroristas del ayer [...] SIGAN en el poder.<sup>386</sup>

(96) De acuerdo con esta ley [...] fumar en este tipo de locales ESTÁ autorizado siempre que NO SEA el propio propietario del local quien decida prohibirlo.<sup>387</sup>

La conjonction permet, le plus souvent de classer les événements en fonction de leur chronologie :

---

<sup>384</sup> El País, « Los profesores anuncian movilizaciones contra la jornada de tarde en los meses de junio y septiembre », 18/04/2007.

<sup>385</sup> El País, Sonia Robla, « Aplazado el Ajax-Sparta por miedo a actos violentos », 26/02/1997.

<sup>386</sup> CREA, *Diario de las Américas*, « La nueva izquierda en el poder. Tras el poder », EE. UU., The America Publishing Company (Miami), 25/06/1997.

<sup>387</sup> El País, « El 30% de los bares barceloneses de menos de 100 metros cuadrados prohíbe fumar », 26/05/2006.

(97) Que se lo digan a la cantante Britney Spears que HA REGISTRADO el nombre de su hijo Sean Preston tres días antes de que NACIERA, y lo ha protegido como marca registrada.<sup>388</sup>

(98) Hace pocos días FUE ENCONTRADO muerto en un hotel céntrico el ex director del diario "El Excélsior", a pocos días de que SE VAYA el cómplice del fraude electoral.<sup>389</sup>

(99) Juan Pablo II REHABILITA hoy a Galileo, 359 años después de que FUERA CONDENADO.<sup>390</sup>

(100) Jiménez y Rivero ya jugaron juntos en 1992 y 1993. Jiménez VIVE "su año" desde que SE HICIERA profesional en 1988.<sup>391</sup>

(101) Un nuevo cartel de "se vende" en el sector aéreo español. Tres meses después de que Iberia COMENZASE a recibir propuestas de compra, ayer el grupo escandinavo SAS ANUNCIÓ la venta de Spanair, la segunda mayor compañía en el mercado español, con 10,7 millones de pasajeros en 2006, y 65 aviones en la flota.<sup>392</sup>

Mais si l'on s'intéresse à la concordance des formes verbales, ce ne n'est pas tant la chronologie des événements en eux-mêmes qui intéresse ici (elle est évidente) que la façon dont le journaliste les ordonne en fonction de ce qu'il considère être l'actualité et ce qui ne l'est déjà plus<sup>393</sup>. Reprenons l'exemple (99).

(99) Juan Pablo II REHABILITA hoy a Galileo, 359 años después de que FUERA CONDENADO.

Dans ce dernier exemple, la subordonnée introduite par « después de que » suivi de l'événement déclaré par une forme de l'inactuel, « fuera condenado », constitue le cadre d'existence de l'événement « Juan Pablo II REHABILITA hoy a Galileo ». Le locuteur pourrait parfaitement actualiser ce cadre, puisque ces circonstances historiques sont connues de tous et constituent le patrimoine historique de tout un chacun : *359 años después de que fue*

---

<sup>388</sup> *El País*, Ramón Muñoz, « Si quiere quedar bien, regale un .es a su hijo o a su pareja », 17/09/2007.

<sup>389</sup> *El Observador*, Domingo Cadin, « López Obrador juró como Presidente de México », CHILE, 22/11/2006.

<sup>390</sup> *El País*, Peru Egurbide, « Juan Pablo II rehabilita hoy a Galileo, 359 años después de que fuera condenado », 31/10/1992.

<sup>391</sup> CREA, 1994, *El Mundo*, « Golf: Estados Unidos busca un nuevo récord en la Copa del Mundo. », Unidad Editorial (Madrid), 10/11/1994.

<sup>392</sup> *El País*, « Marsans lanza una oferta por el 100% de Spanair tras la decisión de SAS de venderla. », 14/06/2007.

<sup>393</sup> Cf. G. Luquet, *Teoría de los modos*, 2004, p. 78.

*condenado*. Mais ici, la visée de discours est de placer ces circonstances historiques, importantes, certes, mais pas au point de faire de l'ombre à l'événement phare, légèrement en retrait. L'événement que le journaliste place sur le devant de l'actualité c'est la réhabilitation : « rehabilita hoy ». Placé en seconde position – il pouvait être propulsé en tête de phrase – et inactualisé, le cadre circonstanciel (l'expression de la condamnation) passe nettement au second plan.

– Subordonnée « concessive »

Dans une subordonnée dite concessive, on déclare inefficace une cause ou un obstacle à la réalisation d'un autre événement. Dire d'un obstacle qu'il est inopérant est une conception tout à fait compatible avec le mode inactualisant : il suffira tout simplement d'inactualiser cet obstacle ou cette cause. Mais ce n'est qu'une possibilité. Le locuteur peut également faire le choix d'actualiser la représentation de l'obstacle. Les conjonctions introduisant une subordonnée concessive, le plus souvent relevées dans le *corpus*, sont : *aunque*, *aun cuando*, *a pesar de que*, *pese a que*, *por más que*, *por mucho que*, *por muy* + adjectif + *que*, *cualquiera que*.

(102) Apague esas pequeñas lucecitas que PERMANECEN iluminadas aun cuando el electrodoméstico no ESTÉ en activo.<sup>394</sup>

(103) Con la Ley Antitabaco en la mano, en este tipo de locales NO SE PUEDE FUMAR, pese a que su aspecto externo SEA similar al de una cafetería.<sup>395</sup>

(104) Ahora bien, tampoco sería admisible que el PNV, el PSE, o el PP –ni tampoco McDonald's o El Corte Inglés– ocuparan siempre y en cualquier circunstancia todo el espacio público para exhibir sus símbolos o su propaganda, como lo hace la gente de Batasuna. Aunque sus contenidos no FUERAN ofensivos, SERÍA una imposición igualmente intolerable tener que aguantar bajo toda esa propaganda.<sup>396</sup>

Dans ce dernier exemple, tiré d'un article d'opinion, le propos du journaliste basque est de montrer que le discours d'Herri Batasuna, pas plus qu'un autre parti politique ou qu'une autre

---

<sup>394</sup> *El País*, Lluís Alonso, « Los aparatos 'apagados' consumen hasta un 10% de la electricidad de un hogar », 27/04/2006.

<sup>395</sup> *El País*, « El 30% de los bares barceloneses de menos de 100 metros cuadrados prohíbe fumar », 26/05/2006.

<sup>396</sup> *El País*, Koldo Unceta, « El espacio usurpado », 02/02/2007.

enseigne commerciale, ne doit occuper la totalité du débat public en exhibant « sus símbolos o su propaganda ». On observe que le journaliste, parlant de ces autres partis (PNV, PSE, PP) et de ces enseignes (Mc Donald's, El Corte Inglés), a fait le choix d'inactualiser la représentation de l'obstacle : « aunque sus contenidos no fueran ofensivos ». Sachant qu'il avait aussi la possibilité de l'actualiser (« aunque sus contenidos no son ofensivos »), le choix de la forme en *-ra* équivaut à un refus chez le journaliste de rattacher à son présent d'expérience ce jugement de valeur, à un refus de l'assumer. En écrivant *aunque sus contenidos no fueran ofensivos*, le journaliste laisse la possibilité de comprendre « sachant qu'ils le sont, nous le savons », mais sans l'assumer. La forme inactualisante « fuera » lui permet de mettre à bonne distance le propos, et de servir deux possibilités (offensifs / non offensifs), mais sans s'impliquer. S'il actualisait l'obstacle, le journaliste afficherait un parti-pris : « leurs messages ne sont pas offensifs, contrairement à ceux de HB qui le sont, nous le savons tous ». L'attaque serait frontale et jugée maladroite. Le choix de l'inactuel est plus subtil : le journaliste met illusoirement HB sur le même plan que les autres partis en mettant en avant l'idée que toute propagande, d'où qu'elle vienne, est par nature offensive (ce qui est vrai), que le débat public est un espace appartenant à tous et pas seulement à quelques-uns, et doit être régulé par les institutions afin d'éviter qu'il soit usurpé (« una imposición intolerable », « toda esa propaganda »). Autrement dit : le journaliste vise bien HB, mais en réclamant la même moralité pour tous, *il noie le poisson*.

Le cadre circonstanciel peut se trouver aussi en tête de phrase :

(105) A pesar de que FUERA DESMENTIDO por el portavoz de su organización en Beirut, todo PARECE INDICAR que el cadáver de Abu Nidal fue encontrado ayer en un apartamento de Bagdad, donde supuestamente habría muerto hace cuatro días.<sup>397</sup>

(106) Por mucho que uno se CONCENTRE en la contemplación de la Dama [de Elche], resguardada en el museo, no PODRÁ ver, oler, gustar, oír ni palpar la intensidad y los misterios de esta ciudad del Mediterráneo.<sup>398</sup>

(107) Por más que Serbia, como Rusia, CONSIDERE la declaración de independencia como una violación de la Carta de Naciones Unidas y del Acta Final de Helsinki [...] la UE SE HA PUESTO al paso de Washington, gran valedor de la independencia kosovar [...].<sup>399</sup>

---

<sup>397</sup> *El País*, Julio de la Guardia, « Hallado muerto a tiros en un apartamento de Bagdad el terrorista palestino Abu Nidal », 20/08/2002.

<sup>398</sup> *El País*, « Elche, mucho más que una Dama. », 15/12/2007.

<sup>399</sup> *El País*, Ricardo M. De Rituerto, « Serbia afirma que no se dejará "humillar por un Estado títere », 15/02/2008.

(108) Por mucho que CORRAN [los atletas], siempre GANARÁ Google: porque va a 4.000 sitios en menos de un segundo.<sup>400</sup>

(109) Y cualquiera que SEA el oscuro motivo que los empuja, PARECE probable que con sus comportamientos alienten la perdurabilidad del fenómeno mismo cuya derrota tendría que dar sentido a sus vidas.<sup>401</sup>

– Subordonnée « conditionnelle »

Dans ce type de subordonnée, le propos rapporté est la condition pour que se réalise un autre événement. On percevra sans difficulté la compatibilité s'établissant entre cette conception des choses et l'emploi des formes inactualisantes. Il suffira que la condition préalable à la réalisation d'un autre événement soit conçue comme non satisfaite, ou ne pouvant être satisfaite, ou n'ayant jamais été conçue comme pouvant réellement être satisfaite, pour que le mode de l'inactuel apparaisse avec les conjonctions suivantes : *si, a condición (de) que, a menos que, a no ser que, con tal de que, en (el) caso de que, salvo que...*

(110) Si mi padre HUBIESE SIDO panadero, yo hoy SERÍA panadera<sup>402</sup>

(111) EADS PODRÍA vender plantas de Airbus si el comprador las HICIERA funcionar con menores costes<sup>403</sup>

(112) Condición número uno: los ingresos del beneficiario no pueden superar los 11.500 euros al año. En caso de que TUVIERA "uno o más menores a su cargo", lo que significa esencialmente hijos, la renta anual PUEDE ELEVARSE hasta los 13.000 euros.<sup>404</sup>

(113) De no ser factible, siempre quedará el regusto de haberlo oteado desde la azotea, repantigado sobre una de las tumbonas del jacuzzi. Este espacio PERMANECE cerrado de noche por si alguien CAYERA en la tentación de subirse a dormir cuando el mercurio se pasa de grados.<sup>405</sup>

---

<sup>400</sup> *El País*, Andreu Buenafuente, « Rápido cual Asafa », 28/08/2005.

<sup>401</sup> *El País*, Francisco J. Laporta, « Sobre la pervivencia del terror », 02/07/2007.

<sup>402</sup> *El País*, Elsa Fernández-Santos - San Sebastián -, 23/09/2007.

<sup>403</sup> *El Economista*, « EADS podría vender plantas de Airbus si el comprador las hiciera funcionar con menores costes », ESPAÑA, 13/10/2006.

<sup>404</sup> *El País*, Ignacio Zafra, « La Generalitat sólo ayuda a pagar el alquiler a 600 jóvenes », 23/01/2008.

<sup>405</sup> *El País*, Fernando Gallardo, « La Copa del América, desde la azotea », 20/08/2005.

(114) De acuerdo con esta ley [...] fumar en este tipo de locales ESTÁ autorizado siempre que NO SEA el propio propietario del local quien decida prohibirlo.<sup>406</sup>

(115) Las cartas [...] FUERON donadas a la biblioteca en 2003 por la hija de la actriz, María Riva, a condición que NO FUERAN hechas públicas hasta ahora.<sup>407</sup>

(116) En broma decía que no le IMPORTABA ser el mejor poeta de Chile, con tal de que FUERA el mejor poeta de Isla Negra.<sup>408</sup>

(117) las autoridades HAN RECOMENDADO no IR al centro de la ciudad hoy a menos que SEA absolutamente necesario ya que la red de metro y la de autobuses todavía no están plenamente hábiles y pueden producirse retrasos.<sup>409</sup>

(118) Cuando una mujer en paro tiene un hijo y quiere pedir la prestación por maternidad, debe comunicarlo al Servicio Público de Empleo Estatal. Hasta ahora, el sistema informático [...] la SUSPENDÍA como solicitante de trabajo, salvo que ella DIJERA lo contrario.<sup>410</sup>

– Subordonnée de comparaison

(119) Niño ENCUENTRA diente de mamut, como HICIERA su abuelo hace años<sup>411</sup>

(120) Al igual que SE HICIERA hace una década para erradicar la peste porcina africana, el Ministerio de Agricultura INICIARÁ un plan de control serológico (análisis de la sangre de los animales).<sup>412</sup>

(121) Es como si la mitad del mundo VIVIERA dentro del Beltway (que es la autopista de circunvalación de Washington, claro, no hace falta explicarlo).<sup>413</sup>

(122) La delegación española estimó que el efecto SERÁ el mismo que si se HUBIERAN MANTENIDO los 216 días.<sup>414</sup>

---

<sup>406</sup> *El País*, « El 30% de los bares barceloneses de menos de 100 metros cuadrados prohíbe fumar », 26/05/2006.

<sup>407</sup> *El País*, « El coqueteo epistolar entre Hemingway y la Dietrich », 31/03/2007.

<sup>408</sup> *El País*, Rafael Gumucio, « La costa de los poetas chilenos », 22/09/2007.

<sup>409</sup> *El País*, « La red de transporte de Londres vuelve a la normalidad con menos viajeros », 08/07/2005.

<sup>410</sup> *El País*, Mónica C. Belaza, « Las madres en paro recibirán ofertas de empleo mientras dure la baja maternal », 03/11/2006.

<sup>411</sup> *Ecuador Ciencia*, « Niño encuentra diente de mamut, como hiciera su abuelo hace años », ECUADOR, 07/11/2007.

<sup>412</sup> CREA, 1998, *El País*, « El Ministerio de Agricultura anuncia un plan para erradicar la peste porcina », ESPAÑA, 16/01/1998.

<sup>413</sup> *El País*, Timothy Garton Ash, « El 'supermartes' globalizado », 10/02/2008.

<sup>414</sup> *El País*, « La UE mantiene la veda de la anchoa en Vizcaya hasta verano », 19/12/2007.

(123) He de confesar que la decisión de los cinco Lores de Justicia [...] al revocar la aplicación del principio de inmunidad, tal y como DECIDIERA un tribunal superior británico, al general Pinochet, no me HA SORPRENDIDO.<sup>415</sup>

(124) Matthoefer: "Cuanto más SUBA el dólar, más dura SERÁ su caída"<sup>416</sup>

Somme toute, de la proposition « subordonnée substantive » à la proposition « subordonnée adverbiale » s'accomplit un parcours allant de la plus stricte obédience au verbe principal (contrainte sémantico-syntaxique), à l'éloignement maximal de la sphère verbale conçue traditionnellement comme principale. Ce parcours se laisse observer dans la proximité des termes graduellement plus lâche au fur et à mesure que la saturation verbale s'accomplit, mais aussi dans le défilé des éléments phrastiques pouvant conduire à l'inversion du défilé habituel principale/subordonnée et créer à son tour l'attente de la prédication principale.

## Conclusion

À l'intérieur du mode *inactualisant*, il existe une hiérarchie, un dégradé d'inactuel : la forme en *-e/-a* (ex-subj. présent) et la forme en *-ra/-se* (ex-subj. imparfait) constituent un sous-ensemble à l'intérieur du mode inactualisant, celui des formes qui ne sont rattachées ni à un présent d'expérience, ni à un présent inactualisé.

---

<sup>415</sup> *El País*, Fernando Morán, « Cuando los señores del Derecho hablan », 27/11/1998.

<sup>416</sup> *El País*, « Matthoefer: Cuanto más suba el dólar, más dura será su caída », 10/06/1981.

La fracture que décrit la tradition entre mode indicatif et mode subjonctif s'observe là précisément : la syntaxe oblige parfois non seulement à l'emploi du mode inactualisant, mais à l'intérieur de ce mode inactualisant à descendre obligatoirement jusqu'à un certain seuil d'inactualité, excluant de fait l'autre sous-ensemble du mode inactualisant où prennent place présent inactualisé (ex-imparfait) et futur inactualisé (ex-conditionnel). Certaines structures obligent invariablement à l'emploi de la forme en *-e/-a* et de la forme en *-ra/-se* : c'est le cas des subordonnées substantives introduites par des verbes au sémantisme dit « perspectivant » ou celui des subordonnées adverbiales introduites par « para que » pour ne reprendre ici que les cas les plus emblématiques. La théorie de G. Luquet intègre parfaitement cette alternance modale (ce que j'appelle le décrochage) rendue obligatoire par la configuration syntaxique. C'est cette obligation à descendre *obligatoirement* jusqu'à un certain seuil d'inactualité qui est examinée dans le sous-chapitre intitulé « Visée inactualisante » : en quoi consiste la visée inactualisante d'un locuteur ? En fonction du sémantisme du verbe de la principale, le locuteur s'engagera forcément dans l'inactuel ; c'est une première étape. Puis, une seconde étape l'amènera à choisir un degré dans l'inactuel, choix observable dans la subordonnée. C'est cette seconde étape qui m'amène à limiter la portée du principe de subordination décrit notamment chez M. Molho en termes d' « idée regardante » et d' « idée regardée », principe selon lequel la relation de dépendance serait totale entre le verbe de la principale régissant (« au pouvoir opératif maximal ») et le verbe de la subordonnée, régi (« au pouvoir opératif nul »). Tout d'abord, M. Molho mêle deux niveaux : d'un côté celui de la syntaxe, de l'énoncé, et, de l'autre, celui des formes verbales qui, lui, relève de la représentation psychique du temps. La remise en cause ne touche pas l'idée qu'il existe un verbe régissant et un verbe régi ; il s'agit de limiter la portée de ce mécanisme, de cette théorie d'inspiration guillaumienne. En réalité, la marge de manœuvre du locuteur existe encore dans la subordonnée, là où il peut faire le choix d'un degré d'inactualité. Au sein du mode inactualisant, la langue espagnole ne contraint à aucun respect ou non-respect de la concordance des temps, mais elle autorise l'alternance en fonction du degré d'inactualité retenu. La contrainte vis-à-vis du verbe principal n'est jamais totale, même lorsqu'il oblige par son sémantisme à l'emploi du mode inactualisant. C'est cette marge de liberté possible, et grandissante, vis-à-vis du verbe principal, qui se trouve examinée ensuite dans la « Syntaxe du mode inactualisant », dans les subordonnées substantive, adjective, puis adverbiale.

## Conclusion générale

« Le maximum du comprendre, c'est une bonne théorie. »

*Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*

La fameuse « règle de la concordance des temps » alimente généreusement cette « Grammaire, terre de légendes », à laquelle Marie-France Delport consacre un chapitre de sa revue *Chréode-Vers une linguistique du signifiant*<sup>417</sup>. Le succès de cette règle, même lorsqu'il s'agit de déclarer son inexistence, sous forme de boutade, comme le fit Ferdinand Brunot dans *La pensée et la langue* (1965) pour le français<sup>418</sup>, s'explique, sans aucun doute, par la formule elle-même, idéalement binaire et réunissant des termes polysémiques à souhait. On se plaît à rêver de concordance pour mieux se délecter des discordances déclinables à l'infini – et pas

---

<sup>417</sup> « Une dernière section, *Grammaire, terre de légendes*, sera consacrée à un problème d'enseignement de la grammaire, à propos duquel on souhaite apporter un éclairage nouveau ou, comme cette fois-ci, tordre le cou à une présentation désastreuse et néanmoins fort en usage. Dans ce cas particulier, par delà l'usage que peuvent en faire directement enseignants et étudiants, l'article vise à mettre au jour les raisons qui ont conduit à l'élaboration d'une fausse règle et celles pour lesquelles cette fausse règle a trouvé tant de partisans et pour un si long temps », *Chréode*, 2008, Avant-propos, p. 7.

<sup>418</sup> « Ce n'est pas le temps principal qui amène le temps de la subordonnée, c'est le sens. Le chapitre de la concordance des temps se résume en une ligne : il n'y en a pas. »

uniquement en repérage biblique ou en morphologie (accord/non accord) –, appliquée en syntaxe aux accords verbaux, en littérature (temps des faits/temps de l'écriture), en histoire (« Concordance des temps », titre d'une émission de France Culture). On se plaît à poser une unité, même fictive, pour mieux se répandre sur le multiple.

L'incroyable succès de cette fausse règle de grammaire doit aussi beaucoup au télescopage qui se pratique trop souvent entre la tâche du linguiste et la compétence des locuteurs :

Il ne saurait y avoir équivalence entre les procédures mises à jour par la théorie (premier sens possible de la *grammaire*) et la compétence interne des locuteurs (autre sens possible de la *grammaire*). Cette non coïncidence crée une béance où s'épanouissent à la fois le souci empirique, indispensable dans les « sciences du langage », et le désir de rationalisation.<sup>419</sup>

La présente étude est loin d'avoir tout réglé en matière de « concordance des temps ». Il faut dire qu'au préalable une lourde tâche de « nettoyage » s'avérait nécessaire. Ce terme, Jean-Claude Chevalier ne le renierait pas, lui qui, avec force, a écrit et enseigné la nécessité de faire le « ménage par le vide ».

Ensuite, pour mettre à l'épreuve une théorie, faire le « ménage » peut aussi amener le linguiste, pragmatique, à revisiter les apories à la lueur de cette théorie pour juger de ce qu'elle permet de résoudre et de dépasser. C'est le parti-pris que j'ai adopté avec la nouvelle théorie des modes et des temps de Gilles Luquet. Force est de constater que cette théorie, outre l'opportunité qu'elle offre de résoudre les difficultés qu'engendre la traditionnelle opposition entre mode « indicatif » et mode « subjonctif », n'est pas « caduque » – pour reprendre l'avertissement de Guillaume – après l'examen de tous les exemples observés dans le *corpus*. Loin de là. Elle permet au contraire d'en rendre compte et de comprendre les mécanismes à l'œuvre dans le choix d'une forme ou d'une autre. Ce travail préalable de confrontation entre la théorie et les emplois effectivement observables n'est qu'une étape, mais nécessaire, un passage obligé, avant d'être en mesure de poser une théorie générale de la subordination.

---

<sup>419</sup> Voir *Les linguistes et la norme – Aspects normatifs du discours linguistique*. Présentation par Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt, p. VIII.

Le système verbo-temporel de l'espagnol est la réponse sémiologique apportée par cette langue particulière à un phénomène universel : l'expérience humaine du temps. Au regard de l'infinie variété des expériences humaines, la langue espagnole propose un système simple et cohérent de formes pouvant revêtir chacune un grand nombre de cas d'emplois en discours, à la condition expresse que l'unité, le trait commun, se cache derrière cette multiplicité des emplois, la langue ne pouvant retenir qu'un certain nombre de conceptualisations.

Il est de bon ton de souligner, parfois, l'impossibilité de réduire la langue à une théorie et de faire des linguistes des penseurs sans preuve. Il existe pourtant un garde-fou, signalé en préambule à cette étude : « une observation rigoureuse du signifiant, observation qui, à mes yeux, est l'unique garde-fou de celui qui entend théoriser le langage : les hypothèses du linguiste, pour être autre chose que de simples spéculations, me semblent devoir être suggérées par la structure du signifiant et – surtout – corroborées par ce qui s'y trouve inscrit. »<sup>420</sup>

Il me semble en effet que le signifiant peut valoir comme preuve lorsqu'après avoir recherché et postulé un trait commun, un invariant, on est en mesure d'en vérifier toute l'utilisation effective (du moins une grande partie) par une démarche s'apparentant à une navette entre la langue, la compétence du locuteur, et les phrases. La théorie de Gilles Luquet offre tous les avantages de cette « linguistique du signifiant », et manifeste amplement tout l'intérêt que le linguiste-théoricien doit porter naturellement aux emplois de discours. « L'invariant n'est pas le graal de la linguistique... »<sup>421</sup>, j'ajouterais : ...d'inspiration guillaumienne, non plus.

---

<sup>420</sup> G. Luquet, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », 2008a, à paraître.

<sup>421</sup> Wilfrid Rotgé, « Valeur fondamentale, valeur centrale et invariant en linguistique », 1996, p. 74.

# Références bibliographiques

## 1. Corpus

### 1.1 Œuvres

- 2004, *Antología del nuevo cuento sudamericano-Pequeñas resistencias 3*, Prologue de José María Merino, textes sélectionnés par Andrés Neuman, Madrid, Página de Espuma.
- Paz Soldán, Edmundo, 2000, *Sueños digitales*, Madrid, Alfaguara.
- Ponce, Néstor, 1998, *El intérprete*, Rosario (Arg.), Beatriz Viterbo editora.
- Sábato, Ernesto, 1990, *El túnel*, Barcelona, Seix Barral.
- Saer, Juan José, 2003, *Cicatrices*, Barcelona, Seix Barral.
- Vázquez Montalbán, Manuel, 2004, *Galíndez*, Barcelona, Libro de Bolsillo.

### 1.2 Moteurs de recherche

[www.elpais.com](http://www.elpais.com)

[www.abc.es](http://www.abc.es)

[www.eluniversal.com.mx](http://www.eluniversal.com.mx)

Davis, Mark, *Corpus del español*, [www.corpusdelespañol.org](http://www.corpusdelespañol.org)

Real Academia Española, Corpus de Referencia del Español Actual (CREA), [www.rae.es](http://www.rae.es)

## 2. Ouvrages et travaux consultés et cités

- Alcina Franch, Juan et Blecua, José Manuel, 2001 (1<sup>e</sup> éd.1975), *Gramática española*, Barcelona, Ariel.
- Augustin (saint), *Les confessions*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1998, Livres XI et XII.
- Barral, Marcel, 1980, *L'imparfait du subjonctif. Étude sur l'emploi et la concordance des temps du subjonctif*, Paris, Picard.
- Bassols de Climent, Mariano, 1967, *Sintaxis latina*, I-III, Madrid, CSIC.

- Bello, Andrés, 2004 (1<sup>o</sup> éd.1847), *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, Madrid, Edaf Editorial.
- Benveniste, Émile, 1970, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, Collection Diogène, p. 3-13.
- Bedel, Jean-Marc, 1997, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1983, « Examen de la notion de subordination », *Recherches sur le français parlé*, 4, Université de Provence, p. 71-115.
- Bosque, Ignacio et Demonte, Violeta (éds.), 1999, *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, 3 tomes, Madrid, Espasa Calpe.
- Bourdin, Philippe, 1996, « La concordance des temps aux confins de l'accord ? », *Faits de langues*, 8, p. 207-216.
- Bréal, Michel, 1897, *Sémantique*, Limoges, Lambert-Lucas, 5<sup>e</sup> éd., 2005.
- Brunot, Ferdinand, 1965, *La pensée et la langue*, Paris, Masson et C<sup>ie</sup>.
- Call Daví, Regina, 2008, « Aproximación al estudio diacrónico de la *consecutio temporum* », in Laura Romero Aguilera et Carolina Juliá Luna (coords.), *Tendencias actuales en la investigación diacrónica de la lengua –Actas del VIII Congreso Nacional de la Asociación de Jóvenes Investigadores de Historiografía e Historia de la Lengua Española (AJIHLE)*, Barcelona, del 2 al 4 de abril de 2008, Universitat de Barcelona, p. 217-225.
- Cano Aguilar, Rafael, 1981, *Estructuras sintácticas transitivas en el español actual*, Madrid, Gredos.
- Carrasco Gutiérrez, Ángeles,  
 – 2000, *La concordancia de tiempos*, Madrid, Arco/Libros.  
 – 1999, « El tiempo verbal y la sintaxis oracional. La *consecutio temporum* », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, Madrid, Espasa Calpe, p. 3061-3128.  
 – 1994, « La concordancia de tiempos en las gramáticas del español », *Verba*, 21, p. 113-131.
- Carrasco Gutiérrez, Ángeles et Luis García Fernández, « Observaciones sobre la correlación de tiempos », in Gerd Wotjak (éd.), *El verbo español. Aspectos morfosintácticos, sociolingüísticos y lexicogenéticos*, Franckfurt am Main, Vervuert, p. 61-71.
- Cervoni, Jean, 1987, *L'énonciation*, Paris, PUF.
- Charaudeau, Patrick, 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette Éducation.

Chevalier, Jean-Claude,

- 1996, « De Guillaume à la linguistique du signifiant », *Modèles linguistiques*, t. XVII, vol. 33, p. 77-92.
- 1992, « Le verbe une fois de plus », in *Linguistique hispanique, Actualités de la recherche, Actes du colloque*, Limoges, 30-31 mars 1990, p. 329-342.
- 1985, « Un nouveau passage du Nord-Ouest (De la *Langue* au *Discours*, du *sémiotique* au *sémantique*) », *Bulletin hispanique*, t.LXXXVII, n° 3-4, p. 337-361.
- 1982, « Le péché de réalité », *Langues et linguistique*, n° 8, t. 2, p. 92-125.
- 1980, « Mot et sens du mot », in A. Joly et W. H. Hirtle (éds.), *Langage et psychomécanique du langage, Mélanges offerts à Roch Valin*, Québec-Paris, Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval, p. 75-86.
- 1978, *Verbe et phrase (Les problèmes de la voix en espagnol et en français)*, Paris, Éditions hispaniques.
- 1971, « Architecture temporelle du *Romancero tradicional* », *Bulletin hispanique*, LXXIII, p. 50-103.

Chevalier, Jean-Claude et Delpont, Marie-France,

- 2006, « Le signifié de langue, ou *la précision inutile* », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 23-37.
- 1998, « Du bon usage de la commutation », *Estudios en honor del Profesor Josse De Kock*, réunis par N. Delbecque et C. De Paepe, Leuven University Press, p. 111-132.
- 1995, « Temps des choses, temps de l'outil », *Modèles Linguistiques, Temps et langage (I)*, Actes du colloque international tenu à Paris-Sorbonne (12-14 janvier 1995), t. XVI, Fasc. 1, p. 149-164.

Comrie, Bernard, 1986, « Tense in Indirect Speech », *Folia Linguistica*, XX, p. 265-296.

De Carvalho, Paulo, 1998, « Subjonctif et chronogénèse en morphosyntaxe comparée », *Modèles Linguistiques*, t. XIX, fasc.1, p. 39-59.

Delbecque, Nicole (éd.), 2006, *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

Delbecque, Nicole et Lamiroy, Béatrice, 1999, « La subordinación sustantiva: las subordinadas enunciativas en los complementos verbales », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, Madrid, Espasa Calpe, p. 1965-2081.

Delpont, Marie-France,

- 2007, *Chréode – Vers une linguistique du signifiant*, n°1, Paris, Éditions Hispaniques.
  - 2004a, *Deux verbes espagnols : HABER et TENER*, Paris, Éditions hispaniques.
  - 2004b, « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume », *Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues, Modèles Linguistiques*, t. XXV, fasc.1 et 2, p. 115-127.
- Dorta Luis, Josefa, 1987, *Modos y tiempos del verbo en la tradición gramatical hispánica desde Nebrija hasta Bello (1492-1860)*, Tesis doctoral (dir. Ramón Trujillo Carreño), Universidad La Laguna, Islas Canarias.
- Ducrot, Oswald, 1968, *Qu'est-ce que le structuralisme 1. Le structuralisme en linguistique*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points Essais ».
- Ducrot, Oswald et Schaeffer, Jean-Marie, 1995 (1<sup>e</sup> éd. 1972), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éditions du Seuil.
- Enç, Mürvet, 1987, « Anchoring Conditions for Tense », *Linguistic inquiry*, 18.4, p. 633-657.
- Ernout, Alfred, 2002 (1<sup>e</sup> édition 1914), *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck.
- Ernout, Alfred et Thomas, François, 2002 (1<sup>e</sup> édition 1951), *Syntaxe latine*, Paris, Klincksieck.
- Farley, Roger,
- 1970, « Time and the Subjunctive in Contemporary Spanish », *Hispania*, 53, 3, p. 466-475.
  - 1965, « Sequence of Tenses : a Useful Principle? », *Hispania*, 48, 3, p. 549-553.
- Feuillet, Jack, 1992, « Typologie de la subordination », *Subordination-Subordinations. Travaux linguistiques du CERLICO*, Presses Universitaires de Rennes.
- Feydit, Frédéric, 1953, « Concordance des temps », *Le français moderne*, 15, p. 275-280.
- Fortineau, Chrystelle,
- À paraître, « Langue, discours et compétence : le cas de *al + infinitif* ».
  - 2006, « *En + gérondif* : un signifiant complexe pour un représenté complexe », in G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 39-60.
- Frei, Henri, 1929 (rééd. 2003), *La Grammaire des fautes*, Rennes, Ennoia.
- Frago Gracia, Juan Antonio et Mariano Franco Figueroa, 2003, *El español de América*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad.

- Gerboin, Pierre et Leroy, Christine, 1994, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain* Paris, Hachette.
- Gili Gaya, Samuel, 1989, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Vox.
- Gougenheim, Georges, 1974, *Grammaire de la langue française du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard.
- Grevisse, Maurice, 1969, *Le bon usage. Grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, Gembloux, Éditions J. Duculot.
- Guillaume, Gustave,
- 2008, *Leçons de linguistique*, 1945-1946, série B, vol. 18, Ronald Lowe (dir.), Presses de l'Université Laval, Québec.
  - 1989, *Leçons de linguistique*, 1946-1947, série C, vol. 9, Roch Valin, Walter Hirtle, André Joly (éds.), Presses Universitaires de Lille – Presses de l'Université Laval, Québec.
  - 1971, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série A, vol. 1, Roch Valin (dir.), Presses de l'Université de Laval, Québec – Paris, Klincksieck.
  - 1971, *Leçons de linguistique*, 1948-1949, série B, vol. 1, Roch Valin (dir.), Presses de l'Université de Laval, Québec – Paris, Klincksieck.
  - 1973, *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Roch Valin (dir.), Paris, Klincksieck – Presses de l'Université Laval, Québec.
  - 2003, *Prolégomènes à la linguistique structurale I, Essais et mémoires de Gustave Guillaume*, Ronald Rowe (dir.), Presses de l'Université Laval, Québec.
  - 1984, « Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française » 1955, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet – Presses de l'Université Laval, Québec, p. 250-271.
  - 1984, « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe ; esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect », 1933, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet – Presses de l'Université Laval, Québec, p. 46-58.
  - 1993, *Temps et verbe- Théorie des aspects, des modes et des temps*, 1929, Paris, Champion.
  - 2006, *Carnets d'un linguiste*, édition G. Cornillac, Chambéry, Éditions Comp'act.
- Hajrullau, Bashkim, 2007, *La concordance des temps dans les langues romanes. Une spécificité de l'italien : l'expression du futur dans le passé*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris IV-Sorbonne (dir. M.-F. Delport).
- Jiménez, Maria,

- « Penser ne suffit pas : il faut penser à quelque chose », communication au séminaire de D.E.A. de J.-C. Chevalier, Paris IV, 2002, non publié.
  - « D'une préposition à l'autre : *a, de* » [1999], *Chréode*, n°1, Paris, Éditions Hispaniques, 2008, p. 221-246.
  - *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, « Thèses à la carte », 1996.
- Joly, André,
- 2008, « Notes de lectures : de quelques malentendus sur la définition du verbe », *Modèles linguistiques*, Tome XXIX, vol. 57, p. 139-149.
  - 1995, « De quelques constantes dans la représentation cognitive et linguistique du temps », *Temps et langage (I)*, *Modèles Linguistiques*, XVI, 1995, p. 27-52.
- Kany, Charles Emil, 1969, *Sintaxis Hispanoamericana*, Madrid, Gredos. Traduction espagnole par M. Blanco Álvarez de l'ouvrage original (1945), *American Spanish Syntax*, University of Chicago Press.
- Keninston, Hayward, 1937, *Syntax of the castillian prose*, Chicago, University of Chicago Press.
- Kishi, Daisuke, 2004, « Algunas reflexiones sobre la concordancia de los tiempos verbales en el lenguaje periodístico de España, México y Perú », *México y la Cuenca del Pacífico*, vol.7, n° 23, p. 138-142.
- <http://publicaciones.cucsh.udg.mx/ppperiod/pacifico/index.html>
- Kowal, Jerzy, 2007, *Spanish Consecutio Temporum : Myths and Reality*, Munich, Lincom-Europa.
- Lapaire, Jean-Rémi, 1995, « Le temps et sa représentation chez les grammairiens anglophones de Sweet à Langacker », *Modèles Linguistiques*, t. XVI, fasc.1, p. 53-69.
- Lapesa, Rafael, 1968-1969, « La ruptura de la "consecutio temporum" en Bernal Díaz del Castillo », *Anuario de letras. Homenaje a Menéndez Pidal*, VII, p. 73-83.
- Launay, Michel, 1986, « Effet de sens... produit de quoi ? », *Langages*, n° 82, p. 13-37.
- Legraiverand, Annick, 1997, *Étude diachronique et synchronique de la Concordance des Temps en français (étude quantitative)*, Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Rennes 2 (dir. J.-C. Lozachmeur).
- Ligatto, Dolores et Salazar, Béatrice, 1993, *Grammaire de l'espagnol courant*, Paris-Milan-Barcelone, Masson.
- Le Tallec-Lloret, Gabrielle,

– À paraître, « La concordance des temps : question de méthode, les méthodes en question », Actes du colloque sur la Concordance des Temps, SEMH-Sorbonne–GERLHIS, 30-31 mai 2008, Colegio de España, Paris.

– 2006, *Tout sur le verbe espagnol*, Paris, Larousse.

Luquet, Gilles,

– 2008a, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », communication au XII<sup>e</sup> Colloque international de linguistique ibéro-romane (LIBERO), Rennes 2, 24-26 sept. 2008, à paraître.

– 2008b, « La concordance des "temps" ? Soit. Mais des temps de quels modes ? », Actes du colloque sur la Concordance des Temps, SEMH-Sorbonne–GERLHIS, Colegio de España, Paris 30-31 mai 2008, à paraître.

– 2008c, « Modes et temps verbaux dans *La Celestina* », in V. Dumanoir et R. Saez (dir.), *Lectures de La Célestine*, Presses Universitaires de Rennes, p. 23-58.

– 2008d, « Del origen de una equivalencia expresiva de tres términos: *hubiera cantado, hubiese cantado, habría cantado*. », *Actas del VII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española*, tomo I, Madrid, Arco/Libros, p. 837-844.

– 2007, « Temps linguistique et "temps verbaux" en grammaire espagnole », *Les Langues modernes*, 2, p. 43-58.

– 2006, « Le signifié de langue en tant que représentation différentielle : le cas des formes verbales inactualisantes », in G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p.105-113.

– 2004, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco/Libros.

– 2003, « Temps linguistique et modes verbaux », in Christian Lagarde (éd.), *La Linguistique hispanique dans tous ses états, Actes du X<sup>e</sup> Colloque de Linguistique Hispanique* (Perpignan, 14-16 mars 2002), Presses Universitaires de Perpignan – CRILAUP, p. 49-57.

– 2000, *Regards sur le signifiant. Études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.

– 1998, « Peut-on satisfaire aux exigences du signifiant dans une systématique du subjonctif espagnol ? », *Modèles Linguistiques*, t. XIX, fasc. 1, 1998, p. 89-97.

Luquet, Gilles et Ferreres Maspla, Federico, 1990, *Subjonctif et grammaire systématique française*, Barcelone, PPU.

- Macchi, Yves, 2006, « Transitivité et intransitivité : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) », in G. Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p.115-134.
- Marchello-Nizia, Christiane et Petiot, Geneviève, 1972, « La norme et les grammaires scolaires », *Langue Française*, n° 16, p. 99-113.
- Moignet, Gérard, 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- Molho, Maurice, 1975, *Sistemática del verbo español* (Aspectos, modos, tiempos), Madrid, Gredos.
- Molho, Maurice, Launay, Michel, Chevalier, Jean-Claude (Mo.La.Che)
- 1988, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in Fuchs C. (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase*, Centre de Publications de l'université de Caen, p. 45-52.
  - 1986a, « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du colloque de linguistique hispanique* (Rouen, 1<sup>er</sup>- 2 février 1985), *Cahiers du CRIAR*, 6, p. 95-99.
  - 1986b, « Le fardeau », *Langages*, 82, p. 5-11.
  - 1984, « La raison du signifiant », *Modèles Linguistiques*, t.VI, 2, p. 27-41.
- Monville Burston, Monique, 1993, « Les *verba dicendi* dans la presse d'information. », *Langue française*, n° 98, Paris, Larousse, p. 48-66.
- Meyer-Lübke, Walter, 1900, *Grammaire des langues romanes*, III, Paris, Welter, §§ 678-683.
- Moeschler, Jacques (dir.), *Le temps des événements-Pragmatique de la référence temporelle*, 1998, Paris, Kimé.
- Núñez Lagos, Carmen, 2005, *Le signifiant QUE : quel signifié ?* Thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris IV-Sorbonne (dir. M.-F. Delpont).
- Obaid, Antonio, 1967, « A Sequence of Tenses? – What Sequence of Tenses? », *Hispania*, 50:1, p. 112-119.
- O'Kelly, Dairine,
- « Du référent expérientiel au référent mental : pour une approche cognitive de la temporalité », 1994, *Modèles Linguistiques*, vol.29, t. XV, 1, p. 25-68.
  - « À la recherche d'une valeur fondamentale : le cas de la personne », 1996, *Modèles linguistiques*, p. 177-185.
- Pagès, Stéphane, 2010, « Combien y a-t-il de présents de l'indicatif en espagnol ? Pour une présentation unitaire monosémique du système verbal espagnol », in G. Luquet (éd.),

- Morphologie et syntaxe de l'espagnol. Méthodes d'approche*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 59-76.
- Parret, Hermann, 1985, « L'oubli naturel des linguistiques du temps », in S. Auroux, J.-C. Chevalier, N. Jacques-Chaquin, C. Marchello-Nizia (dir.), *La linguistique fantastique*, Paris, Joseph Clims/Denoël, p. 358-366.
- Pasquer, Caroline,
- 2008a, « Création et exploitation d'une base de données EXCEL : l'exemple de *la Concordance des temps* », XII<sup>e</sup> Colloque international de Linguistique ibéro-romane (LIBERO), Rennes 2, 24-26 sept. 2008, à paraître.
  - 2008b, *La concordancia de tiempos en español moderno: las subordinadas en subjuntivo*, mémoire de Master 2, Université de Rennes 2.
- Rastier, François, 2007, « Conditions d'une linguistique des normes », in G. Siouffi et A. Steuckardt (éds.), *Les linguistes et la norme : aspects normatifs du discours linguistique*, Berne, Peter Lang, p. 3-20.
- RAE, 2009, *Nueva Gramática de la Lengua Española*, Vol. 1 « Morphología y Sintaxis », § 24.7 « La concordancia de tiempos. Sus características », Madrid, Espasa Calpe, p. 1841-1864.
- RAE, 2004 (1<sup>e</sup> éd. 1973), *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- Ricœur, Paul, 1983, *Temps et récit*, tome 1, Paris, Seuil.
- Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe et Rioul, René, 2004, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF « Quadrige ».
- Rotgé, Wilfrid, 1996, « Valeur fondamentale, valeur centrale et invariant en linguistique », *Modèles linguistiques*, « L'invariant », tome XVII, fasc.1, p. 71-76.
- Rojo, Guillermo,
- 1976, « La correlación temporal », *Verba*, vol. 3, p. 65-89.
  - 1973, « Acerca de la temporalidad en el verbo español », *Boletín de la Real Academia española*, 53, p. 351-375.
- Rojo, Guillermo y Veiga, Alexandre, « El tiempo verbal. Los tiempos simples », in I. Bosque et V. Demonte (éds.), *Gramática descriptiva de la Lengua Española*, Madrid, Espasa Calpe, 1999, p. 2867-3060.
- Roulland, Daniel, 1992, « La subordination non finie en anglais », *Subordination, Travaux linguistiques du CERLICO*, Rennes, PUR, p. 160-184.

Schmidely, Jack, 1983, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Paris, Éditions Hispaniques.

Segura Ramos, Bartolomé,

– 1978, « *La consecutio temporum* », *Estudios clásicos*, 22, p. 201-211.

– 1974, « *La consecutio temporum: una posibilidad de relación temporal* », *Estudios clásicos*, 18, p. 217-233.

Serralta, Frédéric,

– 1994, « *Une fausse norme qui a la vie dure* », *Les langues néo-latines*, n° 290, p. 107-114.

– 1984, « *Sur une fausse norme de notre grammaire espagnole* », *Les langues néo-latines*, n° 250-251, p. 118-123.

– 1981, « *Réflexions sur notre grammaire espagnole : norme, usage et pédagogie* », *Les langues néo-latines*, n° 238, p. 142-168.

Siouffi, Gilles et Steuckardt, Agnès (éds.), 2007, *Les linguistes et la norme – Aspects normatifs du discours linguistique*, Actes des Journées d'étude organisées à Montpellier par l'axe « Diachronie et comparatisme » (EA 739 « Dipralang »), 23 septembre 2003 et 10 avril 2004, Berne, Peter Lang. Publication et données bibliographiques détaillées disponibles sur internet sous <http://dnb.ddb.de>

Sznajder, Lyliane,

– 2006, « À propos des subordonnées complétives latines au subjonctif sans conjoncteur : quelles marques de dépendance grammaticale ? », Colloque « Typologie et modélisation de la coordination et de la subordination », (LACITOS-Paris 3, 26-28 mai 2005), *Faits de Langue, Coordination et subordination : typologie et modélisation*, n° 28, Paris, Ophrys.

Pré-texte téléchargeable en version html :

[www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/colloque-coord-subord-2005](http://www.cavi.univ-paris3.fr/ilpga/colloque-coord-subord-2005).

– 2002, « *La concordance des temps comme paramètre du discours indirect en latin* », in L. Savicki et D. Shalev (éds.), *Donum Grammaticum, Studies in Latin and Celtic Linguistics, in honour of Hannah Rosén*, Louvain-Paris-Sterling, Peeters, p. 337-339.

Soutet, Olivier, 1998, « *La morphologie du subjonctif français : essai de synthèse historique* », *Modèles Linguistiques*, t. XIX, fasc.1, p. 7-16.

Spillebout, Gabriel, 1985, *Grammaire de la langue française du XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Picard.

Suñer, Margarita,

- 1990, « El tiempo en las subordinadas », in Ignacio Bosque (éd.), *Tiempo y aspecto en español*, Madrid, Cátedra, p. 77-105.
- 1979, « El principio de la *concordancia temporum* en la gramática generativa » *Revista de lingüística teórica y aplicada*, 17, p. 7-17.
- Toledo, Guillermo, 1987, « Patrones temporales en el español americano », *Revista argentina de lingüística*, 3, 1, p. 55-68.
- Tollis, Francis, 2008, *Signe, mot et locution entre langue et discours – De Gustave Guillaume à ses successeurs*, Limoges, éd. Lambert-Lucas.
- Varga, Dražen,
- 2000, « Discours indirect dans les langues romanes : les modes », *Studia Romanica et Anglica Zagradiensia (SRAZ)*, XLV-XLVI, p. 75-86.
- 1998, « Discours indirect dans les langues romanes : la question de la concordance des temps », *SRAZ*, XLIII, p. 1-9.
- Veiga, Alexandre y Mosteiro Louzao, Manuel, 2006, *El modo verbal en cláusulas condicionales, causales, consecutivas, concesivas, finales y adverbiales de lugar, tiempo y modo*, Ediciones Universidad Salamanca.
- Veiga, Alexandre,
- À paraître, « Sistema verba, sintaxis y correlación temporal », Actes du colloque sur la Concordance des Temps, SEMH-Sorbonne–GERLHIS, 30-31 mai 2008, Colegio de España, Paris.
- 2001, « *Te he pedido que vengas*: La forma verbal *cante* y la relación temporal *pos-ante-presente* », in Bod de Jonge (éd.), *Actas del I congreso de la Asociación de Lingüística y Filología de América Latina (ALFAL)*, Universidad de Groningen, Holanda, vol. 13. <http://elies.rediris.es/elies13/veiga.htm>
- 1996, « De sintaxis temporal española: correlación temporal y cronología relativa de procesos verbales », in M. Casado Velarde *et alii* (éds.), *Scripta Philologica in memoriam Manuel Taboada Cid*, La Coruña, Universidad de La Coruña, p. 737-764.
- Wilmet, Marc, 1995, « L’articulation mode-temps-aspect dans le système verbal français », *Modèles Linguistiques*, t. XVI, fasc. 1, p. 91-110.
- Wotjak, Gerd et Veiga, Alexandre, 1990, *La descripción del verbo español*, Universidade de Santiago de Compostela.
- Zamorano Aguilar, Alfonso, 2005, *El subjuntivo en la historia de la gramática española (1771-1973)*, Madrid, Arco Libros.

Zumthor, Paul et von Wartburg, Walther, 1958, *Précis de syntaxe du français contemporain*,  
Berne, A. Francke.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>Préambule</b> .....	
<b>1. Approche traditionnelle de la concordance des temps</b> .....	
<b>1.1 Temps et langage : l'absence de théorisation</b> .....	
1.1.1 Temps des événements et temps linguistique.....	
1.1.2 La <i>consecutio temporum</i> .....	
1.1.3 Le temps comme donnée objectale.....	
<b>1.2 La référence à l'univers au cœur du processus explicatif</b> .....	
1.2.1 Classement des effets de sens.....	
1.2.2 Nature sémantique du verbe subordonnant .....	
1.2.3 Confusion entre signifié et référence : <i>dislocación de los tiempos</i> et <i>interpretación de doble acceso</i> .....	
<b>1.3 Fausse norme et vrai usage</b> .....	
1.3.1 Plus royalistes que le Roi !.....	
1.3.2 Mise à l'écart et hiérarchisation.....	
1.3.3 Description des emplois.....	
Conclusion.....	
<b>2. Non-concordance modale : mode <i>actualisant</i> ~ mode <i>inactualisant</i></b> ..	
<b>2.1 Le mode « subjonctif » en Psychomécanique</b> .....	
2.1.1 Temps contenant et temps contenu.....	
2.1.2 Temps ascendant et temps descendant : le problème de la personne.....	
2.1.3 Chronothèse subjonctive et concordance des temps.....	

<b>2.2</b>	<b>Linguistique du signifiant</b> .....
2.2.1	« Signifiant et signifié sont arrimés l'un à l'autre ».....
2.2.2	Formes actualisantes / formes inactualisantes.....
2.2.3	Compétence du locuteur.....
<b>3.</b>	<b>Concordance des temps du locuteur-observateur</b> .....
<b>3.1</b>	<b>Choix et visée discursive</b> .....
3.1.1	Visée inactualisante.....
3.1.2	Degrés de l'inactuel.....
3.1.2.1	Alternance avec formes non auxiliées du mode inactualisant.....
3.1.2.2	Alternance avec formes auxiliées du mode inactualisant.....
3.1.2.3	Discours rapporté guillemeté.....
3.1.3	Concordances intra-modale et inter-modale.....
<b>3.2</b>	<b>Repenser la subordonnée</b> .....
3.2.1	Contre l'ordre établi principale ~ subordonnée.....
3.2.2	De la phrase simple à la phrase complexe.....
3.2.3	Syntaxe du mode inactualisant.....

## CONCLUSION GÉNÉRALE

Références bibliographiques